

Traduction commentée du livre 'I Find That Offensive!' de Claire Fox

Auteur : Lombet, Philippe

Promoteur(s) : Neven, France-Anne

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en traduction, à finalité spécialisée

Année académique : 2018-2019

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/6640>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Faculté de Philosophie et Lettres
Département de Langues Modernes : linguistique, littérature et traduction
Master en traduction, à finalité spécialisée



Travail de fin d'études :
Traduction commentée du livre *'I Find That Offensive!'*
de Claire Fox

Promotrice : M^{me} France-Anne NEVEN

Copromotrice : M^{me} Anne DEBRAS

Lectrice : M^{me} Valérie BADA

Philippe LOMBET

Année académique 2018-2019

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier M^{me} Neven et M^{me} Debras, ma promotrice et ma copromotrice, pour leur suivi sans faille et leurs précieux conseils. Je n'aurais pas pu espérer un meilleur encadrement dans la réalisation de ce travail. Je vous remercie pour le temps que vous m'avez consacré et l'aide que vous m'avez apportée.

Ensuite, je tiens à remercier M^{me} Bada, sans qui la rédaction de mon commentaire traductologique aurait été impossible. Je vous remercie de nous avoir enseigné les compétences nécessaires à cette fin et de m'avoir permis de découvrir les univers de la traduction littéraire et journalistique, qui sont au cœur de ce travail.

Je souhaite également remercier tous les professeurs de la faculté de traduction, qui donnent tous les jours de leur temps et de leur énergie pour former la prochaine génération de traducteurs.

Pour finir, je me dois aussi de remercier ma famille et mes amis, qui m'ont soutenu tout au long de cette expérience parfois laborieuse. Ils m'ont encouragé lorsque j'étais sur le point de baisser les bras et j'estime être plus que chanceux d'être entouré par des personnes aussi généreuses et bienveillantes.

Table des matières

Introduction	1
1. Le politiquement correct	2
1.1. Apparition et évolution	2
1.2. Le politiquement correct dans la presse	5
2. Quelques informations sur l'auteure	7
Traduction	10
Commentaire traductologique	44
1. Terminologie liée au politiquement correct :	44
1.1. Le champ lexical de l'offense	44
1.2. Politiquement correct ou incorrect ?	46
1.3. Féminisation des fonctions et des noms de métier	48
3. Le skopos : pour qui traduire et dans quel but ?	49
3.1. Première approche	49
3.2. Définition du public cible	50
3.3. Définition de l'objectif du texte	50
3.4. Problèmes liés au skopos et résolution	51
4. La théorie du genre :	54
4.1. Définition du genre : le journalisme narratif	54
4.2. Les conventions du journalisme narratif	55
4.2.1. Le narrateur	55
4.2.2. La mise en tension du lecteur	58
4.2.3. La prééminence du style	60
4.2.4. L'équilibre entre le journalisme et la fiction	63
4.2.5. L'art de manipuler le langage	65
5. Les répétitions et leurs effets sur le lecteur	66
5.1. La répétition : figure de style ou faute stylistique ?	66

5.2.	Les effets de la répétition sur le lecteur	69
6.	Les néologismes et la création de nouveaux mots	69
6.1.	Définition et première approche	69
6.1.1.	Les néologismes émergents et complémentaires.....	70
6.1.2.	La néologie sémantique	71
6.1.3.	La néologie syntaxique	73
6.1.4.	La néologie par blending	78
6.1.5.	Les collocations néologiques.....	79
6.1.6.	La création de mots composés.....	80
7.	Les procédés de traduction.....	81
7.1.	La transposition.....	81
7.2.	La modulation	84
7.3.	L'explicitation.....	86
7.4.	Les équivalences	87
7.5.	La perte	87
8.	L'italique	88
8.1.	Les noms des périodiques et des sites web	88
8.2.	L'emphase.....	89
8.3.	Les noms d'œuvres	90
8.4.	Les mots étrangers	90
9.	La majuscule	92
9.1.	Organisations et institutions.....	92
9.2.	Religion.....	93
9.3.	Points cardinaux.....	94
9.4.	Lettrine.....	94
9.5.	Cas particulier	95
10.	L'emploi des temps	95

10.1.	Le passé simple et le passé composé.....	95
10.2.	Le subjonctif imparfait et plus-que-parfait.....	96
11.	Les guillemets.....	96
	Conclusion.....	98
	Bibliographie.....	99

INTRODUCTION

« Le “politiquement correct” est la meilleure chose que l’on ait inventée pour permettre aux imbéciles de l’ouvrir et obliger les gens de bon sens à la fermer.¹ »

Claire Fox, auteure de l’ouvrage que j’ai décidé de traduire, serait tout à fait d’accord avec cette citation de Pascal Pigeolet. D’ailleurs, je tiens déjà à souligner l’importance de la phrase précédente. Elle n’en est pas *l’auteur*, mais bien *l’auteure*. Loin de moi l’idée de dénigrer les femmes en supposant que l’écriture est un art réservé aux hommes. Plusieurs personnes ont commis cette erreur, parmi tant d’autres, et ont vu leur vie réduite à néant par une armée de soldats au service du Tout-Puissant politiquement correct. En effet, ce mouvement assez récent semble être en train de se convertir en culte social et langagier qui a très certainement pour Dieu un être suprême non binaire² qui n’a d’yeux, si vous me permettez le jeu de mots, que pour la sécurité psychologique et physique de ses adeptes. Par ailleurs, la comparaison avec la religion ne s’arrête pas là. Le politiquement correct a également pour fondement un péché capital : l’offense. Elle peut être volontaire ou involontaire, explicite ou implicite, présente ou passée ; toutes ces notions importent peu, car une fois le tort causé, justice doit être faite.

Dès lors, qui dit religion, dit également Saintes Écritures avec un champ lexical bien particulier dans le cas présent. Ce petit ouvrage sur l’apparition et le développement du politiquement correct dans la société actuelle témoigne, d’une part, des néologismes auxquels la langue anglaise a dû recourir pour mettre un mot sur des concepts sociologiques nouveaux, et d’autre part, du vocabulaire propre au politiquement correct. Par conséquent, l’enjeu pour moi était non seulement de trouver des équivalences en français pour ces nouveaux concepts, lorsque cela était possible, mais aussi de maintenir le style à la fois journalistique et sensationnel de l’auteure. Ce dernier facteur était plus que fondamental pour conserver l’effet original du texte et m’a aidé à trancher en cas de conflits entre équivalence formelle et dynamique ou encore entre sémantique et pragmatique.

Je vous invite à consulter mes commentaires découvrir les obstacles auxquels je me suis heurté, mais avant toute chose, je vous propose d’en apprendre davantage sur le politiquement correct et l’auteure avant de découvrir ma traduction de cet extrait de *‘I Find That Offensive!’* par Claire Fox.

¹ <http://evene.lefigaro.fr/citation/politiquement-correct-meilleure-chose-ait-inventee-permettre-im-30261.php>

² Ce nouveau concept sociologique est utilisé pour désigner les personnes qui ne se définissent ni comme un homme ni comme une femme.

1. LE POLITIQUEMENT CORRECT

1.1.Apparition et évolution

Le politiquement correct est avant tout un phénomène culturel. Par conséquent, ce qui est jugé politiquement correct varie d'une culture à l'autre. Comme l'explique Nicolina Almeida, « le “*Monicagate*” de Bill Clinton n'a pas choqué la France mais la fait [sic] plutôt rire... Il est vrai aussi qu'Outre-Atlantique la liberté sexuelle des dirigeants français semble être une légende...³ » L'affaire avait choqué les électeurs américains, qui trouvaient le comportement de l'ancien président tout à fait politiquement incorrect, ce qui n'était pas le cas en France. Manifestement, ce mouvement culturel évolue différemment selon la culture. Étant donné que mon livre repose sur des histoires similaires, j'ai jugé important d'étudier comment le politiquement correct avait vu le jour et d'examiner son influence sur notre quotidien. Pour ce faire, j'ai entrepris d'établir une chronologie de son émergence et consulté plusieurs articles concernant ce phénomène, principalement en français, afin de voir comment le sujet était traité dans les médias.

À l'heure actuelle, le politiquement correct, expression calquée sur l'anglais *politically correct*, est très répandu, presque omniprésent. Il ne se passe plus un jour sans qu'il ne fasse son apparition dans la presse, dans les médias ou encore sur les réseaux sociaux. Critiqué par les humoristes, ce phénomène est fréquemment comparé à la langue de bois ou à la censure, car souvent, là où le politiquement correct passe, la liberté d'expression trépassé. En effet, selon le dictionnaire en ligne *Larousse.fr*, l'expression « politiquement correct » s'utilise pour désigner les discours ou les comportements « visant à bannir tout ce qui pourrait blesser les membres de catégories ou de groupes minoritaires en leur faisant sentir leur différence comme une infériorité ou un motif d'exclusion⁴ ». Si cette définition correspond bel et bien au problème de censure actuel auquel l'auteure fait référence dans son livre, le but premier du politiquement correct était tout autre. En effet, bon nombre de définitions ne mentionnent pas le verbe « bannir ». Il semblerait donc que le mouvement, à la base destiné à protéger, entre autres, les minorités raciales, sexuelles ou encore religieuses, se soit transformé en une arme de censure.

³ ALMEIDA, Nicolina. « Politiquement correct: tour d'horizon et acceptions ». In *Carnets*, Première série, 3 numéro spécial, 2011, p. 21.

⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/correct/19417/locution?q=politiquement#153749>

Pour comprendre ce changement, j'ai enquêté sur l'évolution du politiquement correct au fil du temps.

L'origine exacte du politiquement correct est inconnue. L'expression est utilisée pour la première fois en anglais dans une décision de la Cour suprême américaine en 1793 concernant l'affaire *A. Chisholm contre l'État de Géorgie*, mais son acception était tout autre. Elle concernait alors non pas ce qui était politiquement correct d'un point de vue social, mais bien juridique : la question était de savoir quelle expression était plus appropriée entre *United States* et *the people of the United States*. Il faudra attendre les années 1960-1970 aux États-Unis pour que l'expression se rapproche de son sens actuel. Comme l'explique Florian Bardou dans son article ⁵, elle était principalement utilisée de façon auto-ironique, pour se moquer des excès de zèle au sein de sa propre minorité. Il cite d'ailleurs l'exemple d'Aline Jardine qui déclarait en 1995 : « C'était une blague, dans les années 70, entre gens de gauche. Une féministe disait par exemple: "Tiens ce n'est peut-être pas très politiquement correct, mais j'aime bien mettre du vernis à ongles" ⁶ ». Être politiquement correct signifiait donc se conformer à un stéréotype, mais l'expression était plutôt tournée en dérision. Cependant, il parle aussi du mouvement lesbien, qui à l'époque considérait la bisexualité comme une forme de trahison. Ainsi, quiconque dérogeait ne serait-ce qu'un tant soit peu au stéréotype était critiqué. Cet exemple me rappelle d'ailleurs l'histoire de Chrissie Hyde, qui a été victime d'un lynchage social après avoir admis sa part de culpabilité dans son agression sexuelle ⁷. Elle ne s'est pas conformée au stéréotype traditionnel de la victime de viol et ce faisant, elle n'a pas correctement représenté les femmes qui ont vécu des expériences traumatiques similaires.

C'est durant les années 80, au sein des universités américaines, que le mouvement prendra son sens actuel. Les étudiants se sont peu à peu rendu compte de la « violence verbale et des stéréotypes véhiculés par le vocabulaire ⁸ » et ont entrepris d'y mettre un terme. Ce constat est celui de l'hypothèse Sapir-Whorf selon laquelle « la langue d'une société humaine donnée organise l'expérience des membres de cette société et par conséquent façonne son monde et sa réalité ⁹ ». D'après cette théorie, le langage est le prisme à travers lequel chacun voit le monde. Dès lors, si les mots ont le pouvoir de déterminer la réalité, ils sont également le reflet de nos

⁵ BARDOU, Florian. « D'une blague de gauche à l'offensive de l'ultra-droite: aux origines du politiquement correct ». In *Slate*, 14 août 2017.

⁶ *Ibid.*

⁷ FOX, Claire. *I Find That Offensive!*. Royaume-Uni, Biteback Publishing, 2016, pp. 38-39.

⁸ BARDOU, Florian. « D'une blague de gauche à l'offensive de l'ultra-droite: aux origines du politiquement correct ». In *Slate*, 14 août 2017.

⁹ <http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/logphil/auteurs/sapir.htm>

opinions sur la société. À l'époque, la mission première du politiquement correct était donc de sensibiliser tout un chacun au poids des mots et de remplacer ceux qui étaient porteurs d'une connotation négative ou de préjugés de manière à « redonner du pouvoir à des catégories sociales qui en étaient dépourvues [sic] ¹⁰ ». C'est ainsi que dans divers secteurs de la société, certains termes se sont lentement effacés pour laisser la place à de nouveaux mots jugés plus neutres. En français, il convient par exemple de remplacer « chômeur » par « demandeur d'emploi », « obèse » par « en surcharge pondérale » et « aveugle » par « personne non voyante ».

Au cours des années 80, les étudiants des campus universitaires américains ont ensuite réclamé l'inclusion « d'auteurs issus de la pensée postmoderne, multiculturaliste, voire “non occidentale” ¹¹ » au détriment des auteurs classiques, mais cette demande fut la goutte d'eau proverbiale qui fit déborder le vase. Les détracteurs du mouvement soutenaient que le politiquement correct était responsable du nivellement par le bas de l'enseignement, étant donné que les ouvrages médiocres proposés ne tiraient « leur légitimité que du sexe ou de la couleur de la peau de leurs auteurs ¹² ». La presse s'est alors emparée du sujet et l'expression « politiquement correct » a fini par se répandre comme une traînée de poudre jusqu'en France. Toutefois, l'acception du mouvement qui nous est parvenue n'est pas celle de la gauche, mais bien celle de la droite, qui a profité de l'effervescence suscitée par la controverse pour dénoncer les abus du politiquement correct, car elle y voyait une tyrannie des minorités et un « terrorisme de la pensée ¹³ ». Tandis qu'aux États-Unis le sujet divisait la société, en France, la presse était unanime : le politiquement correct constituait un danger pour la liberté d'expression. Le philosophe Jacques Derrida affirme d'ailleurs que ce phénomène a été importé « pour dénoncer tout ce qui ne plaît pas [...] ou pour accuser d'orthodoxie suspecte et rigide, voire de néo-conformisme de gauche, tous les discours critiques qui invoquent une norme ou rappellent une prescription éthique ou politique. ¹⁴»

En tant que traducteur, je ne pouvais que me réjouir de cette acception négative puisque le livre de Claire Fox n'est en soi qu'une longue critique du politiquement correct et de ses abus. Par conséquent, alors qu'il risque de susciter la controverse au sein de la culture anglophone, il

¹⁰ BARDOU, Florian. « Le politiquement correct, ça marche! ». In *Slate*, 23 août 2017.

¹¹ BARDOU, Florian. « D'une blague de gauche à l'offensive de l'ultra-droite: aux origines du politiquement correct ». In *Slate*, 14 août 2017.

¹² MANGEOT, Philippe. « Bonnes conduites ? ». In *Vacarme*, Vol. 1, issue 1, 1997.

¹³ BARDOU, Florian. « D'une blague de gauche à l'offensive de l'ultra-droite: aux origines du politiquement correct ». In *Slate*, 14 août 2017.

¹⁴ BARDOU, Florian. « Le politiquement correct, ça marche! ». In *Slate*, 23 août 2017.

sera très certainement fédérateur dans nos contrées où le mouvement est déjà perçu comme une dangereuse blague qui n'a que trop duré.

Il convient néanmoins de noter que les défenseurs du politiquement correct continuent de mener et de gagner certaines batailles encore aujourd'hui lorsqu'ils ne visent pas à censurer qui que ce soit, mais bien à soutenir les groupes sociétaux marginalisés, ce qui était la vocation originelle du mouvement. C'est ainsi que ce 28 février 2019, l'Académie française a approuvé la féminisation des fonctions et des noms de métiers ¹⁵. Cette décision est une grande victoire pour les féministes, qui luttent depuis longtemps contre l'invisibilisation des femmes dans la langue française.

1.2. Le politiquement correct dans la presse

Avant de me lancer dans ma traduction, j'ai pensé qu'il serait intéressant de voir comment la presse française abordait ce sujet. Je voulais ainsi me familiariser plus avant avec le vocabulaire utilisé par les journalistes et par les personnes directement concernées par la polémique. Par ailleurs, j'ai volontairement cherché des articles provenant de sources différentes de manière à ce qu'ils ne soient pas tous traités exclusivement sous l'angle de la droite ou de la gauche. J'aspire ainsi à être aussi impartial que possible dans ma traduction et à ne pas adopter une approche biaisée.

Le premier article ¹⁶ que j'ai choisi provient du journal *Le Monde* et concerne le personnage Apu de la série *Les Simpson*. Depuis le 26 octobre dernier, la rumeur raconte qu'il serait sur le point de disparaître du dessin animé parce qu'il est accusé de véhiculer des stéréotypes racistes à propos des Indiens. Dans la série, Apu Nahasapeemapetilon est père de huit enfants nés d'un mariage arrangé, et dans le monde réel, sa voix est doublée par Hank Azaria, un homme blanc. Mon but n'est pas ici de déterminer si la polémique est fondée ou infondée, mais simplement de planter le décor pour exposer les réactions des parties prenantes ainsi que le champ lexical utilisé. Dans l'article, les détracteurs du personnage parlent de « racisme insidieux », de la « représentation » culturelle et d'une « caricature conçue pour se moquer d'une minorité, afin d'amuser la majorité ». À l'inverse, le créateur de la série affirme que nous vivons à une époque « où les gens adorent prétendre qu'ils sont choqués » et qu'il « n'y a plus de nuance dans le

¹⁵ <http://www.academie-francaise.fr/actualites/la-feminisation-des-noms-de-metiers-et-de-fonctions>

¹⁶ TUAL, Morgane. « Apu va-t-il disparaître des “Simpson”, car trop caricatural ? ». In *Le Monde*, 30 octobre 2018.

débat ». De son côté, Hank Azaria utilise les termes « blessants », « marginalisés » et « harcelés ». Cet article m'est donc particulièrement utile, car à l'instar de Claire Fox, la journaliste Morgane Tual aborde les deux aspects de la polémique : la critique et la réponse. En outre, sur le plan terminologique, il renvoie à divers sujets traités dans le livre que j'ai choisi, tels que l'appropriation culturelle, l'offense, le statut de victime ou encore les rapports entre les minorités et la majorité.

Le deuxième article ¹⁷ que j'ai choisi provient du *Figaro* et la victime des partisans du politiquement correct dans cette histoire est l'entreprise H&M. En effet, la chaîne de magasins suédoise a publié sur son site une publicité pour un pull pour enfant vert sur lequel il était écrit (en anglais) : « le singe le plus cool de la jungle ». Cette inscription ne pose aucun problème en soi, mais le petit garçon qui portait le pull était noir. C'est là que le bât blesse. Le géant du prêt-à-porter s'est immédiatement « attiré les foudres » des internautes. À nouveau, plusieurs termes intéressants sont utilisés, tels « qu'offense », « choqués », « susceptibilité hystérique » et « caucasien ». Ce dernier a particulièrement attiré mon attention parce que j'ai été surpris de le voir dans un article en français. Je savais que dans la culture américaine en particulier, la dichotomie *black vs white* était parfois empreinte d'une légère connotation négative, d'où l'utilisation fréquente des adjectifs *African-American* et *Caucasian*. En revanche, je ne pensais pas qu'en France, le terme « caucasien » était parfois utilisé à la place de « blanc » dans des contextes autres que scientifiques. Peut-être était-ce involontaire ici, peut-être était-ce une conséquence de la propagation du politiquement correct, quoi qu'il en soit, davantage de recherches étaient nécessaires pour faire un choix terminologique éclairé.

D'après le CNRTL, les deux termes ne sont pas synonymes, mais le terme « caucasien » peut être utilisé pour faire référence à la race blanche (emploi vieilli) ¹⁸. Cette acception est notamment celle utilisée à la fin du XVIII^e siècle par Johann Friedrich Blumenbach, savant allemand qui propose une division du genre humain en cinq variétés : « caucasienne (blanche), mongole (jaune), malaise (brune), éthiopienne (noire) et américaine (rouge) ¹⁹ ». Ce scientifique affirmait que les peuples du Caucase étaient les plus beaux d'un point de vue craniologique et que les autres étaient des dégénérescences. Par la suite, ces théories intrinsèquement racistes se sont répandues et ont entraîné l'emploi de cette catégorie dans les recensements de population aux États-Unis. Son utilisation dans la langue française comme synonyme de « blanc » serait

¹⁷ RUIZ, Julie. « H&M crée la polémique avec une photo jugée raciste ». In *Le Figaro*, 8 janvier 2018.

¹⁸ <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/caucasien>

¹⁹ LEANZA, Yves. « Vous avez dit caucasien ? ». In *Alterstice*, Vol. 6, issue 1, 2016, p. 2.

donc non seulement un calque de l'anglais américain, mais reviendrait aussi à convoquer des théories racistes anachroniques, comme l'affirme Yvan Leanza ²⁰.

Enfin, le troisième et dernier article ²¹ que j'ai choisi porte sur la polémique qui a frappé la marque de soins française Dove. Dans la publicité, une femme noire enlève son tee-shirt et laisse la place à une femme blanche qui, à son tour, enlève son tee-shirt et laisse apparaître une femme asiatique. Le but initial de la publicité était de représenter la beauté de la femme, indépendamment de son origine. Malheureusement, la vidéo a été recoupée, ne montrant que les deux premières femmes et les internautes n'ont pas manqué l'occasion de jeter la pierre à l'entreprise. Sur le plan terminologique, différents termes et expressions sont intéressants, tels que « provoquer un tollé », « exercer une vigie », « offense » ou encore « lancer un hashtag ». De plus, il convient de noter que la journaliste parle bien d'une « femme blanche » et d'une « femme noire ».

Grâce à ces trois articles et à d'autres faisant partie d'un dossier de presse sur le politiquement correct ²², j'ai pu étudier comment les journalistes traitaient de différentes polémiques et j'ai pu analyser le vocabulaire utilisé à cette fin. Cette étape était extrêmement enrichissante parce qu'elle m'a permis, d'une part, de me familiariser avec le thème du livre de Claire Fox, et d'autre part, d'élaborer un petit glossaire contenant du vocabulaire en lien avec des concepts similaires dans le texte source ainsi que des synonymes et des idées de traduction pour différents termes faisant partie du champ lexical de l'offense.

2. QUELQUES INFORMATIONS SUR L'AUTEURE

Née dans le nord du pays de Galles en 1960, Claire Fox baigne depuis son plus jeune âge dans la politique, sujet qui intéressait grandement ses parents. Au Royaume-Uni, elle est principalement connue pour sa défense de la liberté d'expression et ses points de vue controversés. Dans son interview avec Stuart Jeffries ²³, elle explique que nous sommes tous capables de nous forger notre propre opinion et qu'il est essentiel de donner la parole aux personnes qui ne partagent pas notre avis, quelle que soit leur position. En tant que partisane du

²⁰ LEANZA, Yves. « Vous avez dit caucasien ? ». In *Alterstice*, Vol. 6, issue 1, 2016, p. 2.

²¹ THOMAS, Marlène. « Dove, de la "vraie beauté des femmes" aux accusations de racisme ». In *Libération*, 9 octobre 2017.

²² <http://www.slate.fr/taxonomy/term/11947>

²³ JEFFRIES, Stuart. « Claire Fox: infamy's child ». In *The Guardian*, 19 novembre 2005.

libertarianisme ²⁴, une philosophie politique qui prône la réduction du rôle de l'État et la liberté sous toutes ses formes comme droit fondamental, elle s'oppose donc fermement au retrait de plateforme comme mode de censure, qui constitue pour elle un affront à la liberté d'expression. Elle raconte d'ailleurs que c'est en étant ouverte au dialogue et à la discussion qu'elle a changé d'avis en ce qui concerne l'avortement, auquel elle était opposée auparavant.

C'est très certainement ce goût pour le débat qui l'a poussée à fonder l'Academy of Ideas ²⁵ en 2000, un espace où les participants sont invités à débattre et à remettre en question n'importe quelle idée. Elle explique d'ailleurs que le problème de la gauche libérale actuelle est cette incapacité à voir certaines orthodoxies contestées, telles que le multiculturalisme. En outre, elle est régulièrement invitée à participer à différentes émissions de télévision et de radio pour aborder des sujets controversés et donner son avis sur les questions relatives, entre autres, à l'éthique, à la liberté d'expression, à la culture ou encore à l'éducation.

Pour finir, Claire Fox est titulaire d'un diplôme en littérature américaine et britannique et travaille également en tant que journaliste pour le *Times Educational Supplement* et le *Municipal Journal*. Je pense qu'il était nécessaire d'apporter ces quelques éclaircissements sur la vie et les opinions de Claire Fox pour mieux comprendre dans quelle lignée s'inscrit son livre *'I Find That Offensive!'* et dans quel but elle l'a écrit.

²⁴ https://en.wikipedia.org/wiki/Claire_Fox

²⁵ <http://academyofideas.org.uk/aboutus>

TRADUCTION

Prologue:

A tale of two schools

IN SPRING 2015, I was asked to give two different talks to sixth-form students at two very different schools. This book is inspired by what happened.

* * *

The first incident was at a school with over 90 per cent Muslim students and I was there to discuss free speech *post-Charlie Hebdo*. Credit to the teachers who invited me; they realised that this talk would most likely offend the pupils. Indeed, it did. Almost everything I said in defence of Enlightenment values – my arguments against protecting any one group, whether based on religion, ethnicity or sexuality, from offence – was met with gasps of disbelief. At one point I apparently made a religious *faux pas* when I explained, ‘It doesn’t matter how upset people were by a picture of Mohammed on a magazine front cover, the point is...’ and was interrupted by screeches of horror. I had seemingly broken some rule by failing to say ‘*The Prophet Mohammed*’. While a minority heckled ‘how dare you’, many seemed more upset than angry. Some of the girls in the front row looked close to tears. I feared that some were ready to walk out and I had to shout through the uproar, explaining that I was there to talk about free speech, not theology. While I had not sought to be gratuitously offensive about Mohammed, I urged them to listen to my arguments and discuss with me, rather than being outraged about a linguistic mistake. It took a while before relative calm was restored, but what struck me was how distressed they were by my remarks. This was not a feigned response or an affectation; they had been genuinely hurt.

In the discussion that followed, it became clear that these lovely, bright young people had found it difficult to hear my arguments without taking them personally. The girls in particular seemed distraught, as though I had insulted each one of them rather than making a general case for free speech. One young woman, her voice quivering, explained that she felt devastated whenever the Prophet Mohammed was disrespected.

Prologue :

Le conte de deux écoles

AU PRINTEMPS 2015, j'ai été invitée à animer deux discussions avec des élèves de sixième dans deux écoles très différentes. Je me suis inspirée de ces événements pour écrire ce livre.

* * *

Le premier incident a eu lieu dans une école où plus de 90 % des élèves étaient de confession musulmane et j'étais là pour parler de la liberté d'expression après l'attentat contre *Charlie Hebdo*. Je tire mon chapeau aux enseignants qui m'ont invitée ; ils avaient conscience que cette discussion risquait d'offenser les élèves. En effet, ce fut le cas. Presque tous les arguments que j'ai avancés pour défendre les valeurs des Lumières – aucun groupe ne doit être protégé de l'offense, qu'il soit fondé sur la religion, l'ethnie ou la sexualité – ont provoqué des cris de surprise. À un moment, j'ai apparemment commis un impair religieux lorsque j'ai déclaré : « Peu importe à quel point une représentation de Mahomet sur la couverture d'un journal choque, le fait est que... », car j'ai été interrompue par des cris d'horreur. J'avais vraisemblablement enfreint une règle en omettant de dire « *le Prophète Mahomet* ». Tandis qu'une minorité s'exclamait « Comment osez-vous ? », la majorité des élèves semblaient plus bouleversés que fâchés. Certaines filles au premier rang avaient l'air au bord des larmes. Je craignais que certains ne soient sur le point de partir et j'ai dû crier au-dessus du vacarme pour expliquer que j'étais là pour parler de la liberté d'expression, non pas de la théologie. Bien que je n'aie pas cherché à insulter Mahomet pour le plaisir, je les ai priés d'écouter mes arguments et de discuter avec moi, au lieu de s'offusquer pour une erreur linguistique. Après un certain temps, un calme relatif est revenu, mais j'ai été choquée de voir à quel point mes propos les avaient chamboulés. Leur réaction n'était pas feinte ou simulée ; ils avaient été réellement blessés.

Durant la discussion qui a suivi, j'ai compris que ces jeunes élèves charmants et intelligents n'étaient de toute évidence pas parvenus à écouter mes arguments sans se sentir personnellement visés. Les filles semblaient plus particulièrement affectées, comme si au lieu de plaider en faveur de la liberté d'expression, je les avais personnellement insultées. D'une voix tremblante, une jeune fille a expliqué qu'elle se sentait anéantie chaque fois que quiconque manquait de respect envers le Prophète Mahomet.

Another tearfully said that maybe non-Muslims didn't care about the precise use of words or images but, for her, seeing something like the *Hebdo* cartoons was, she explained, like being physically assaulted or being exposed to the vilest pornography. And while some of this may have been a demonstration of typical teenage melodrama, the pupils did seem taken aback that I was prepared to stand up to their diktats – telling me what I was permitted to say about *their* religion – without being defensive about challenging some of their ill-informed prejudices. When I took on one boy's conspiracy theory that there was no proof that Islamic terrorists had perpetrated 9/11, he replied, 'Well that's just your opinion.' Other pupils argued against him, but suggested I needed to make allowances. Several London-born-and-raised teenagers explained that maybe, as a Western woman, I needed to be more sensitive; I couldn't possibly understand their pain or the suffering of the worldwide Ummah. Maybe, one pupil suggested, I should listen to him, not the other way round.

As many more tried to inform me that Europe was awash with Islamophobia, I managed to challenge them, but found it difficult to reassure these genuinely frightened pupils with facts. They quoted mainstream politicians and news programmes on the dangers of a backlash *post-Charlie Hebdo*, and seemed to believe that anything less than uncritical respect for Islam amounted to hate speech and was just one step away from anti-Muslim pogroms.

I got through the event shaken but intrigued. The hard-pressed teachers seemed delighted that I had started a debate. When I related this story afterwards, many people concluded that the problem here was the nature of Islam. They suggested that the Koran, or a perverted reading of it, had somehow taught these pupils intolerance and had bred a particular inability to have their views challenged. But, actually, the reception to my remarks was personal, and I recognised that look of hurt in the pupils' eyes when I criticised their views. I had seen a similar thin-skinned reaction before: when I received an almost identical response from a completely different group of pupils to a speech on a completely different topic.

Les larmes aux yeux, une autre a déclaré que les non musulmans se moquaient peut-être de l'usage précis des mots et des images, mais que pour elle, en l'occurrence, voir les caricatures de *Charlie Hebdo* était comparable à une agression physique ou une exposition à la plus abominable pornographie. Par ailleurs, bien que ceci ait peut-être été en partie un exemple de mélodrame typique d'adolescent, les élèves semblaient réellement étonnés que je sois prête à m'opposer à leurs diktats sur ce que je pouvais dire au sujet de *leur* religion, sans être sur la défensive en interrogeant certains de leurs préjugés mal informés. Lorsque j'ai mis en doute la théorie du complot d'un garçon selon laquelle rien ne prouve que des terroristes islamiques aient été responsables du 11 septembre, il a répondu : « Ben, c'est juste votre opinion. » D'autres élèves ont argumenté contre lui, mais ont laissé entendre que je devais faire des concessions. Plusieurs adolescents nés et élevés à Londres ont affirmé qu'en tant que femme occidentale, je manquais peut-être de sensibilité ; je n'étais vraisemblablement pas en mesure de comprendre leur douleur ou la souffrance de l'*oumma* dans le monde entier. Un élève a suggéré que c'était peut-être à moi de l'écouter, non pas l'inverse.

Tandis que bien d'autres ont tenté de m'informer que l'Europe croulait sous l'islamophobie, j'ai réussi à leur tenir tête, mais j'ai éprouvé des difficultés à utiliser des faits pour rassurer ces élèves véritablement effrayés. Ils ont cité des responsables politiques et des programmes d'information populaires concernant les dangers d'un retour de flamme après l'attentat contre *Charlie Hebdo* et ils semblaient croire que le moindre manque de respect envers l'islam équivalait à un discours de haine et n'était qu'à un pas de pogroms antimusulmans.

Je suis sortie de cette discussion ébranlée, mais intriguée. Les enseignants sous pression semblaient ravis que j'aie lancé un débat. Quand j'ai raconté cette histoire, nombreux sont ceux qui en ont conclu que le problème était ici la nature de l'islam. Ils ont émis l'hypothèse que le Coran, ou une lecture pervertie de celui-ci, avait d'une façon ou d'une autre appris l'intolérance à ces élèves et avait fait naître en eux une incapacité spécifique à voir leurs opinions contredites. En réalité, les élèves ont pris mes remarques de manière personnelle et j'ai reconnu ce regard blessé dans les yeux des élèves lorsque j'ai critiqué leurs points de vue. J'avais déjà été témoin d'une telle susceptibilité : lorsque j'ai reçu une réponse presque identique de la part d'un groupe d'élèves complètement différent par rapport à un discours sur un sujet complètement différent.

At the second school, I had been asked to debate the motion ‘Ched Evans: social justice or mob rule?’, about whether footballer Ched Evans, a released convicted rapist, should ever be employed to play professional football again. I was on the back foot from the start. The allegedly neutral sixth-former introducing the debate explained that, as a feminist, she was against rehabilitating rapists. My official opponent, a well-known TV personality, followed on with a rousing speech about the horrors of rape. When she asked 25 per cent of the audience to stand up so that she could illustrate how many of them were likely to end up being sexually assaulted, the pupils were gripped. That infamous ‘one in four’ stat may be inaccurate, but it has become an unchallengeable truth. My rather dry defence of rehabilitation, the rule of law, natural justice, impartiality, a fresh start once you have done your time, and the dangers of emotionally clouded judgements on sentencing were never likely to win me allies. They didn’t.

But it was when the Q&A started that things really heated up. It became obvious that there was an accepted, acceptable narrative here, and any challenge to it led to accusations of victim-blaming or rape apologism. The contributions became increasingly shrill, with several students demanding that anyone convicted of rape should be locked up for life and denied the right to be a father, let alone be allowed to have a job. It was then that it dawned on me that one of the reasons that my arguments were making little headway was that the students had already internalised the ‘fact’ that rape and sexual assault were unquestionably the most heinous thing these teenagers could imagine happening, a crime beyond forgiveness, and that its victims would never be able to get over it. Whatever I said was secondary. The definitions of rape being used by the pupils were very broad, incorporating everything from unwanted advances to regretted sex, and were being discussed as though it was an imminent threat to each and every one of them.

I was genuinely worried that these students – particularly the young women – would fare badly in the post-school real world if they were so terrified. I decided, perhaps rashly (quoting Germaine Greer for recognisable feminist cred), to tell them that rape was not necessarily the worst thing that could ever happen to an individual. Yes, it is a serious crime, but we need a sense of proportion.

Dans la deuxième école, j'avais pour mission de débattre la question « Ched Evans : justice sociale ou phénomène de foule ? », pour déterminer si le joueur de football Ched Evans, anciennement condamné pour viol, devait pouvoir être à nouveau engagé comme joueur de football professionnel. Dès le début, je suis partie avec un handicap. L'élève de sixième soi-disant neutre qui présentait le débat a déclaré qu'en tant que féministe, elle était contre la réhabilitation des violeurs. Mon adversaire officielle, une personnalité bien connue de la télévision, a suivi avec un discours provocateur sur les horreurs du viol. Quand elle a demandé à 25 % de l'auditoire de se lever pour illustrer combien d'entre eux étaient susceptibles d'être agressés sexuellement, les élèves ont été saisis. Cette statistique de « une personne sur quatre » tristement célèbre est peut-être inexacte, mais elle est devenue une vérité incontestable. Ce n'était ni avec ma défense assez abrupte de la réhabilitation, de l'état de droit, de la justice naturelle, de l'impartialité ou de la possibilité d'un nouveau départ après avoir purgé sa peine ni avec mon avis sur les dangers d'une vision des condamnations obscurcie par les émotions que j'allais me faire des alliés. J'étais en effet en mauvaise posture.

Cependant, c'est lorsque la partie questions-réponses a commencé que le débat s'est échauffé. La présence ici d'une perspective acceptable et acceptée devenait évidente, et quiconque la remettait en question était accusé de rejeter la faute sur la victime ou de faire l'apologie du viol. Les interventions devenaient de plus en plus catégoriques et plusieurs étudiants exigeaient que les hommes condamnés pour viol soient emprisonnés à vie, qu'ils n'aient pas le droit d'être père et encore moins d'avoir un travail. Alors, j'ai compris qu'une des raisons qui empêchaient mes arguments de faire effet était que les étudiants avaient déjà assimilé le « fait » que le viol et l'agression sexuelle étaient sans conteste les actes les plus atroces qu'ils pouvaient imaginer, des crimes impardonnables dont les victimes ne se remettraient jamais. Tout ce que je disais était secondaire. Les définitions du viol utilisées par les élèves étaient très larges et incluaient tout, des avances non désirées au regret d'avoir couché. Ils en parlaient comme si ces événements menaçaient chacun d'entre eux de manière imminente.

J'avais sincèrement peur que ces élèves, en particulier les jeunes filles, ne s'en sortent mal dans le monde réel après leurs études tant ils paraissaient terrorisés. J'ai décidé, peut-être trop hâtivement, de citer Germaine Greer pour avoir une référence féministe connue, lorsqu'elle a déclaré que le viol n'était pas nécessairement la pire chose qui puisse arriver à une personne. Oui, il s'agit d'un crime grave, mais nous devons relativiser.

The room erupted. The audience shrieked. A teacher yelled out ‘you can’t say that’. Girls were hugging each other for comfort. The majority seemed shell-shocked. Even *posing* this viewpoint was a step too far, it seemed. I was told that I was dangerous, irresponsible and offensive. My careless comments, they told me, could send a message to the young men present that sexual assault was OK.

As in the first school, pupils’ reactions betrayed a genuinely felt personal hurt and surprise that I – or anyone – could say the unsayable out loud and then refuse to back off when they told me ‘you can’t say that’. One pupil came up to me, not to shake my hand, but to tell me that my views had made her feel nauseous. A group of emotional girls suggested that maybe as an older woman I needed to be more sensitive to the plight of younger women and that I obviously had no empathy with women worldwide who are raped daily.

I am pretty hard-nosed, and I don’t take pleasure in making teenagers cry, but these reactions did shake me up. What these two schools had in common were teenagers who believed that words really hurt and that contradictory opinions to their own beliefs were the cause of real harm.

And yet, despite the pupils’ apparent hyper-sensitivity, their emotional suffering was combined with an almost belligerent sense of entitlement that their feelings should take precedence. In both instances, I was put under pressure to retract, apologise and assuage students’ distress. While these young Muslims and young feminists may superficially seem to have little in common, they were indistinguishable from each other in demanding bans and apologies for what they considered offensive, dangerous ideas. Both groups agreed that my advice that ‘sticks and stones might break your bones, but words will never hurt me’ was an outdated misunderstanding of the fundamental damage that words can inflict on vulnerable individuals.

La salle se révolta. L'auditoire hurla d'horreur. Un professeur cria : « Vous ne pouvez pas dire cela. » Les filles s'étreignaient pour se reconforter. La majorité semblait être en état de choc. Visiblement, *exposer* ce point de vue était déjà aller trop loin. J'ai été taxée de dangereuse, d'irresponsable et d'offensante. Selon eux, mes commentaires irréfléchis pourraient laisser les jeunes garçons présents penser que l'agression sexuelle est un acte acceptable.

Comme dans la première école, les réactions des élèves témoignaient de leur sentiment d'avoir vraiment été personnellement blessés et surpris que je puisse dire, moi ou quiconque, l'indicible tout haut et ensuite refuser de retirer mes propos après qu'ils se sont exclamés « vous ne pouvez pas dire cela ». Une élève est venue me trouver, non pas pour me serrer la main, mais pour me signaler que mes points de vue lui avaient donné envie de vomir. Un groupe de filles en émoi a insinué qu'en tant que femme plus âgée, je manquais peut-être de sensibilité par rapport à la détresse des femmes plus jeunes et que je n'avais clairement aucune empathie pour celles qui sont violées chaque jour dans le monde entier.

Je ne prends aucun plaisir à faire pleurer des adolescents et je suis plutôt obstinée, mais ces réactions m'ont réellement déstabilisée. Ces deux écoles avaient comme point commun des adolescents convaincus que les mots étaient réellement blessants et que leur souffrance provenait en vérité des opinions contraires aux leurs.

Toutefois, outre l'hypersensibilité apparente des élèves, leur souffrance émotionnelle allait de pair avec un sentiment presque hostile, comme s'ils avaient le droit de faire prévaloir leurs émotions. Dans les deux cas, j'ai été pressée de retirer mes propos, de m'excuser et d'apaiser les angoisses des élèves. Même si, à première vue, ces musulmans et ces jeunes féministes n'ont peut-être pas grand-chose en commun, ils se confondaient dans leur manière de réclamer des interdictions et des excuses pour ce qu'ils jugeaient être des propos offensants, des idées dangereuses. Les deux groupes s'accordaient à dire que mon conseil selon lequel « les coups blessent, mais pas les mots » était une incompréhension obsolète des profonds dégâts que les mots peuvent infliger à des individus vulnérables.

My tale of two schools captures trends that I have been worrying about for some time. At school or university events, I have noticed an increasingly prickly willingness to take offence – and the corrosive effect that this is having on attitudes to free speech. This trend, to be easily offended, is now exploding into public consciousness with the unravelling madness that has taken over so many American universities, and is now emerging on British campuses. Spiked’s Free Speech University Rankings 2016¹ show that 90 per cent of universities and students’ unions censor speech. Rising from 80 per cent in 2015, the vast majority of these censorious policies are carried out by students’ unions. Barely a week goes by without reports of something ‘offensive’ being banned from campus. But dubbing students as cry-babies and ‘snowflakes’ for their thin-skinned reactions to everything from Halloween costumes to song lyrics, statues to tabloid newspapers, doesn’t really explain *why* this is happening.

Should we worry about such silly, trivial incidents? Perhaps we can just wait for these fragile youths to grow up and not worry too much about broader consequences for society. However, this all-pervading sense of grievance, displayed by so many students, is now beginning to cause serious anguish for older commentators, who look on with horror at the increasing evidence that young people have become dangerously thin-skinned. This reflects worries that the young are becoming too mollicoddled and infantilised for the rough and tumble of real life.

When Dr Everett Piper, president of Oklahoma Wesleyan University, issued an open letter to his students saying ‘This is not a day care. This is a university’, he was quoted internationally because he captured concerns about a generation who too often behave more like sulky, demanding children than young adults. Others are exasperated with the petty nature of contemporary complaints that seem so po-faced, joyless and censorious.

¹ Free Speech University Rankings, spiked, January 2016

Ce conte de deux écoles reflète des tendances qui me préoccupent depuis un moment. Durant des événements scolaires ou universitaires, j'ai remarqué que les gens étaient de plus en plus enclins à s'offenser, ce qui a un effet corrosif sur les mentalités au sujet de la liberté d'expression. Cette tendance à être facilement offensé envahit désormais la conscience publique, dans une déferlante de folie qui s'est déjà propagée à de nombreuses universités américaines et qui apparaît désormais sur les campus britanniques. D'après le classement 2016 des universités qui pratiquent le plus la censure ¹, réalisé par le magazine *Spiked*, 90 % des universités et des syndicats étudiants restreignent la liberté d'expression. Alors que ce taux s'élevait à 80 % en 2015, la grande majorité des mesures condamnatoires sont prises par les syndicats étudiants. Il ne se passe pratiquement pas une semaine sans que quelque chose « d'offensant » ne soit interdit sur un campus. Néanmoins, taxer les étudiants de pleurnichards et de « *snowflakes* » parce qu'ils prennent la mouche pour tout, tant des costumes d'Halloween que des paroles de chanson, des statues ou encore des tabloïdes, n'explique pas réellement *pourquoi* ce phénomène se produit.

Ces petits incidents anecdotiques devraient-ils nous inquiéter ? Nous pourrions peut-être simplement attendre que ces jeunes fragiles grandissent sans trop nous soucier des conséquences plus générales pour la société. Toutefois, ce sentiment d'offense omniprésent, exhibé par tant d'étudiants, commence maintenant à inquiéter sérieusement les commentateurs plus âgés, qui découvrent avec effroi que les jeunes sont incontestablement devenus dangereusement susceptibles. Il est à craindre que les jeunes, trop maternés et infantilisés, ne deviennent incapables d'affronter la rudesse et les revers du monde réel.

Lorsque le D^r Everett Piper, président de l'Oklahoma Wesleyan University, a déclaré aux étudiants dans une lettre ouverte : « Je ne dirige pas une garderie, mais une université », il a été cité dans le monde entier pour avoir cerné les inquiétudes à propos d'une génération d'étudiants qui, trop souvent, se comportent plus comme des enfants difficiles et boudeurs que comme des jeunes adultes. D'autres sont exaspérés par la mesquinerie des plaintes actuelles qui semblent tellement dédaigneuses, austères et condamnatoires.

¹ Classement des universités qui pratiquent le plus la censure réalisé par le magazine *Spiked* en janvier 2016.

Comedians such as Jerry Seinfeld, Chris Rock and Bill Maher have publicly condemned the oversensitivity of college students, saying too many of them can't take a joke. Even President Obama has weighed in during an interview with National Public Radio in December 2015, in which he told students that they should engage in debate with those who share different beliefs: 'Feel free to disagree with somebody, but don't try to just shut them up.' And in her first interview as new vice-chancellor of Oxford University, Professor Louise Richardson (the first female VC in the university's history) raised concerns about free speech on campus, explaining why it is positive for students to be exposed to 'uncomfortable' and 'objectionable' ideas.

Theme and structure of this book

It's hard not to become irritated about the younger generation when we hear that delegates at NUS Women's Conference find applause to be so stressful that they announced: 'Some delegates are requesting that we move to jazz hands rather than clapping, as it's triggering anxiety.' When a student union bans sombreros as offensive to Mexicans, or another condemns a yoga club for 'cultural appropriation', the young can seem exasperating. But, while there are plenty of easy targets to snigger at, it is much harder to work out who and what is responsible for what US public intellectual Todd Gitlin describes as a new 'generational norm of fragility'.

So this short book will explore why the young, in particular, have developed this insidious deference to offence. I will not deal with the main explanation, which is undoubtedly the decline of a liberal commitment to free speech. (For a full account, see Mick Hume's recent book *Trigger Warning: Is the Fear of Being Offensive Killing Free Speech?*). More modestly, I want to concentrate on identifying a number of problematic cultural and educational culprits that have softened up today's young, making them susceptible to easy offence.

Les comédiens tels que Jerry Seinfeld, Chris Rock et Bill Maher ont publiquement condamné l'hypersensibilité des étudiants universitaires et ont affirmé que la plupart d'entre eux étaient incapables d'apprécier une blague. Même l'ancien président américain B. Obama a donné son avis sur la question lors d'une interview au micro de la National Public Radio en décembre 2015, durant laquelle il a conseillé aux étudiants de prendre part à des débats avec ceux qui ne partageaient pas leur avis : « N'hésitez pas à exprimer votre désaccord avec quelqu'un, mais n'essayez pas de simplement le faire taire. » Par ailleurs, dans sa première interview en tant que nouvelle vice-chancelière de l'Université d'Oxford (première femme à occuper le poste dans l'histoire de l'Université), la professeure Louise Richardson a fait part de ses préoccupations concernant la liberté d'expression sur le campus et a expliqué pourquoi une exposition à des idées « dérangeantes » et « répréhensibles » pouvait être bénéfique pour les étudiants.

Thème et structure de ce livre

Il est difficile de ne pas s'énerver contre la jeune génération en apprenant que les représentants à la conférence pour les femmes du Syndicat national des étudiants britannique ont trouvé les applaudissements si stressants qu'ils ont annoncé : « Certains représentants demandent de passer aux mains de jazz au lieu des applaudissements, car ceux-ci génèrent de l'anxiété. » Quand un syndicat étudiant interdit les sombreros pour ne pas offenser les Mexicains ou qu'un autre condamne un club de yoga pour « appropriation culturelle », la jeunesse peut avoir l'air exaspérée. Toutefois, malgré l'abondance d'exemples faciles à ridiculiser, c'est une autre paire de manches que d'identifier le qui et le quoi à l'origine de ce que l'intellectuel américain Todd Gitlin décrit comme une nouvelle « norme générationnelle de fragilité ».

Ainsi, dans ce petit livre, j'examinerai pourquoi les jeunes en particulier ont développé ce respect insidieux de l'offense. Je ne parlerai pas de la cause principale, qui est sans aucun doute le déclin d'un engagement libéral² envers la liberté d'expression. (Pour une explication détaillée, voir le dernier livre de Mich Hume, *Trigger Warning: Is the Fear of Being Offensive Killing Free Speech?*)

Plus humblement, je veux me concentrer sur l'identification d'un certain nombre de coupables culturels et éducationnels problématiques qui ont attendri les jeunes d'aujourd'hui, plus susceptibles d'être facilement offensés.

² [NDT: Dans cet ouvrage, le terme « libéral » doit être compris dans son sens premier, à savoir comme synonyme de « progressiste ».]

You see, young people are the expression of a problem that is actually caused by the retreat from reason by the older generation. We can sneer at youth's foolishness, but we need to take a long, hard look at official social policy influences that have created this generation out of the raw material of the previous one.

Part I surveys the contemporary offence scene, using examples from Britain and America. (Events in the US are often a useful warning of what is to come here.) It looks at the new trends on and off campus that are threatening free speech, from the privileging of victimhood and the splintering of identity to the new theories of microaggressions and the toxicity of Twitter.

Part II looks at therapeutic educational interventions, such as anti-bullying campaigns, through which the young are taught that psychological harm is interchangeable with physical violence, and which emphasise that safety is a virtue that trumps all else. This part also explores the industries that promote and encourage narcissistic tendencies in the young, from self-esteem to student voice.

Part III is a call to arms to the young, and a sketch of the challenges they face.

Before I start, I want to introduce a rider: I write this knowing that not all Millennials, Gen Y, Gen Z, NetGen, iGen etc. are spoilt wimps or over-anxious cry-babies. So if you count yourself among these groups, don't take it personally when I describe generational trends that are less than flattering. I feel for Joshi Herrmann, executive editor of *The Tab*, when he pleads, 'It would be cool if everyone could stop treating the authoritarian streak of a small minority of activists as a generational bellwether.'² But we need to confront these trends head-on, precisely to arm Joshi and his pro-free-speech peers with the intellectual arguments needed to create a new *zeitgeist*. So, let's start with a survey of the contemporary offence landscape.

² Joshi Herrmann, 'Now the NUS is making our whole generation look bad', *The Tab*, 14 February 2016

Vous voyez, les jeunes sont la manifestation d'un problème qui découle en fait de l'abandon de la raison au sein de la génération précédente. Nous pouvons nous moquer de la bêtise des jeunes, mais nous devons examiner très attentivement les influences des mesures sociales officielles qui ont créé cette génération extraite des matières premières de la précédente.

La première partie du livre est une étude du monde de l'offense actuel, fondée sur des exemples au Royaume-Uni et aux États-Unis. (Les événements aux États-Unis sont souvent un aperçu utile de ce qui nous attend ici) J'y évoque les nouvelles tendances sur les campus et en dehors qui menacent la liberté d'expression : le règne de la victimisation, la fragmentation de la notion d'identité, les nouvelles théories sur les microagressions ou encore la nocivité de Twitter.

Dans la deuxième partie, j'observe les interventions éducationnelles thérapeutiques, telles que les campagnes contre le harcèlement, qui apprennent aux jeunes que la souffrance psychologique est identique à la violence physique et qui soulignent que la sécurité est une vertu supérieure à tout. Dans cette partie, j'explore également les programmes qui promeuvent et encouragent les tendances narcissiques chez les jeunes, de la confiance en soi aux organisations syndicales étudiantes.

Dans la troisième partie, j'appelle les jeunes à prendre les armes et je décris les défis qu'ils doivent relever.

Avant de commencer, j'aimerais ajouter une précision : J'écris ce livre en sachant que tous les *millennials*, tous les membres de ces générations Y et Z, de la génération Internet ou encore de l'iGénération, ne sont pas des poltrons pourris gâtés ou des pleurnichards hyperanxieux. Par conséquent, si vous faites partie de ces groupes, ne vous sentez pas visé lorsque je décris des tendances générationnelles peu flatteuses. Je comprends Joshi Herrmann, rédacteur en chef du journal *The Tab*, quand il demande : « J'apprécierais si tout le monde pouvait arrêter de traiter la tendance autoritariste d'une petite minorité de militants comme un baromètre générationnel. ³ » Toutefois, nous devons affronter ces tendances, précisément pour donner à J. Herrmann et à ses camarades pro-liberté d'expression les armes intellectuelles nécessaires pour créer un nouveau *zeitgeist*. Alors, commençons d'abord par sonder le monde de l'offense actuel.

³ HERRMANN, Joshi. « Now the NUS is making our whole generation look bad ». In *The Tab*, 14 février 2016.

Part I

‘You can’t say that’ – walking on eggshells

I find that offensive

WHEN YOU HEAR that now ubiquitous but dread phrase, ‘I find that offensive’, you know you’re being told to shut up. It is a commonplace way of ensuring that we are all selfconscious about what we say out loud, who and what we criticise, and guarantees we pull our punches in public debates, on social media, in workplaces, even in private exchanges. And the consequences of not heeding its moral stricture can be severe. The terrible murder of *Charlie Hebdo*’s staff in January 2015 demonstrated that those who offend can face the most brutal form of censorship.

After the massacre, which has become the iconic freespeech issue of recent times, there was some brief hope that this awful event might be enough to make people sit up and realise the importance of the right to be offensive. On Twitter, #JeSuisCharlie briefly flickered as one of the most widely used hashtags in history; it seemed to represent a universal cry of support for free expression. This defiance was tragically short-lived. Before long, ‘Je Ne Suis Pas Charlie’ became fashionable among growing numbers who declared the inflammatory nature of the offensive cartoons were at least indirectly responsible for triggering the slaughter.

This accommodation to offence is in no small part because, in the years before the *Charlie Hebdo* attack, there already existed a threatening, if not violent, climate that dictated that we all have to walk on eggshells and think twice before speaking up to avoid saying anything someone else might deem offensive. Since the attack, if anything, this atmosphere has only intensified.

Première partie

« Vous ne pouvez pas dire cela » – marcher sur des œufs

Je trouve cela offensant

LORSQUE VOUS ENTENDEZ cette phrase désormais omniprésente mais redoutée, « Je trouve cela offensant », vous savez qu'elle signifie « Taisez-vous ». Elle est couramment employée pour garantir que nous soyons tous conscients des mots que nous prononçons à voix haute, des personnes et des choses nous critiquons, et pour que nous retenions nos coups lors des débats publics, sur les réseaux sociaux, au travail et même dans le cadre d'échanges privés. Ne pas respecter ces consignes morales peut entraîner de lourdes répercussions. En janvier 2015, le meurtre atroce des employés de *Charlie Hebdo* a montré que les offenseurs pouvaient subir la plus violente forme de censure.

Après le massacre, devenu le symbole du problème contemporain concernant la liberté d'expression, l'espoir, pendant un court instant, était que cet évènement horrible serait suffisant pour que le monde se réveille et se rende compte de l'importance du droit d'être offensant. Sur Twitter, #JeSuisCharlie est brièvement devenu un des hashtags les plus utilisés dans l'histoire ; il semblait représenter un élan de soutien universel envers la liberté d'expression. Malheureusement, cette résistance a été éphémère. Peu de temps après, « Je Ne Suis Pas Charlie » est devenu populaire parmi le nombre croissant de personnes d'avis que la nature provocatrice des caricatures offensantes était pour le moins indirectement responsable de la tuerie.

Cette acclimatation à l'offense explique en grande partie la situation, car durant les années avant l'attentat contre *Charlie Hebdo*, un climat menaçant, voire violent, planait déjà : nous devons tous marcher sur des œufs et réfléchir à deux fois avant de parler pour éviter de dire quoi que ce soit qu'une autre personne pourrait trouver offensant. Depuis l'attentat, cette atmosphère s'est tout simplement intensifiée.

To set the scene, let's look at some recent 'offence' controversies and what they tell us about today's thin-skinned culture. Many of these point to the themes in Part Two, but also raise additional worrying consequences of an offence-seeking society.

It's not just students, stupid

When I started writing this book, I was concerned that UK readers would not be familiar with terms such as 'safe spaces', 'microaggressions' and 'trigger warnings'. Perhaps these were confined to the outer margins of US university madness, but things have moved on. These trends are now not only features of UK university life, but events are unravelling so rapidly that such ideas are seeping out from campus into the mainstream. Similarly, some of my political peers have been rather disdainful about the importance I place on highlighting university offence disputes, suggesting these are atypical, the preserve of a small minority, immature skirmishes with little impact on the real world. However, this is to underestimate the trend and misunderstand how what happens on campus is a grotesque mirror of a broader cultural climate of censoriousness. In reality, all sorts of people feel one offensive comment away from someone else's outraged hash tag campaign. The language of offence is now part and parcel of popular culture. A contestant is as likely to get kicked out of the *Big Brother* house for allegedly homophobic or racist comments as they are from any university campus. Since Jade Goody's eviction in 2007 for making remarks deemed to be racist,³ policing language for offence has been a core feature of the show's diary-room reprimands.

At the other end of the cultural spectrum, but just as mainstream, the arts world is increasingly affected by offence controversies. When the Barbican was forced to close *Exhibit B* in September 2014 due to protests over its recreation of a colonial-era 'human zoo', just a month after protesters closed an Israeli hip-hop show at the Edinburgh Festival Fringe, there was understandable concern about the emergence of a new 'heckler's veto'.

³ 'I'm not racist, says TV's Goody', BBC News, 20 January 2007

Pour planter le décor, examinons certaines « offenses » polémiques récentes et voyons ce qu'elles nous apprennent sur la susceptibilité dans la culture actuelle. Plusieurs d'entre elles font référence aux thèmes de la deuxième partie, mais impliquent également de nouvelles conséquences inquiétantes d'une société toujours en quête d'offenses.

Les étudiants ne sont pas les seuls, idiot

Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, j'étais inquiète que les lecteurs britanniques ne connaissent pas des termes tels « qu'espaces intellectuellement sécurisés », « microagressions » et « avertissements de contenu ». Auparavant, ceux-ci étaient peut-être confinés aux limites externes de la folie qui régnait au sein des universités américaines, mais les choses ont changé. À présent, ces tendances n'appartiennent plus exclusivement à la vie universitaire britannique. En effet, les événements se dénouent si rapidement que ces concepts commencent à sortir des campus et à s'infiltrer dans la culture populaire. De même, certains de mes confrères engagés dans la vie politique portent un regard plutôt méprisant sur l'importance que j'accorde à mettre au jour ce genre d'offenses universitaires conflictuelles et insinuent que ceux-ci sont rares, propres à une petite minorité, et qu'ils ne représentent que des provocations immatures avec peu d'incidence sur le monde réel. Toutefois, ils sous-estiment la tendance et ne comprennent pas que les événements sur les campus ne sont que le reflet grotesque d'un climat culturel de censure plus général. En réalité, un commentaire offensant est tout ce qui sépare bien des gens de la campagne de hashtag d'une autre personne scandalisée. Le langage de l'offense est désormais indissociable de la culture populaire. Un candidat est tout aussi susceptible d'être renvoyé de la maison de *Big Brother* pour des commentaires prétendument homophobes ou racistes qu'un étudiant l'est de n'importe quel campus universitaire. Depuis l'expulsion de Jade Goody en 2007 pour ses remarques jugées racistes ⁴, contrôler le langage offensant est devenu une composante centrale des sanctions dans le confessionnal du programme.

À l'opposé de l'éventail culturel, mais tout aussi populaire, le monde des arts est de plus en plus touché par des offenses polémiques. Quand le Barbican Centre a été forcé de fermer l'exposition *Exhibit B* en septembre 2014 en raison de manifestations contre sa recreation d'un « zoo humain » de l'époque coloniale, un mois seulement après que des manifestants ont fait fermer un spectacle hip-hop israélien au Festival Fringe d'Édimbourg, l'apparition d'un nouveau « musellement » était une inquiétude compréhensible.

⁴ « I'm not racist, says TV's Goody ». In *BBC News*, 20 janvier 2007.

Now there are fears of self-censorship as well. For example, Amsterdam's renowned art gallery, the Rijksmuseum, has announced it is to change the 'offensive' titles in its collection replacing any references to Mohammedan, Negro, Indian, dwarf and Eskimo with PC-friendly terminology. Thus Simon Maris's *Young Negro Girl* (c. 1900) has become *Young Girl Holding a Fan*.

The offence wars are not outlier incidents confined to the margins of academia or PC madness. It is worth noting that the first big politics story of 2016 saw demands that David Cameron's policy chief, Oliver Letwin MP, apologise over 'offensive' remarks he made thirty years ago about blaming the black community's 'bad morals' for the Broadwater Farm riots. He duly apologised. Next?

The big sports story to start the year focused on outrage over Jamaican cricketer Chris Gayle asking sports journalist Mel McLaughlin out for a drink during a TV interview: 'Hopefully we can win this game and we can have a drink afterwards. Don't blush, baby.' His remarks were denounced as 'completely inappropriate and disrespectful', a form of sexual harassment. Gayle was given a fine of AU\$10,000. Next?

One of the first parliamentary debates of 2016 was a three-hour session in response to a 570,000-signature petition to ban US presidential candidate Donald Trump from Britain, following his offensive demand for a 'total and complete shutdown' of Muslims entering the US. With no sense of irony, the petition made a virtue of the fact that the UK itself has a fine track record of shutting down entry to its shores: 'The Home Secretary has explicitly excluded eighty-four people for hate speech. My view is that Donald Trump should be number eighty-five.' As these eighty-four were banned for their dangerous ideas, that seemed okay with activists. Next...?

À cela s'ajoutent désormais aussi des craintes d'autocensure. Par exemple, le Rijksmuseum, la galerie d'art de renom située à Amsterdam, a annoncé qu'il allait modifier tous les titres « offensants » de sa collection en remplaçant toute référence au mahométisme, aux nègres, aux Indiens, aux nains et aux Eskimos par des termes politiquement corrects. Par conséquent, l'œuvre intitulée *Jeune femme nègre* de Simon Maris (vers 1900) est devenue *Jeune fille à l'éventail*.

Les guerres de l'offense ne sont pas des incidents aberrants limités au monde universitaire ou à la folie du politiquement correct. Il convient de signaler que, lors de la première grosse affaire politique de 2016, l'opinion publique a réclamé qu'Oliver Letwin, membre du Parlement et ministre d'État du gouvernement de David Cameron, s'excuse pour des propos « offensants » tenus il y a trente ans lorsqu'il a affirmé que « les mauvaises attitudes morales » de la population noire avaient déclenché les émeutes de Broadwater Farm à Tottenham. Il a présenté ses plus plates excuses. Ensuite ?

En sport, le premier scandale qui a marqué 2016 concernait le joueur de cricket jamaïcain Chris Gayle, qui a suscité l'indignation en invitant la journaliste sportive Mel McLaughlin à aller boire un verre pendant une interview télévisée : « J'espère qu'on va gagner ce match et qu'on pourra aller boire un verre après, toi et moi. Rougis pas, bébé. » Ses commentaires ont été jugés « totalement inappropriés et irrespectueux » et perçus comme une forme d'agression sexuelle. C. Gayle a reçu une amende de 10 000\$ australien. Ensuite ?

Un des premiers débats parlementaires de 2016 consistait en une séance de trois heures en réponse à une pétition signée par 570 000 personnes pour interdire au candidat à la présidence américaine Donald Trump de mettre un pied au Royaume-Uni, après sa proposition offensante de « fermeture totale » des États-Unis aux musulmans qui souhaitent y entrer. Sans aucun second degré, la pétition a transformé en vertu le fait que le Royaume-Uni a lui aussi de nombreux antécédents lorsqu'il s'agit de fermer ses côtes : « Le secrétaire d'État à l'Intérieur a explicitement exclu 84 personnes pour des discours de haine. D'après moi, Donald Trump devrait être le 85^e. » Étant donné que ces 84 personnes ont été rejetées pour leurs idées dangereuses, les militants semblaient d'accord. Ensuite... ?

These examples are just three that hit the headlines in the UK in 2016 and all before the third week of January. The more interminable offence skirmishes take place away from the spotlight but are now a regular feature of many people's everyday interactions at work, on social media, in the public and private sphere. It can seem exhausting to always have to watch what you say, knowing that once you let your guard down you could be 'called out' for offending someone. This has created a febrile atmosphere that encourages people to disengage from debate to avoid the heat. A writer and self-styled 'socially liberal critic of today's social liberalism', Fredrik deBoer sums up the mood of retreat:

There are so many ways to step on a land mine now, so many terms that have become forbidden, so many attitudes that will get you cast out if you even appear to hold them. I'm far from alone in feeling that it's typically not worth it to engage, given the risks.⁴

Not the usual suspects

This escalating offence-spotting is unnerving, especially when you realise that the target list for people likely to be hauled over the coals for being offensive is growing. Anyone can be accused, and the most liberal organisations can crumble when under fire. In 2013, *The Observer* published feminist Julie Burchill's defence of fellow *Guardian* writer Suzanne Moore after Moore had been criticised for transphobia for what she wrote in an article in the *New Statesman*. Burchill found that she, too, was monstered. Most significantly, after complaints by other feminists, Burchill's opinion piece, railing against a 'bunch of dicks in chicks' clothing', was promptly removed from the website of one of Britain's most liberal newspapers for containing too many offensive opinions.

⁴ Fredrik deBoer, 'Where Online Social Liberalism Lost The Script', *The Dish*, 21 August 2014

Voici seulement trois des exemples qui ont fait la une des journaux au Royaume-Uni en 2016, et ce avant la troisième semaine de janvier. Les offenses conflictuelles de pacotille les plus interminables se déroulent hors des projecteurs, mais font désormais souvent partie de bon nombre d'interactions humaines quotidiennes au travail, sur les réseaux sociaux, en public et en privé. Toujours devoir peser ses mots peut sembler épuisant, sachant qu'une fois votre garde baissée, vous pourriez être « accusés » d'avoir offensé quelqu'un. Le résultat est une atmosphère fébrile qui encourage les individus à ne pas prendre part aux débats pour éviter la confrontation. L'écrivain et soi-disant « critique socialement libéral du libéralisme social actuel », Fredrik deBoer résume ce sentiment d'abandon :

De nos jours, il existe tellement de manières de mettre les pieds dans le plat, tellement de termes devenus interdits et tellement de comportements qui vous vaudront d'être rejeté même si vous avez seulement l'air de les adopter. Je suis loin d'être le seul à ressentir qu'entamer un dialogue n'en vaut pas la peine, étant donné les conséquences possibles.⁵

Pas les suspects habituels

Cette montée en puissance de la chasse à l'offense est perturbante, en particulier lorsque vous vous rendez compte que la liste des cibles susceptibles de se faire remonter les bretelles s'allonge. Quiconque peut être accusé et les organisations les plus libérales peuvent céder sous le poids des critiques. En 2013, *The Observer* a publié un article de la féministe Julie Burchill dans lequel elle défendait Suzanne Moore, sa collègue journaliste du *Guardian*, après que cette dernière a été accusée de transphobie à cause du contenu de son article dans le *New Statesman*. J. Burchill s'est également vu vilipendée. Qui plus est, à la suite de plaintes formulées par d'autres féministes, l'article d'opinion de J. Burchill, qui protestait contre une « bande de cons habillés en femme », a rapidement été retiré du site internet d'un des journaux les plus libéraux du Royaume-Uni parce qu'il contenait trop de points de vue offensants.

⁵ DEBOER, Fredrik. « Where Online Social Liberalism Lost The Script ». In *The Dish*, 21 août 2014.

There is a similar tale of ‘not the usual suspects’ at universities. Inevitably, most of the targets are the predictable *betes noires* of left/feminist-leaning students, with bans and offence *fatwas* issued against: *The Sun*, because Page Three ‘normalises rape’; comedian Dapper Laughs, for being too laddish; columnist Katie Hopkins, the self-proclaimed ‘slayer of PC’; Breitbart controversialist and men’s rights supporter Milo Yiannopoulos. Yet, more recently, you don’t have to be schlock jock or reactionary to be pilloried for the wrong opinions; just being the wrong sort of feminist is enough. Examples are multiplying, such as attempts in 2015 to ban such iconic figures as Germaine Greer and renowned ex-Muslim secular campaigner Maryam Namazie from speaking at various universities.⁵ Debating free speech is itself now targeted. Gay-rights campaigner Peter Tatchell and classics scholar Mary Beard, who both signed a letter in *The Observer* defending academic freedom, were bombarded by hate tweets and a campaign of vilification. Indeed, Fran Cowling, the NUS’s LGBT representative recently refused to share a platform with Tatchell at Canterbury Christ Church University due to this very letter, branding him ‘racist’ and ‘transphobic’.⁶ Anti-domestic violence campaigner and feminist activist Julie Bindel, who has been repeatedly no-platformed as ‘vile’ and transphobic (because of a 2004 *Guardian* article that few have read but which has entered into folklore), was recently disinvited by Manchester University’s Students’ Union from a debate about – wait for it – free speech and feminism.

Then there was the 2015 offence row centring on sassy female rock star Chrissie Hynde. Despite the Pretenders singer being a hard-rocking trailblazer, who proved women could match their male peers in a man’s world, she still managed to fall foul of the offence brigade for, of all things, betraying women.

⁵ Helen Lewis, ‘What the row over banning Germaine Greer is really about’, *New Statesman*, 27 October 2015

⁶ Rob Waugh, ‘Gay activist Peter Tatchell is branded “transphobic” by NUS representative’, *Metro*, 15 February 2016

« Pas les suspects habituels » est une constatation qui s'applique également aux universités. Inévitablement, la plupart des cibles sont les bêtes noires prévisibles des étudiants aux tendances gauchistes ou féministes, qui émettent des interdictions et des fatwas antioffenses contre : *The Sun*, pour sa page 3 qui « normalise le viol » ; le comédien Dapper Laughs, pour son comportement trop puéril ; la chroniqueuse Katie Hopkins, autoproclamée « la meurtrière du politiquement correct » ; et Milo Yiannopoulos, polémiste pour *Breitbart News* et défenseur des droits des hommes. Cependant, plus récemment, vous n'avez pas besoin d'être un athlète de bas étage ou réactionnaire pour être stigmatisé à cause de mauvaises opinions, il vous suffit d'être le mauvais genre de féministe. Les exemples se multiplient, comme les tentatives en 2015 d'interdire des figures emblématiques telles que Germaine Greer et Maryam Namazie, la célèbre militante laïque anciennement musulmane, de s'exprimer dans plusieurs universités ⁶. Débattre sur la liberté d'expression est en soi devenu une nouvelle cible. Peter Tatchell, militant pour les droits des homosexuels et l'érudite Mary Beard, professeure d'humanités, ont tous deux signé une lettre dans *The Observer* en défense de la liberté académique et ont été assaillis de tweets haineux et d'une campagne de dénigrement. D'ailleurs, Fran Cowling, représentant LGBT du Syndicat national des étudiants au Royaume-Uni, a récemment refusé de partager une scène avec P. Tatchell à la Canterbury Christ Church University à cause de la lettre en question et l'a taxé de « raciste » et de « transphobe » ⁷. Récemment, Julie Bindel, militante féministe qui lutte contre la violence domestique et qui a maintes fois été mise à l'index et qualifiée « d'ignoble » et de transphobe (en raison d'un article peu connu publié dans le *Guardian* en 2004 qui fait désormais partie du folklore), a été désinvitée par le syndicat des étudiants de l'Université de Manchester à participer à un débat sur, tenez-vous bien, le féminisme et la liberté d'expression.

En 2015, Chrissie Hynde, la rock star insolente, s'est aussi retrouvée sous le feu des projecteurs à cause d'une polémique. Bien que la chanteuse du groupe The Pretenders soit une pionnière hard rock, qui a prouvé que les femmes pouvaient égaler leurs homologues masculins dans un monde d'hommes, elle a tout de même réussi à se mettre la brigade de l'offense à dos pour, qui plus est, avoir trahi les femmes.

Hynde gave an interview in which she admitted that she now regretted doing some stupid, reckless things in her past, including one that ended in a horrible sexual assault:

⁶ LEWIS, Helen. « What the row over banning Germaine Greer is really about ». In *New Statesman*, 27 octobre 2015.

⁷ WAUGH, Rob. « Gay activist Peter Tatchell is branded “ transphobic ” by NUS representative ». In *Metro*, 15 février 2016.

‘Possibly getting off your face and getting out of it, hanging out with motorcycle gangs and being lairy is inadvisable.’ Her mistake was being honest enough to admit some culpability. Social media exploded and a victim, speaking out about her own abuse, was publicly shamed for being offensive and, to add insult to injury, accused of victim-shaming. While anti-rape campaigners are constantly telling women they should speak out about their experiences, in this instance, where someone did, she was howled down by a self-selected group of feminist ‘experts’ for not sending out the ‘the right message’.

This problem is not about one person as such, or confined to one issue. This climate of censoriousness effectively locks down opinions, dictating that there can be no debate off script about certain issues. This has a chilling effect on everyone. Regardless of whether you agree with Hynde, her views seem a reasonable basis for an interesting and important discussion about whether absolving women of all responsibility for their actions is liberating or demeaning. Bandyng around the phrase ‘rape apologist’ can only have the effect of silencing anyone who doesn’t just parrot the current, prescriptive, feminist orthodoxy. And if a female icon can be hounded for speaking out of turn, imagine what would happen to any man sharing such a viewpoint.

Even asking questions is banned in this climate. When, a few days after Hynde’s infamous remarks, ITV’s *Loose Women* show had a poll asking whether rape was ever a woman’s fault, the very question was denounced as offensive, ‘off the scale of acceptability’. Rape Crisis England & Wales tweeted that it was ‘not an appropriate opinion poll; legally and morally the answer is a resounding “no”’.

C. Hynde a donné une interview au cours de laquelle elle a admis qu'elle regrettait à présent des erreurs stupides et irresponsables commises par le passé, dont une qui a mené à une terrible agression sexuelle : « Il est peut-être peu recommandable de se défoncer, d'avoir la gueule de bois, de traîner avec des gangs de motards et d'être bagarreuse. » Son erreur a été d'être assez honnête pour reconnaître sa part de culpabilité. Les réseaux sociaux ont explosé et une victime, qui parlait de son propre viol, a été publiquement humiliée pour avoir été offensante et, pour combler le tout, accusée de double victimisation. Alors que les militants antiviol répètent constamment aux femmes qu'elles devraient parler de leurs expériences, dans le cas présent, elle a suivi leur conseil et a été réduite au silence par un groupe « d'experts » féministes autoproclamés parce qu'elle n'envoyait pas « le bon message ».

Ce phénomène ne touche pas qu'une personne en tant que telle et n'est pas limité à un problème. Ce musellement censure littéralement les avis divergents et exige que les débats sur certains sujets suivent un script à la lettre. Voilà qui a de quoi refroidir tout le monde. Que vous soyez d'accord ou non avec C. Hynde, sa position semble être une base raisonnable pour lancer un débat intéressant et essentiel : dégager les femmes de toute responsabilité pour leurs actions est-il libérateur ou dégradant ? Lancer à tout bout de champ l'expression « faire l'apologie du viol » peut uniquement avoir pour effet de réduire au silence quiconque ne répète pas bêtement la doctrine féministe normative actuellement en vigueur. En outre, si une femme emblématique peut être harcelée pour des paroles déplacées, imaginez ce qui arriverait à un homme qui partagerait le même point de vue.

Dans ce climat, même poser des questions est interdit. Quand, quelques jours après les commentaires notoires de C. Hynde, le programme *Loose Women* de la chaîne ITV a réalisé un sondage pour savoir si le viol était parfois la faute de la femme, la question même a été qualifiée d'offensante, « dépassant toutes les limites de l'acceptabilité ». L'association Rape Crisis England & Wales a tweeté que « le sondage d'opinion n'était pas approprié ; légalement et moralement, la réponse est un “ non ” retentissant ».

The group's national spokesperson, Katie Russell, seemed to believe the media should become a propaganda tool for her own organisation:

A programme like *Loose Women* could choose to use its high profile to raise awareness and understanding of rape, its impacts and prevalence, and to support and encourage survivors to seek services like those Rape Crisis offers; instead, they've reinforced myths and stereotypes with this ill-considered, insensitive and insulting poll.⁷

Inevitably, ITV backed off and accepted that 'the wording of the online poll was misjudged and we apologise for any offence caused'. Only a year earlier, TV presenter and national treasure Judy Finnigan was forced to apologise when she talked about convicted rapist Ched Evans and said the rape was 'not violent': 'I apologise unreservedly for any offence that I may have caused as a result of the wording I used.'⁸

Rape is just one of a number of topics now considered taboo. There are an increasing range of issues that are given special protection from scrutiny, where any deviance from the 'right answer' is denounced as offensive and where those who don't parrot the line are smeared. But every time we accept that certain subjects are taboo or every time someone is made to recant, the rest of us know we are being told to be careful about what we say, and who we offend.

It's not what you said

One famous case shows that the witch-hunters can pillory people wilfully, even for what they did not say. In June 2015, 72-year-old biochemist professor Sir Tim Hunt was forced to resign from an unpaid honorary position at UCL and from a senior position at the Royal Society. A winner of the Nobel Prize in Physiology or Medicine suffered humiliation and disgrace and was turned overnight into a pariah, traduced as a misogynist, because he committed an offence crime.

⁷ 'ITV apologises over *Loose Women* rape poll', BBC News, 2 September 2015

⁸ For a fuller account of the silencing effect of 'rape culture discourse', see the important book by Luke Gittos, *Why Rape Culture is a Dangerous Myth: From Steubenville to Ched Evans* (Exeter: Imprint Academic, 2015)

Katie Russel, la porte-parole nationale de l'association, semblait penser que les médias devaient devenir un outil de propagande pour sa propre organisation :

Un programme comme *Loose Women* pouvait décider d'utiliser sa haute visibilité pour mieux faire connaître et comprendre le viol, ses répercussions et sa fréquence ou encore pour soutenir les survivants et les encourager à solliciter des services tels que ceux proposés par Rape Crisis. À la place, ils ont réaffirmé les mythes et les stéréotypes avec ce sondage irréfléchi, insensible et insultant.⁸

Inévitablement, la chaîne ITV a courbé l'échine, a admis que « la formulation du sondage en ligne était maladroite » et s'est excusée « pour toute offense causée ». À peine un an auparavant, Judy Finnigan, présentatrice de télévision et trésor national, a été forcée de s'excuser pour avoir affirmé que le viol « n'était pas violent » lorsqu'elle s'est exprimée sur le violeur condamné Ched Evans : « Je vous présente mes plus plates excuses si les mots que j'ai employés vous ont offensés.⁹ »

Le viol est simplement un des nombreux thèmes désormais considérés comme tabous. Une gamme de plus en plus vaste de sujets sont gardés à l'abri des regards indiscrets. Tout écart à l'égard de la « bonne réponse » est jugé offensant et quiconque refuse de jouer au perroquet est traîné dans la boue. Cependant, chaque fois que nous reconnaissons certains thèmes comme tabous ou qu'une personne est forcée de se rétracter, nous savons tous que nous devons prendre garde à ce que nous disons et à qui nous offensoons.

Ce n'est pas ce que vous avez dit

Un cas célèbre montre que les chasseurs de l'offense peuvent blâmer les gens délibérément, même pour ce qu'ils n'ont pas dit. En juin 2015, sir Tim Hunt, professeur de biochimie de 72 ans, a été obligé de démissionner de fonctions qu'il occupait à titre honoraire à la University College London et d'un poste haut placé dans la Royal Society. Un lauréat du prix Nobel de physiologie ou médecine a été couvert de honte et, du jour au lendemain, il a été transformé en paria, taxé de misogynie pour avoir été offensant.

⁸ « ITV apologises over Loose Women rape poll ». In *BBC News*, 2 septembre 2015.

⁹ Pour plus d'informations sur l'effet muselant du « discours sur la culture du viol », voir le livre important de Luke Gittos, *Why Rape Culture is a Dangerous Myth: From Steubenville to Ched Evans* (Exeter : Imprint Academic, 2015).

A few short remarks he made one lunchtime in South Korea were interpreted by a small minority of journalists present, led by City University journalism lecturer Connie St Louis, as so sexist that they would hold back a whole generation of young women from becoming scientists. Professor Hunt's infamous 'trouble with girls' speech, in which he talked of the three things that happen when girls are in the lab – 'You fall in love with them, they fall in love with you, and when you criticise them, they cry' – hit headlines worldwide when dubbed as dangerous misogyny.

It is now widely understood that Tim Hunt was unfairly demonised, misquoted, and his words taken out of context. Jonathan Foreman writes in his thorough exposition of the affair that Professor Hunt's 'most ardent persecutors have been exposed as liars or blinkered ideologues, abetted by cynical hacks and academic rivals on a quest to bring him down or use him as grist to a political mill'.⁹ Professor Dame Athene Donald, Master of Churchill College, Cambridge, one of Britain's most respected female scientists, has denounced the destruction of Hunt's reputation as 'sloppy journalism fuelled by self-righteous fervour'.

As the truth has been revealed, and the nominal case against him debunked as misreporting at best,¹⁰ it has become obvious that Professor Hunt was vilified not only for comments he didn't make but for patriarchal opinions that he didn't hold. Hunt's final remarks were conveniently never mentioned by his accusers, possibly because they make clear his previous comments were light-hearted. He in fact said: 'Now seriously, I'm impressed by the economic development of Korea. And women scientists played, without doubt, an important role in it. Science needs women, and you should do science despite the obstacles and despite monsters like me!'

⁹ Jonathan Foreman, 'The Timothy Hunt Witch Hunt: A joke told, a reputation destroyed', *Commentary*, 1 September 2015

¹⁰ The truth of what really occurred in Seoul has been revealed by former Conservative MP Louise Mensch's blog, Unfashionista.com, through admirable and painstaking crowdsourcing of facts and evidence

Quelques brèves remarques qu'il a émises lors d'un déjeuner en Corée du Sud ont été interprétées par une petite minorité de journalistes présents, menés par Connie St Louis, professeure de journalisme à la City University of London, comme étant tellement sexistes qu'elles empêcheraient une génération entière de jeunes femmes de devenir scientifiques. Le « problème avec les filles » est le discours tristement connu du professeur Tim Hunt, dans lequel il parle des trois choses qui arrivent quand les filles sont dans le laboratoire : « Vous tombez amoureux d'elles, elles tombent amoureuses de vous et quand vous les critiquez, elles pleurent. » Ces lignes ont fait la une des journaux dans le monde entier dès qu'elles ont été jugées dangereusement misogynes.

À l'heure actuelle, les gens perçoivent généralement que Tim Hunt a été injustement diabolisé et que ses propos ont été déformés et sortis de leur contexte. Dans son exposé exhaustif sur le scandale, Jonathan Foreman écrit que « les plus fervents persécuteurs du professeur Hunt se sont avérés être des menteurs ou des idéologues étroits d'esprit, encouragés par des journalistes mesquins et cyniques ainsi que des rivaux universitaires cherchant à l'abattre ou à l'utiliser pour apporter de l'eau à un moulin politique¹⁰ ». La professeure Dame Athene Donald, doyenne du Churchill College à Cambridge, une des femmes scientifiques les plus respectées du Royaume-Uni, a qualifié la destruction de la réputation de M. Hunt de « journalisme bâclé alimenté par un zèle hypocrite ».

Maintenant que la vérité a éclaté au grand jour et que l'affaire personnelle contre lui a été discréditée comme étant au mieux de la désinformation¹¹, il semble évident que le professeur Hunt a été vilipendé non seulement pour des commentaires qu'il n'avait pas émis, mais aussi pour des opinions patriarcales qui n'étaient pas les siennes. Comme par hasard, les dernières remarques de M. Hunt n'ont jamais été mentionnées par ses détracteurs, probablement parce qu'elles indiquent clairement que ses commentaires précédents étaient humoristiques. En réalité, il a déclaré : « Sur une note plus sérieuse, je suis impressionné par le développement économique en Corée et les femmes scientifiques ont sans aucun doute joué un rôle clé dans celui-ci. La science a besoin de femmes et vous devriez vous lancer dans ce domaine malgré les obstacles et les monstres comme moi ! »

¹⁰ FOREMAN, Jonathan. « The Timothy Hunt Witch Hunt: A joke told, a reputation destroyed ». In *Commentary*, 1 septembre 2015.

¹¹ La vérité sur les événements qui se sont déroulés à Séoul a été dévoilée sur le blog de Louise Mensch, ancienne membre du Parlement pour le parti conservateur, *Unfashionista.com*, grâce à une production participative de faits et de preuves à la fois laborieuse et admirable.

Indeed, Hunt has a track record as a champion of female scientists, and was at the time of the offence helping the European Research Council develop its ‘gender-equity plan’. This should have been enough context to avoid the knee-jerk accusation of misogyny.

But context, intention and humour are no longer a valid defence in today’s offence wars. If only Tim Hunt had understood that it doesn’t matter whether *you* know what you mean, there are those ‘enlightened ones’ that know better how to interpret what your words *really* mean. So even when Hunt’s critics concede that he may have been joking, they obstinately insist that his words were harmful regardless. Uta Frith, the chair of the Royal Society’s Diversity Committee, wrote that ‘as the case of Tim Hunt has shown, prejudice is unacceptable even if meant in jest’.¹¹ MIT’s Deborah Blum adamantly demanded that ‘this unfortunate incident must not be portrayed as a private story told as a joke’.¹² And, as far as Hunt’s opponents are concerned, even if he didn’t mean to be sexist, he was still guilty of unconscious bias.

The notion of unconscious bias, regardless of intent, is now promoted by proponents of the newly emerging microaggressions industry, which is eating its way through free speech on campus and beyond. The way microaggressions ‘theory’ goes, if you add up minor or micro instances of even unconscious racist, homophobic, anti-Semitic, classist, ableist, cissexist speech and behaviour, all these innocuous transgressions give you justifiable reason to feel macro-aggrieved. Everyday Feminism’s Aliya Khan explains that: ‘The hard thing about microaggressions is that, in many cases, they are entrenched in our culture and society. That means they sneak into our minds and out of our mouths without us being completely aware.’ This implies, regardless of what we intend, that our unconscious works against us. And as we are all prone to such misspeaking, Khan notes that ‘anyone – from your fellow activist to your kind aunt – is capable of engaging in microaggressions’.¹³

¹¹ Uta Frith, ‘Phoenix not dinosaur’, In Verba, 29 June 2015

¹² Uta Frith, ‘Sexist Scientist: I Was Being “Honest”’, The Daily Beast, 16 June 2015

¹³ Aliya Khan, ‘6 Ways to Respond to Sexist Microaggressions in Everyday Conversations’, Everyday Feminism, 18 January 2015

En effet, M. Hunt a toujours été un fervent défenseur des femmes scientifiques. De plus, à l'époque du scandale, il aidait le Conseil européen de la recherche à développer son « plan d'action pour l'égalité des sexes ». Ce contexte aurait dû être suffisant pour éviter de l'accuser impulsivement de misogynie.

Cependant, le contexte, l'intention et l'humour ne sont plus des défenses valables dans les guerres de l'offense actuelles. Si seulement Tim Hunt avait compris que *son* intention n'avait aucune importance, car les « sages omniscients » savent mieux interpréter le sens *réel* de vos mots. Par conséquent, même lorsque les détracteurs de M. Hunt admettent qu'il faisait peut-être de l'humour, ils affirment mordicus que ses propos n'en étaient pas moins blessants. Uta Frith, présidente du Comité sur la diversité de la Royal Society, a écrit : « Le cas de Tim Hunt a montré que la discrimination est inacceptable, plaisanterie ou non. ¹² » Deborah Blum, de l'Institut de technologie du Massachusetts, a demandé que « ce malheureux incident ne soit pas présenté comme une anecdote personnelle racontée comme une blague ¹³ ». Par ailleurs, selon les détracteurs du professeur Hunt, même si son but n'était pas d'être sexiste, il est tout de même coupable d'avoir des préjugés inconscients.

Cette notion de préjugés inconscients, quelle que soit l'intention, est désormais plébiscitée par les partisans du nouveau mouvement émergent des microagressions, qui érode petit à petit la liberté d'expression sur les campus et en dehors. Selon la « théorie » des microagressions, tous les comportements et des discours – mineurs, voire inconscients – à caractère raciste, homophobe, antisémite, classiste, transphobe ou encore discriminatoire envers les personnes en situation de handicap sont autant d'agressions bénignes qui vous donnent une raison valable d'être profondément offensés. Aliya Khan du magazine en ligne *Everyday Feminism* explique : « La complexité des microagressions tient au fait que bien souvent, elles sont ancrées dans notre culture et notre société. Par conséquent, elles s'immiscent dans nos esprits et sortent de nos bouches sans que nous en soyons totalement conscients. ¹⁴ » Dès lors, indépendamment de nos intentions, notre inconscient joue en notre défaveur. En outre, étant donné que nous sommes tous susceptibles de commettre de telles erreurs, M^{me} Khan souligne que « quiconque, de votre camarade militant à votre gentille tante, est à même de commettre des microagressions ».

¹² FRITH, Uta. « Phoenix not dinosaur ». In *Verba*, 29 juin 2015.

¹³ FRITH, Uta. « Sexist Scientist: I Was Being “ Honest ” ». In *The Daily Beast*, 16 juin 2015.

¹⁴ KHAN, Aliya. « 6 Ways to Respond to Sexist Microaggressions in Everyday Conversations ». In *Everyday Feminism*, 18 janvier 2015.

If activists and aunts can be microaggressors, then the rest of us are doomed and Tim Hunt didn't stand a chance. In another article addressed to men, 'You Don't Have to Hate Women to Be Sexist: Everyday Ways You May Be Sexist Without Knowing It', it becomes clear what we are up against:

So you're a man and you consider yourself an awesome ally to women. You may even identify as a feminist and actively work to further the movement's goals. That's all great, but it doesn't give you a pass when it comes to sexism – and you may be perpetuating it without even knowing it... Many times, your unconscious thoughts, actions, and words are still sexist because sexism is often caught up in the subtle things you do without even realising you do them.¹⁴

One clear message from the Tim Hunt affair is that we must all watch what we say in all circumstances because our words can be taken out of context and, if someone decides to be offended, then you can indeed be labelled offensive. This effectively means that we no longer control our own language and are all prey to malign interpretation. This has a chilling effect. Indeed, when discussing the Tim Hunt issue on the radio as the story broke, I started to say that perhaps his remarks were 'off colour'. I actually backed away from the phrase 'off colour' and mumbled something incomprehensible. I panicked that perhaps the phrase might be breaking some linguistic code. After all, hadn't actor Benedict Cumberbatch recently been hauled over the coals and suffered an online backlash for using the word 'coloured' in a US television interview, even though he was in fact advocating more prominent roles for black actors? So just the word 'colour' made me twitchy. Ridiculous, I know, and yet the sense of constantly checking language, of trying to anticipate how what we say, however innocently, might be 'called out' (often maliciously) and used against us regardless of our intention, is now part of the way we live, effectively tongue-tying us into muted, sanitised, pre-prepared spin.

¹⁴ Ally Boguhn, 'You Don't Have to Hate Women to Be Sexist: Everyday Ways You May Be Sexist Without Knowing It', *Everyday Feminism*, 29 December 2014

Si militants et tantes peuvent tous être des microagresseurs, alors nous sommes tous condamnés et Tim Hunt n'avait aucune chance. Dans un autre article adressé aux hommes intitulé « You Don't Have to Hate Women to Be Sexist: Everyday Ways You May Be Sexist Without Knowing It », le visage de l'ennemi apparaît clairement :

Alors, vous êtes un homme et vous vous considérez comme un formidable allié des femmes. Vous vous identifiez peut-être même comme féministe et vous œuvrez activement à la poursuite des objectifs du mouvement. Très bien, mais cela ne vous donne pas une carte « sortez de prison sans payer » en ce qui concerne le sexisme et vous pourriez bien en être coupable à votre insu... Bien souvent, vos pensées, actions ou mots inconscients n'en demeurent pas moins sexistes, car le sexisme réside dans les petites choses que vous faites sans vous en rendre compte. ¹⁵

L'affaire Tim Hunt nous apprend clairement que nous devons tous faire attention à ce que nous disons en toute circonstance, car nos propos peuvent être sortis de leur contexte et si quelqu'un décide d'être offensé, alors quiconque peut effectivement être taxé d'offensant. Concrètement, cela signifie que nous ne contrôlons plus notre langage et que nous sommes tous en proie à une interprétation diffamatoire. Voilà qui donne froid dans le dos. En effet, quand je parlais de l'affaire Tim Hunt à la radio lorsqu'elle a vu le jour, j'ai commencé à signaler que ses remarques étaient peut-être *off colour* ¹⁶. En réalité, j'ai refusé d'utiliser cette expression et j'ai marmonné quelque chose d'incompréhensible. J'ai eu peur d'enfreindre peut-être un quelconque code linguistique. Après tout, l'acteur Benedict Cumberbatch en a aussi pris pour son grade récemment et a provoqué un tollé en ligne parce qu'il a utilisé l'expression « de couleur » au cours d'une interview pour la télévision américaine, même si en vérité, il réclamait davantage de rôles principaux pour les acteurs noirs. En conséquence, rien que le mot *colour* m'a fait tressaillir. Ridicule, je sais. Pourtant, ce sentiment qui nous pousse à constamment surveiller notre langage et à essayer d'anticiper comment nos propos, aussi innocents qu'ils soient, vont être « jugés » (souvent par malveillance) et utilisés contre nous, indépendamment de notre intention, fait maintenant partie de notre vie quotidienne. Il nous paralyse et nous enferme dans des baratins dilués, purifiés et aseptisés.

¹⁵ BOGUHN, Ally. « You Don't Have to Hate Women to Be Sexist: Everyday Ways You May Be Sexist Without Knowing It ». In *Everyday Feminism*, 29 décembre 2014.

¹⁶ [NDT: La locution *off colour* signifie obscène, mais l'auteure joue ici sur le fait qu'elle est contient le terme *colour*.]

Scarily, this is backed up by hate speech legislation,¹⁵ which says that if anybody interprets any word or view as racist then it is, regardless of the intention of the ‘offender’. This privileging of subjective interpretation means we are all easy targets for being accused of hate crime.

Once we sideline the context of speech, common-sense communication becomes dangerously prey to madness and even more bans. It helps explain why certain words are deemed dangerous per se. Deborah Blum’s interpretation of one word’s meaning predisposed her to find offence, noting in relation to Hunt’s speech that ‘the word “girl” tends to be a signal flare, a red light warning of problems ahead’. This approach to language can lead to ludicrous situations, such as the arrest of Tottenham Hotspur fans for a racially aggravated public order offence because they call *themselves* the ‘Yid Army’. Black American comedian Reginald D. Hunter was effectively accused of racism for an ironic use of the word ‘nigger’ at an after-dinner speech at the Professional Footballers Association (PFA) awards. So we end up with the bizarre spectacle of the white PFA chair apologising for an anti-racist joke, told by a black comedian, to ‘everyone who was offended – and everyone who wasn’t’.

We can’t even discuss such controversies once context is ignored. Once, in debating the controversy around former *Top Gear* presenter Jeremy Clarkson’s alleged mumbling of the n-word in a BBC out-take, I simply referred to the nursery rhyme’s first sentence, ‘Eeny, meeny, miny, moe...’ But this was enough for me to be officially castigated while a member of the audience queried my status as a panellist on Radio 4’s *Moral Maze*, quoting the then deputy leader of the Labour Party Harriet Harman’s threat: ‘Anybody who uses the n-word in public or private in whatever context has no place in the British Broadcasting Corporation.’ I remembered Clarkson’s remark at the time: ‘I’ve always thought I’d be sacked for something I said. Not for something that, actually, I *didn’t* say.’

¹⁵ See, for example, Section 18 of the Public Order Act 1986 that criminalises speech likely to stir racial hatred whether or not the speaker intended the speech to be interpreted as such. Further, offences can be ‘racially aggravated’ on the basis of how a complainant experienced the speech rather than what the speaker intended. <http://www.legislation.gov.uk/ukpga/1986/64/section/18>

Pour comble, cette impression est appuyée par une législation sur les discours de haine¹⁷, stipulant que si quiconque juge une expression ou une opinion raciste, alors elle l'est, quelle que soit l'intention de « l'offenseur ». Cette prédilection pour l'interprétation subjective signifie que nous sommes tous des cibles qui peuvent facilement être accusées de crime de haine.

Une fois le contexte du discours mis sur la touche, les conversations raisonnées deviennent dangereusement à la merci de la folie et d'encore plus d'interdictions. Voilà qui explique pourquoi certains mots sont considérés comme dangereux en tant que tels. Deborah Blum était prédisposée à être offensée à cause de son interprétation sémantique d'un mot. En ce qui concerne le discours de Tim Hunt, elle souligne que « le mot " fille " est habituellement un signal d'alarme, un signe avant-coureur des problèmes à venir ». Cette vision du langage peut entraîner des situations grotesques, telles que l'arrestation de fans du Tottenham Hotspur en raison d'une perturbation de l'ordre public à caractère racial parce qu'ils *se* sont appelés la *Yid Army* (l'armée des youpins). Le comédien noir américain Reginald D. Hunter a même été accusé de racisme pour avoir utilisé le mot « nègre » de manière ironique lors d'un discours après un dîner à la cérémonie de remise des prix de l'Association des footballeurs professionnels (PFA). Pour finir, nous assistons à une scène étrange lorsque le président de la PFA blanc s'excuse auprès de « toutes les personnes, offensées ou non », pour une blague antiraciste, racontée par un comédien noir.

Nous ne pouvons même pas discuter de ces polémiques une fois le contexte écarté. Un jour, au cours d'un débat sur la polémique concernant Jeremy Clarkson, l'ancien présentateur de *Top Gear*, qui aurait marmonné le mot « nègre » dans une scène coupée par la BBC, j'ai simplement fait référence à la première phrase de la comptine *Eeny, meeny, miny, moe...*¹⁸ Néanmoins, une phrase a suffi pour que je sois officiellement fustigée tandis qu'un membre du public mettait en doute mon statut de panéliste pour le programme *Moral Maze* sur la station BBC Radio 4, citant la menace d'Harriet Harman, à l'époque cheffe adjointe du parti travailliste : « Quiconque utilise le mot " nègre ", en public, en privé ou dans n'importe quel contexte, n'a pas sa place à la BBC. » Je me souviens de la réaction de M. Clarkson à l'époque : « J'ai toujours cru que je serais viré pour quelque chose que j'aurais dit, non pas pour quelque chose que je n'ai en réalité *pas* dit. »

¹⁷ Voir en exemple la section 18 de la loi de 1986 sur l'ordre public, qui criminalise tout discours susceptible d'attiser la haine raciale, quelle que soit le message original voulu par l'orateur. En outre, le « caractère racial » des offenses repose davantage sur le ressenti du plaignant par rapport au discours que sur le message prévu par l'orateur. <http://www.legislation.gov.uk/ukpga/1986/64/section/18>.

¹⁸ [NDT: Cette comptine est l'équivalent anglais d'*Am stram gram*, mais elle a provoqué cette réaction parce que les anciennes paroles de la version anglaises contenaient le mot *nigger* (nègre).]

Toxic victimhood

While what we say is subject to prescription, and the interpretation usurped by others, who is given permission to speak is also a key part of the offence industry. Asserting your especially hurt feelings as a victim can usually allow your opinion to go unchallenged. That omnipresent phrase, ‘as a female/Muslim/person of colour/trans person, I find that offensive’, is all too often used as a way of silencing opponents. Claiming to be a victim gives people perverse authority. Subjective experience becomes key: ‘I am a sexual abuse victim. I am allowed to speak on this. You are not because you have never experienced what it is like to be... ‘ Victim status can buy special privileges and gives the green light to brand opposing views or even mild criticism as tantamount to hate speech. So councils, who have become chief cheerleaders for policing subjective complaints, define hate speech as including ‘any behaviour, verbal abuse or insults, offensive leaflets, posters, gestures *as perceived by the victim* or any other person as being motivated by hostility, prejudice or hatred’ (my emphasis). This effectively incites ‘victims’ to shout offence and expect a clampdown. Equally chilling, if a victim aggressively accuses you of offence, it is dangerous to argue back, or even to request that they should stop being so hostile, should you be accused of ‘tone policing’, a new rule that dictates: ‘[Y]ou can never question the efficacy of anger ... when voiced by a person from a marginalised background.’¹⁶ No wonder people are queuing up to self-identify into any number of victim camps: you can get your voice heard loudly, close down debate and threaten critics.

What also makes victimhood an attractive currency today is that it can gain sympathy, as though it is itself an achievement. And playing the victim is no minority sport.

¹⁶ This and a wide range of speech-policing devices are discussed comprehensively by Jonathan Chait in ‘Not a Very P.C. Thing to Say’, *New York Magazine*, 26 January 2015

La nocivité du statut de victime

Tandis que nos propos sont soumis aux règles et que l'interprétation de ceux-ci est usurpée par les autres, l'identité des individus autorisés à s'exprimer est également une composante fondamentale du monde de l'offense. Si vous affirmez que vous vous sentez particulièrement blessé, en tant que victime, votre opinion sera généralement incontestée. Cette phrase omniprésente, c'est-à-dire « en tant que femme/musulmane/personne de couleur/personne transgenre, je trouve cela offensant », est trop souvent utilisée pour faire taire des adversaires. Prétendre être une victime confère aux gens une autorité perverse. L'expérience subjective devient primordiale : « Je suis une victime d'abus sexuel. J'ai le droit de m'exprimer sur ce sujet, contrairement à vous, parce que vous ne savez pas ce que c'est d'être... » Le statut de victime octroie des privilèges spéciaux et donne aux victimes le feu vert pour mettre les avis contraires ou même les petites critiques sur un même pied que les discours de haine. En conséquence, les comités, qui sont devenus des piliers de référence pour statuer sur les plaintes subjectives, définissent les discours de haine comme « toute insulte, toute affiche, tout comportement, abus verbal, geste et prospectus offensant *perçu par la victime* ou toute autre personne comme empreint d'hostilité, de préjugé ou de haine » (mes italiques). En réalité, ceci encourage les « victimes » à crier au loup puis à attendre une répression. Tout aussi effrayant, si une victime vous accuse agressivement d'une offense, il est dangereux de répliquer, ou même de demander qu'elle soit moins hostile, au risque d'être accusé de « modération du ton ». D'après cette nouvelle règle, « vous ne pouvez jamais contester l'efficacité de la colère [...] lorsqu'elle est exprimée par un individu provenant d'un groupe marginalisé ¹⁹ ». Il n'est pas étonnant que les gens fassent la queue pour s'autodésigner membre de n'importe quelle catégorie de victime : vous pouvez faire entendre votre voix haut et clair, mettre un terme aux débats et menacer les détracteurs.

De nos jours, le statut de victime est également attrayant parce qu'il peut susciter la sympathie, comme s'il était en soi un accomplissement. Par ailleurs, jouer la victime est monnaie courante.

¹⁹ Ce phénomène et une vaste gamme de méthodes visant à surveiller du langage sont expliqués en détail par Jonathan Chait dans son article « Not a Very P.C. Thing to Say », publié le 26 janvier 2015 dans le *New York Magazine*.

Just watch *The X Factor*. Simon Cowell is no fool, and the stage-managed background stories that are now as important as singing ability are a persistent feature of this and all reality TV shows. Everyone who has bought into the wider victim sensitivity knows that revealing desperate hardships – overcoming adversity, a parent’s job loss, family deaths, tales of homelessness and addiction – all gain brownie points for suffering that can buy you the sympathy vote. This trend inevitably encourages an unhealthy awareness of one’s own vulnerability, which in turn fuels the desire to claim hurt as a route to special pleading.

In the politicised version, oppressed groups, historically denied equal rights, are now cast – and are often casting themselves – as perennial victims. The progressive demands for universal equal treatment, encompassed in past fights against racism and in support of women’s liberation and the decriminalisation of homosexuality, have degenerated into this apolitical, victim-privileging form over the past thirty years. This came to pass largely due to the way that political struggles, which formally united people across cultural, gender, ethnic and religious divisions, have transformed into battles over fragmentary cultural recognition that use victimhood as a currency for attention, resources and even power.

This is exemplified in the way multiculturalism has usurped anti-racism.¹⁷ Over recent decades, as state funding became linked to these cultural identities, different groups began to assert their particular identities more fiercely, with ever greater emphasis on their victim status. A group of women artists I knew in the ‘90s told me a story that will be familiar to many. Turned down for funding as an art collective, they successfully reapplied as the South East Asian Women’s art collective. In the following funding round, they were advised to reapply as the Muslim Women’s art collective (even though most considered themselves as secular). They got the money, but at a price.

¹⁷ See Kenan Malik’s comprehensive writings critiquing multiculturalism on his blog, Pandaemonium

Par exemple, prenez l'émission *X Factor*. Simon Cowell n'est pas né de la dernière pluie et les histoires personnelles mises en scène, qui sont désormais aussi importantes que les compétences vocales, sont une constante de tous les programmes de télé-réalité, celui-ci y compris. Tout qui a adhéré à la sensibilité accrue des victimes sait que partager des épreuves difficiles – surmonter l'adversité, le licenciement d'un parent, des décès familiaux, un passé de sans-abri ou de drogué – permet aux victimes de marquer des points pour leur souffrance et, ainsi, de remporter le vote de sympathie. Cette tendance promeut inévitablement une conscience malsaine de sa propre vulnérabilité, qui à son tour alimente le désir d'inventer un dommage pour recevoir des traitements de faveur.

Dans la version politisée, historiquement, les groupes opprimés n'ont jamais possédé les mêmes droits que les autres. À présent, ils sont catégorisés – et se catégorisent souvent – comme des éternelles victimes. Au cours des trente dernières années, les demandes croissantes en faveur d'un traitement universel égal, reprises dans les luttes passées contre le racisme et pour la libération de la femme ainsi que la décriminalisation de l'homosexualité, ont dégénéré en cette forme de suprématie apolitique des victimes. Cette dégénérescence est principalement due à la manière dont les luttes politiques, qui auparavant unifiaient officiellement les personnes de cultures, de religions, d'ethnicités et de sexes différents, se sont transformées en guerres pour la reconnaissance culturelle partielle, qui se servent du statut de victime comme monnaie d'échange pour obtenir de l'attention, des ressources et même du pouvoir.

La façon dont le multiculturalisme a usurpé l'antiracisme illustre ce phénomène ²⁰. Au cours des dernières décennies, alors que les financements publics sont devenus liés à ces identités culturelles, différents groupes ont commencé à faire valoir leur identité spécifique plus farouchement, en mettant toujours plus l'accent sur leur statut de victime. Un groupe de femmes artistes que je connaissais pendant les années 90 m'a raconté une histoire que beaucoup connaissent. Après que leur demande de financement a été rejetée en tant que simple collectif artistique, elles ont à nouveau postulé, avec succès, en tant que collectif artistique pour les femmes d'Asie du Sud-Est. Lors du cycle de financement suivant, il leur a été conseillé de postuler une nouvelle fois en tant que collectif artistique pour les femmes musulmanes (même si la plupart d'entre elles se considéraient laïques). Elles ont obtenu l'argent, mais toute chose a un prix.

²⁰ Voir les articles de Kenan Malik qui critique le multiculturalisme sur son blog, *Pandaemonium*.

Many of the non-religious members left the group altogether and those who remained focused their artistic output on the problems of Islamophobia to merit being considered for future funding.

By 2016, these identity politics trends are so embedded, there is little need for the incentive of funding to encourage the pragmatic relabelling of oneself as part of a cultural victim group. There has been an explosion of different groups vying with one another for recognition and demanding respect. Even terms of abuse are competitive. No sooner do we have ‘mansplaining’ than someone declares the main problem is ‘whitesplaining’ or ‘straightsplaining.’ US writer Cathy Young argues this has led to a ‘reverse caste system in which a person’s status and worth depends entirely on their perceived oppression and disadvantage’. This in turn creates what *The Atlantic*’s Jonathan Rauch calls the ‘offendedness sweepstakes’. There are regular feuds over ‘intersectionality’¹⁸ and ‘hierarchies of oppression’, with internecine warfare between ‘TERFs’ and the ‘trans community’, between black women and white feminists, middle-class lesbians and working-class men. Professor emeritus at the University of British Columbia Graham Good, author of *Humanism Betrayed: Theory, Ideology, and Culture in the Contemporary University*, talks of ‘the New Sectarianism’, which claims its aim is equality, yet assumes superiority for victims with the most disadvantage points, hence turning ‘checking privilege’ into a routine pastime. And all of this tends to centre on whose voice is most authentic. Just *who* has the right to silence *whom*?

But what happens if you do not possess enough evidence of oppression to compete in the unsavoury scramble for virtuous victim status? Well, one solution is to make more of less – to magnify the trivial into evidence of major suffering. Take, for example, the UK’s Everyday Sexism Project, which encourages women to email in ‘instances of sexism experienced’, making no distinction between the ‘serious or minor, outrageously offensive’ or just ‘so niggling and normalised that you don’t even feel able to protest’.

¹⁸ Ava Vidal, “‘Intersectional feminism’: What the hell is it? (And why you should care)”, *Daily Telegraph*, 15 January 2014

Bon nombre des membres non religieuses ont tout bonnement quitté le groupe et les membres restantes ont axé leur production artistique sur les problèmes de l'islamophobie afin que le collectif soit éligible pour les futurs financements.

En 2016, ces tendances en matière d'identité politique sont tellement ancrées que la motivation du financement n'est plus vraiment nécessaire pour pousser quiconque à changer de dénomination pour des raisons pragmatiques afin de rejoindre un groupe de victimes culturel. Le nombre de groupes différents qui exigent le respect et qui se battent entre eux pour être reconnus a explosé. Cette compétition concerne même les termes relatifs à l'abus. À peine le terme *mansplaining* a-t-il fait son apparition que d'aucuns affirment que le vrai problème est le *whitesplaining* ou le *straightsplaining*²¹. Cathy Young, auteure américaine affirme que ces tendances ont créé « un système de castes inversé dans lequel le statut et l'importance d'un individu dépend entièrement de la visibilité de leur oppression et de leur désavantage ». À son tour, ce système engendre ce que Jonathan Rauch, journaliste pour *The Atlantic*, appelle « le concours du plus offensé ». Les disputes sur « l'intersectionnalité²² » et « les hiérarchies d'oppression » sont fréquentes, avec des guerres fratricides entre les « féministes radicales trans-exclusives » et la « communauté transgenre », entre les femmes noires et les féministes blanches ou encore entre les lesbiennes de classe moyenne et les hommes de la classe ouvrière. Graham Good, professeur émérite à l'Université de la Colombie-Britannique et auteur du livre *Humanism Betrayed: Theory, Ideology, and Culture in the Contemporary University*, parle du « nouveau sectarisme », qui prétend avoir pour but l'égalité, mais qui considère les victimes avec le plus grand nombre de points de désavantage comme supérieures, transformant ainsi le « contrôle des privilèges » en loisir courant. Ce phénomène a tendance à être axé sur la personne avec la voix la plus authentique. Exactement *qui* a le droit de réduire *qui* au silence ?

En revanche, que se passe-t-il si vous manquez de preuves d'oppression pour participer à la lutte douteuse pour le saint statut de victime ? Alors, une solution est de faire une montagne d'une taupinière, d'amplifier les faits anodins pour qu'ils deviennent des preuves de souffrance intense. Prenez par exemple le projet britannique *Everyday Sexism Project* sur le sexisme au quotidien, qui encourage les femmes à envoyer par courriel « leurs expériences liées au sexisme », qu'elles soient « graves ou mineures, scandaleusement offensantes » ou simplement « si insignifiantes ou normalisées que vous ne pensez pas pouvoir protester ».

²¹ [NDT : Ces termes désignent respectivement une explication condescendante donnée par un homme à une femme, par un Blanc à une personne racisée ou par une personne hétérosexuelle à une personne homosexuelle.]

²² VIDAL, Ava. « “Intersectional feminism”. What the hell is it? (And why you should care) ». In *Daily Telegraph*, 15 janvier 2014.

If you think this is ludicrous, this itself is seen as proof of a lack of understanding. This is where microaggression theory is so useful – it allows proponents to keenly explain how ‘*subtle digs and biases*’ (my emphasis), including ‘something like a man rolling his eyes when a woman speaks’¹⁹ is evidence you’re a victim. The everyday normality of such ‘suffering’ is emphasised. Derald Wing Sue, in his Psychology Today blog, explains that these

everyday verbal, nonverbal, and environmental slights, snubs, or insults, whether intentional or unintentional ... may on the surface appear quite harmless, trivial, or be described as ‘small slights’, but research indicates they have a powerful impact upon the psychological well-being of marginalised groups and affect their standard of living by creating inequities in health care, education, and employment.²⁰

Those without sufficient victim status often try to compensate by overzealously empathising with victim groups, as though other people’s suffering might rub off some credibility. This explains the escalating trend for some especially privileged liberals to be especially offended *on behalf of* victim groups and dress this up as a form of social justice political activism. This is particularly an issue among those traditionally associated with left-wing movements, as Jamie Bartlett, director of the Centre for the Analysis of Social Media at cross-party think tank Demos, explains in his essay on the topic: ‘[B]ecause progressives are, or should be, in the business of helping marginalised or oppressed groups’, there is an assumption of ‘superior virtue or presumed authority to those who are victimised, and a reluctance to disagree with anyone who claims to feel like a victim’.²¹

We have seen the disastrous consequences of this over-compensation of late. An unwillingness to criticise migrants has chilled discussion and paralysed intervention in instances such as the orchestrated sexual exploitation of young girls in Rotherham and Oldham.

¹⁹ ‘College Campuses are Full of Subtle Racism and Sexism, Study Says’, *Huffington Post*, 1 December 2015

²⁰ Derald Wing Sue, ‘Microaggressions: More than Just Race’, *Psychology Today*, 17 November 2010

²¹ Jamie Bartlett, ‘The dangerous allure of victim politics’, *Little Atoms*, 21 August 2015

Si vous trouvez cela absurde, votre opinion est en soi perçue comme une preuve d'un manque de compréhension. Dans cette situation, la théorie sur les microagressions est très utile, car elle permet aux partisans d'expliquer en profondeur comment « les piques et préjugés *subtils* » (mes italiques), y compris « une action telle qu'un homme qui lève les yeux au ciel lorsqu'une femme parle ²³ » prouvent que vous êtes une victime. L'accent est mis sur la normalité d'une telle « souffrance » au quotidien. Sur son blog *Psychology Today*, Derald Wing Sue explique que ces

offenses, ces rebuffades ou ces insultes quotidiennes, qu'elles soient verbales, non verbales ou environnementales, intentionnelles ou non intentionnelles, [...] peuvent à première vue sembler plutôt inoffensives, insignifiantes ou être décrites comme des « offenses bénignes », mais selon des études, elles ont des effets considérables sur le bien-être psychologique des groupes marginalisés et elles influent sur leur niveau de vie en créant des inégalités en matière de soins de santé, d'éducation et d'emploi. ²⁴

Les individus avec un statut de victime insuffisant tentent souvent de compenser en compatissant exagérément avec les groupes de victimes, comme si la souffrance des autres allait déteindre sur eux et les rendre plus crédibles. Ceci explique la tendance croissante chez certains libéraux particulièrement privilégiés d'être surtout offensés *au nom des* groupes de victimes et de faire passer cette réaction pour une forme de militantisme politique et de justice sociale. Ce problème est en particulier répandu chez les personnes traditionnellement associées aux mouvements de gauche, comme l'explique Jamie Bartlett, directeur du Centre d'analyse des réseaux sociaux pour le groupe de réflexion pluripartite Demos, dans son essai sur le sujet : « Étant donné que les progressistes ont, ou devraient avoir, pour objectif d'aider les groupes marginalisés ou opprimés », ils présument que « les victimes possèdent une vertu supérieure et une autorité tacite et ils hésitent à contester quiconque prétend se sentir victimisé ²⁵ ».

Nous avons été témoins des effets néfastes de cette compensation excessive dernièrement. Dans des situations telles que le réseau d'exploitation sexuelle de jeunes filles à Rotherham et Oldham, le débat s'est enlisé et toute action a été entravée à cause du refus de critiquer les migrants.

²³ « College Campuses are Full of Subtle Racism and Sexism, Study Says ». In *Huffington Post*, 1^{er} Décembre 2015.

²⁴ WING SUE, Derald. « Microagressions: More than Just Race ». In *Psychology Today*, 17 novembre 2010.

²⁵ BARTLETT, Jamie. « The dangerous allure of victim politics ». In *Little Atoms*, 21 août 2015.

It also seems to have been a factor in the Swedish authorities' coverup of widespread sexual assaults by immigrant gangs at a Stockholm music festival in 2015. And it leads to increasing self-censorship, too. I write for the *MJ (Municipal Journal)* and so can tell you that the apocryphal stories of ban-happy leftie councils, hyper-attuned to appeasing cultural grievance, are not figments of tabloid writers' imaginations. Well-meaning but defensive local authorities regularly bend over backwards to second guess offence on behalf of mythical victims, even when cultural and religious groups themselves have not complained.

This trend took its most grotesque form when six writers withdrew as literary hosts from the PEN American Center's major annual fundraising gala in New York City in May 2015. Keen to be associated with offended victims, these literary figures argued against the decision to give the Freedom of Expression Courage Award to *Charlie Hebdo*. The weasel excuse that Peter Carey, Michael Ondaatje, Francine Prose, Teju Cole, Rachel Kushner and Taiye Selasi gave for their boycott of the star-studded event was that they were offended on behalf of 'France's vulnerable Muslim minority' (as though they were a uniform, homogenous 'community'). Rachel Kushner said she was withdrawing out of discomfort with what she called the magazine's 'cultural intolerance' and promotion of 'a kind of forced secular view'. Teju Cole claimed that the magazine 'has gone specifically for racist and Islamophobic provocations'. Peter Carey talked of 'PEN's seeming blindness to the cultural arrogance of the French nation, which does not recognise its moral obligation to a large and disempowered segment of their population'. This all followed on from some particularly gross criticism of his fellow cartoonists by Garry Trudeau, creator of the *Doonesbury* comic strip, for 'attacking a powerless, disenfranchised minority with crude, vulgar drawings closer to graffiti than cartoons'. *Charlie*, he said 'wandered into the realm of hate speech'. *Charlie Hebdo* staff, it seems, deserved it.

Ce facteur semble aussi avoir joué un rôle lorsque les autorités suédoises ont étouffé l'affaire concernant les nombreuses agressions sexuelles perpétrées par des gangs d'immigrants au festival de musique de Stockholm en 2015. Par ailleurs, cela entraîne une montée de l'autocensure. J'écris pour le *Municipal Journal* et je peux donc vous affirmer que les histoires apocryphes sur des comités de gauche enclins aux proscriptions et extrêmement soucieux de répondre aux plaintes culturelles ne sont pas le fruit de l'imagination des journalistes de tabloïde. Les autorités locales, bien intentionnées, mais sur la défensive, remuent régulièrement ciel et terre pour anticiper les offenses au nom de victimes imaginaires, même si les groupes culturels et religieux eux-mêmes ne se sont pas plaints.

Cette tendance a atteint l'apogée du ridicule lorsque six auteurs se sont retirés de la liste des invités littéraires du gala de bienfaisance annuel organisé par le PEN American Center à New York en mai 2015. Désireuses d'être associées aux victimes offensées, ces personnalités littéraires ont plaidé contre la décision de décerner le prix « Courage et liberté d'expression » à *Charlie Hebdo*. La piètre excuse fournie par Peter Carey, Michael Ondaatje, Francine Prose, Teju Cole, Rachel Kushner et Taiye Selasi pour justifier leur boycott de l'évènement prestigieux était qu'ils se sentaient offensés au nom de « la minorité musulmane vulnérable en France » (comme si cette « communauté » était uniforme et homogène). Rachel Kushner a déclaré qu'elle n'assisterait pas au gala parce qu'elle n'était pas à l'aise avec ce qu'elle a appelé « l'intolérance culturelle » et la promotion « d'une sorte de point de vue laïque obligatoire » de l'hebdomadaire. Teju Cole a soutenu que *Charlie Hebdo* « a expressément choisi des provocations racistes et islamophobes ». Peter Carey a affirmé que « le PEN était visiblement aveugle face à l'arrogance culturelle de la France, qui nie son obligation morale envers un large pan opprimé de sa population ». Ensuite, Garry Trudeau, créateur de la bande dessinée *Doonesbury*, a fermé la marche avec des critiques particulièrement brutales contre ses collègues caricaturistes qui, selon lui, « ont attaqué une minorité impuissante et marginalisée avec des dessins grossiers et vulgaires plus proches du graffiti que de la caricature ». D'après lui, *Charlie Hebdo* « s'est égaré dans le royaume des discours de haine ». Il semblerait donc que le personnel de *Charlie Hebdo* n'a eu que ce qu'il méritait.

Toxic identity

Once victimhood becomes such a valued social commodity, it leads to a desperate search for it. Writer and historian Ian Buruma, professor of democracy and human rights at Bard College, writing presciently as long ago as 1999, hints that the ‘privileged’ can be rather envious ‘that they too can’t be victims of similarly sufficient magnitude’.²² I have noticed something similar, when often highly advantaged, privately educated students desperately root around history looking for a personal claim to victimhood. There are comfortably off, black and minority ethnic (BME) youths who suddenly emerge demanding reparations for their ancestors’ anguish under slavery, to assuage their own pain. I have Irish friends who claim they are still suffering the consequences of Britain’s colonial famine and in all seriousness assert that an official apology would help *them* ‘bring closure’.

The row over the statue of Cecil Rhodes at Oxford University also seems a useful vehicle to bolster contemporary personal claims of suffering. Nearly 200 especially privileged international students at Oxford University signed a statement saying that being in receipt of the prestigious Rhodes scholarship ‘does not buy their silence’, adding that Rhodes’s legacy of enforced racial segregation in South Africa ‘*continues* to alienate, silence, exclude and dehumanise in unacceptable ways’ (my emphasis). They even claimed that many among them – ‘particularly those of colour, or female, or of African descent, from southern Africa or the former colonies’ – took a Rhodes grant as a form of reparation, ‘knowing that Cecil Rhodes did not intend it for us when he wrote his will’.²³ What rebels!

Once it becomes advantageous to find a victim trump card through a link to ancestral slavery, or to claim past racial segregation as indivisible from gaining a scholarship to an elite university, we may be less surprised at the bizarre story of Rachel Dolezal.

²² Ian Buruma, ‘The Joys and Perils of Victimhood’, *New York Review of Books*, 8 April 1999

²³ ‘Oxford scholars reject hypocrisy claims amid row over Cecil Rhodes statue’, *The Guardian*, 13 January 2016

La nocivité du concept d'identité

Quand le statut de victime devient une denrée sociale si précieuse, tout le monde cherche désespérément à l'obtenir. Guidé par son intuition, Ian Buruma, auteur, historien et professeur en démocratie et en droits de la personne au Bard College, écrivait déjà en 1999 que les « privilégiés » peuvent être parfois envieux « car ils ne peuvent pas jouir d'un statut de victime suffisamment important au même titre que les non-privilégiés²⁶ ». J'ai remarqué un comportement similaire, lorsque des étudiants souvent très favorisés et scolarisés dans des établissements privés sondent désespérément l'histoire à la recherche d'une raison de prétendre au statut de victime. Soudainement, des jeunes aisés noirs ou issus d'une minorité ethnique se manifestent et exigent des réparations pour les tourments vécus par leurs ancêtres à l'époque de l'esclavage, afin d'apaiser leur propre peine. Certains de mes amis irlandais prétendent qu'ils souffrent toujours des conséquences de la famine coloniale britannique et affirment très sérieusement que des excuses officielles *les* aideraient à « tourner la page ».

La dispute concernant la statue de Cecil Rhodes à l'Université d'Oxford semble également être un moyen utile d'étayer des allégations personnelles de souffrance actuelles. Près de 200 étudiants internationaux particulièrement privilégiés de l'Université d'Oxford ont signé une déclaration dans laquelle ils ont indiqué que la bourse Rhodes dont ils bénéficient « n'achète en rien leur silence » et que la ségrégation raciale appliquée en Afrique du Sud, héritage de M. Rhodes, « *continue* d'aliéner, de museler, d'exclure et de déshumaniser de manières inacceptables » (mes italiques). Ils ont même insinué que bon nombre d'entre eux – « en particulier les femmes, les étudiants de couleur et les personnes d'ascendance africaine, dont les ancêtres étaient originaires du sud de l'Afrique ou d'anciennes colonies » – ont considéré la bourse Rhodes comme une forme de réparation, « même s'ils savent que Cecil Rhodes ne l'avait pas prévue pour eux lorsqu'il a écrit son testament²⁷ ». Quels rebelles !

Lorsque nous constatons que certaines personnes voient un avantage à trouver une carte joker de victime via un lien avec l'esclavage d'antan ou à prétendre que la ségrégation raciale d'autrefois leur donne automatiquement droit à une bourse pour une université de haut rang, l'étrange histoire de Rachel Dolezal peut nous paraître moins surprenante.

²⁶ BURUMA, Ian. « The Joys and Perils of Victimhood ». In *New York Review of Books*, 8 avril 1999.

²⁷ « Oxford scholars reject hypocrisy claims amid row over Cecil Rhodes statue ». In *The Guardian*, 13 janvier 2016.

Here was a woman who built her entire career as an African-American civil rights activist before she was infamously exposed by her parents in 2015 as having been born Caucasian. Since then, outspoken Black Lives Matter leader Shaun King, the scourge of white privilege, has also been disgraced after his own supporters conceded that his birth certificate shows he is himself white, despite passing as a person of colour.

Author Michelle Malkin argues that cashing in on the ‘cult of oppression chic’ has been institutionalised. She says that ‘race-based affirmative action’ in American colleges has groomed ‘a cadre of professional minority fakers and fraudsters for decades’. She notes that Dolezal, after receiving a full art scholarship based on her portfolio of ‘exclusively African-American portraiture’ reportedly encountered anti-white bigotry from campus officials, who had assumed she was black when she applied. According to her family, Dolezal began to make her transition to ‘identify as black’ after she lost a lawsuit against the university in which she described an atmosphere ‘permeated with discriminatory intimidation, ridicule and insult’ for being white. As Malkin notes wryly, ‘If you can’t beat ‘em, join ‘em.’²⁴

So, whereas in the past, gaining access to power may have involved ethnic minorities trying to disguise their colour (like Philip Roth’s Coleman Silk, protagonist of *The Human Stain*), now it is the disavowal of one’s own biological whiteness that is deemed necessary to becoming a powerful leader or to be given legitimacy to speak authentically about oppression. Dolezal’s additional exaggerations of being a victim of a litany of unsubstantiated hate crimes just shows the allure of victimhood these days.

There was some confusion about how to treat Rachel Dolezal’s claims to be black after her whiteness was revealed. Some anti-racist activists were scathing about her ‘cultural appropriation’ as ‘a glaring example of white privilege in action’.

²⁴ Michelle Malkin, ‘How US campus culture gave us Rachel Dolezal’, *New York Post*, 19 June 2015

Cette histoire est celle d'une femme qui a passé toute sa carrière à militer pour les droits civils des Noirs américains avant que ses parents ne révèlent notoirement en 2015 qu'elle était née blanche. Depuis, Shaun King, fervent acteur de premier plan du mouvement *Black Lives Matter*, le fléau des privilèges des Blancs, a aussi été couvert de honte après que ses propres sympathisants ont avoué qu'il est lui-même blanc sur son certificat de naissance, bien qu'il ressemble à une personne de couleur.

L'auteure Michelle Malkin soutient que profiter du « culte du chic de l'oppression » est devenu un phénomène institutionnalisé. Elle affirme que « les mesures de discrimination positive fondées sur la race » dans les universités américaines créent « depuis des années une légion d'arnaqueurs et de menteurs professionnels en matière d'appartenance à une minorité. » Elle souligne que M^{me} Dolezal, après avoir reçu une bourse complète en art grâce à son portfolio « exclusivement composé de portraits noirs américains », a apparemment été victime de sectarisme anti-Blancs de la part des représentants du campus, qui ont supposé qu'elle était noire quand elle a postulé. D'après sa famille, Rachel Dolezal a commencé sa transition pour « s'identifier comme noire » après avoir perdu un procès contre l'Université dont l'atmosphère était selon elle « imprégnée d'insultes, d'humiliations et d'intimidations discriminatoires » parce qu'elle était blanche. Comme M^{me} Malkin le fait remarquer avec ironie : « Il faut hurler avec les loups si l'on veut courir avec eux. ²⁸ »

Ainsi, alors que par le passé, les minorités ethniques devaient éventuellement dissimuler leur couleur de peau pour accéder au pouvoir (à l'instar de Coleman Silk, protagoniste du livre *La Tache* de Philip Roth), à présent, le reniement de sa propre origine biologique blanche est jugé nécessaire pour devenir un dirigeant puissant ou pour être en droit de parler d'oppression de manière authentique. Les autres exagérations de M^{me} Dolezal, qui affirmait avoir été victime d'une litanie de crimes de haine non corroborés, montrent bien l'attractivité du statut de victime de nos jours.

La confusion régnait quelque peu quant à la manière de répondre aux allégations de Rachel Dolezal d'être noire après que ses origines blanches ont été révélées. Certains militants antiracistes étaient acerbes à propos de son « appropriation culturelle » qu'ils décrivaient comme « un exemple flagrant des privilèges des Blancs en action ».

²⁸ MALKIN, Michelle. « How US campus culture gave us Rachel Dolezal ». In *New York Post*, 19 juin 2015.

But in an era in which self-defining your identity can be a major free-speech issue (as those who refused to accede to Bradley Manning's demand to be called Chelsea Manning know to their cost), who are we to argue against her stance that she 'identifies' as black? Is this any different from the demand for public applause for Caitlyn Jenner – once known as Olympic athlete Bruce Jenner – who now self-defines as a woman?

This confusion came to the fore early in 2015 when the NUS Women's Conference passed a much-discussed motion – presumably targeted at rugby club blokes donning stilettos – encouraging 'unions to ban clubs and societies from holding events which permit or encourage (cisgender) members to use "cross-dressing" as a mode of fancy dress'. Less commented on but more important was a second statement criticising white gay men from appropriating black female culture by emulating the mannerisms and speech patterns of black women. The NUS quoted Sierra Mannie's article in *Time* magazine, 'Dear White Gays: Stop Stealing Black Female Culture': '[Y]ou are not a black woman, and you do not get to claim either blackness or womanhood. It is not yours. It is not for you.'²⁵ Writer Richard Seymour worries that these prescriptions are a form of identity absolutism: 'The premise appears to be that there is an authentic identification rooted in a real, collective lived experience which is being purloined inauthentically by groups who, lacking that experience, do not have a legitimate claim to that identity.'²⁶

Confused? You may well be. No wonder we are in a muddle about who has sufficient authenticity to speak on what, whose victimhood outranks whose privilege. Once speech is caught up in this mire, we all end up stifled, unable to comment above and beyond our own narrow experiences, and even then these experiences are subject to-authenticity checking.

²⁵ Sierra Mannie, 'Dear White Gays: Stop Stealing Black Female Culture', *Time*, 9 July 2014

²⁶ Richard Seymour, 'The deadlock of identity essentialism', *Lenin's Tomb*, 26 March 2015

Néanmoins, nous vivons à une époque où l'autodéfinition de sa propre identité peut être un enjeu majeur lié à la liberté d'expression (ceux qui ont refusé d'appeler Bradley Manning Chelsea Manning conformément à son souhait l'ont d'ailleurs appris à leurs dépens). Qui sommes-nous donc pour nous opposer à son sentiment d'appartenance si elle « s'identifie » comme noire ? En quoi cette histoire est-elle différente de la demande de Caitlyn Jenner – autrefois connue en tant que l'athlète olympique Bruce Jenner, qui s'identifie désormais comme une femme – d'être applaudie par le public.

Cette confusion est passée au premier plan début 2015 lorsque les participants à la conférence pour les femmes du Syndicat national des étudiants au Royaume-Uni ont adopté une mesure très controversée – vraisemblablement dirigée contre les hommes des clubs de rugby qui enfilent des talons aiguilles – pour encourager « les syndicats à interdire les clubs et les associations d'organiser des événements qui autorisent ou incitent les membres (cisgenres) à utiliser “ le travestisme ” comme costume ». Dans une deuxième déclaration, moins polémique mais plus importante, ils ont également critiqué l'appropriation par les hommes homosexuels blancs de la culture féminine noire en imitant les attitudes et les manières de parler des femmes noires. Le Syndicat national des étudiants a cité l'article de Sierra Mannie paru dans le magazine le *Time*, « Dear White Gays: Stop Stealing Black Female Culture » : « Vous n'êtes pas des femmes noires et vous n'avez pas le droit de prétendre être ni l'un ni l'autre. Cette culture ne vous appartient pas. Elle n'est pas pour vous. ²⁹ » L'auteur Richard Seymour craint que ces injonctions ne soient une forme d'absolutisme identitaire : « Le postulat de départ est qu'une identification authentique ancrée dans une expérience vécue, collective et réelle est dérobée de manière inauthentique par des groupes qui, dépourvus de cette expérience, n'ont légitimement pas le droit de revendiquer cette identité. ³⁰ »

Perdu ? Vous pouvez l'être. Il n'est pas étonnant que nous nous emmêlions les pinceaux à l'heure de déterminer qui a suffisamment d'authenticité pour parler de tel ou tel sujet, ou quel statut de victime surpasse quel privilège. Une fois le discours empêtré dans ce borborygme, nous finissons tous réprimés, incapables de nous exprimer sur autre chose que nos propres expériences limitées et là encore, leur authenticité peut être contestée.

²⁹ MANNIE, Sierra. « Dear White Gays: Stop Stealing Black Female Culture ». In *Time*, 9 juillet 2014.

³⁰ SEYMOUR, Richard. « The deadlock of identity essentialism ». In *Lenin's Tomb*, 26 mars 2015.

As the Chrissie Hynde story illustrates, there are a range of caveats imposed on who exactly can claim to be a legitimate victim. Unless you are a rape victim who repeats the orthodox version of events, you don't count. In fact, you become part of the problem, it seems.

Prescriptive hypocrisy is rife. When constitutional historian Professor David Starkey's alleged racist opinions led to him being edited out of Cambridge University's fundraising video, he was denounced by one PhD activist, Lola Olufemi, in *Varsity* as a white man who 'has never had to question his own profound privilege'.²⁷ Is that the same Starkey who was raised 'in an austere and frugal environment of near poverty', whose parents were often unemployed, whose mother was a cotton weaver and a cleaner? Is this the same Starkey who was born with two club feet, who suffered polio as a child? Those who succeeded in airbrushing him from the PR video also conveniently failed to mention his homosexuality. His critics might retort that his lowly background or sexuality is irrelevant to his views on multiculturalism. Indeed, they are. In which case, denouncing him as privileged because he is a white professor should be irrelevant to how we assess those views too.

Heavyweight champion boxer Tyson Fury was widely denounced for his homophobic and sexist views when nominated for the BBC's Sports Personality of the Year Award in December 2015. A petition on Change.org – that now fashionable silencing device – attempted to remove him from the shortlist. Those queuing up to defend offended victims from Fury's views overlooked his own claim to victimhood as an 'Irish Traveller', a group that in other identity disputes is embraced by liberal victim-buggers as 'a distinct Irish ethnic minority'. Fury himself knows only too well that being a traveller can mean being treated as a second-class citizen. Several years ago, he told *Boxing News*: 'We're nothing in this society... no better than dirt on people's shoes. We can be shoved around... We can be abused because we have no rights.'²⁸

²⁷ Lola Olufemi, 'The David Starkey problem with our publicity', *Varsity*, 2 November 2015

²⁸ Nigel Collins, 'Fury's roots echo familiar story', ESPN, 9 January 2013

L'histoire de Chrissie Hynde illustre bien l'éventail de conditions à remplir pour pouvoir prétendre au titre de victime en toute légitimité. À moins que vous ne soyez une victime de viol qui répète la version traditionnelle des faits, vous ne comptez pas. En réalité, vous devenez manifestement une partie du problème.

L'hypocrisie normative est omniprésente. Lorsque David Starkey, professeur d'histoire constitutionnelle, a été coupé au montage sur la vidéo de collecte de fonds de l'Université de Cambridge pour des remarques prétendument racistes, Lola Olufemi, militante et titulaire d'un doctorat, l'a accusé dans le journal *Varsity* d'être un homme blanc « qui n'a jamais eu à remettre en question ses propres privilèges profondément ancrés ³¹ ». Parlons-nous du même David Starkey qui a été élevé « dans un environnement simple et austère, au seuil de la pauvreté », par des parents souvent au chômage, par une mère à la fois tisserande et femme de ménage ? Parlons-nous du même David Starkey qui est né avec deux pieds-bots et qui, enfant, a été atteint de la polio ? En outre, ceux qui ont réussi à l'évincer de la vidéo de relations publiques ont, comme par hasard, oublié de mentionner son homosexualité. Ses détracteurs pourraient rétorquer que son passé modeste et sa sexualité n'ont rien à voir avec ses opinions sur le multiculturalisme, ce qui est vrai. Dès lors, l'accuser d'être privilégié en sa qualité de professeur blanc ne devrait pas interférer avec notre évaluation de ses opinions.

Tyson Fury, champion de boxe poids lourd, a été fortement critiqué pour ses points de vue homophobes et sexistes lorsqu'il a été nommé pour le Prix de la personnalité sportive de l'année par la BBC en décembre 2015. Une pétition sur *Change.org* – ce dispositif muselant désormais en vogue – avait pour but de le retirer de cette présélection. Toutes les personnes prêtes à défendre les victimes offensées par les opinions de M. Fury ont négligé son propre droit au statut de victime en tant que membre des « gens du voyage irlandais », un groupe reconnu comme « une minorité ethnique irlandaise distincte » par les chicaneurs libéraux en matière de victime lors d'autres conflits identitaires. M. Fury lui-même ne connaît que trop bien le sentiment d'être traité comme un citoyen de seconde classe en tant que membre de cette communauté. Il y a plusieurs années, il a déclaré au micro de *Boxing News* : « Nous ne valons rien dans cette société... nous ne valons pas un clou. Nous pouvons être déplacés... Nous pouvons être insultés parce que nous n'avons aucun droit. ³² »

³¹ OLUFEMI, Lola. « The David Starkey problem with our publicity ». In *Varsity*, 2 novembre 2015.

³² COLLINS, Nigel. « Fury's roots echo familiar story ». In *ESPN*, 9 Janvier 2013.

But when he more recently came under attack for his views on women and homosexuality, the boxer refused to play the victim card. Asked what he thought about those who signed the petition, he jeered: ‘50,000 wankers. That’s what I say about them... They can suck my balls.’

I am glad that Hynde, Starkey and Fury refused to play along with the defensive ‘my emotional scars are bigger than yours’ game of victimhood one-upmanship. But too many do as a way to silence others. This has become a common strategy on social media, where so many free-speech disputes now play out on full volume.

Toxic Twitter

Most of the offence controversies I have described either started on, or at least were hugely amplified by, social media. However, I am wary of indulging in technodeterminism by blaming Twitter for undermining free speech. But I do concede that the prevalence of virtual moral panics and ‘twitchmob’ rule do have a silencing effect. Many people are scared that their reputations and careers might be at risk if uttering the ‘wrong’ word or ‘wrong’ views stir up the wrath of Twittermobs. Jon Ronson’s recent book *So You’ve Been Publicly Shamed* has received widespread (and well-deserved) plaudits, as it so accurately captures the recognisable viciousness of this climate. American political commentator Rebecca Traister wrote in 2014: ‘All over social media, there dwell armies of unpaid but widely read commentators, ready to launch hashtag campaigns and circulate Change.org petitions in response to the slightest of identity-politics missteps.’²⁹

But who are the online culprits we should blame for free speech transgressions, and who are the victims? It is not as simple as sometimes assumed.

²⁹ Rebecca Traister, ‘A Woman Should Run for President Against Hillary Clinton. Or Many Women’, *New Republic*, 26 June 2014

Cependant, lorsqu'il a été attaqué récemment pour ses opinions sur les femmes et l'homosexualité, le boxeur a refusé de jouer la carte de la victime. Lorsqu'un journaliste lui a demandé son avis sur ceux qui avaient signé la pétition, il a raillé : « 50 000 branleurs. Voilà ce que j'en pense... Ils peuvent aller se faire foutre. »

Je suis heureuse de voir que M^{me} Hynden, M. Starkey et M. Fury ont refusé de rentrer dans le jeu du « Qui est la plus grande victime ? » avec l'excuse « Mes cicatrices émotionnelles sont plus grandes que les tiennes ». Trop de joueurs y participent déjà pour réduire d'autres personnes au silence. Cette stratégie est devenue courante sur les réseaux sociaux, où tant de conflits en lien avec la liberté d'expression battent désormais leur plein.

La nocivité de Twitter

La plupart des offenses polémiques que j'ai mentionnées ont commencé sur les réseaux sociaux, ou y du moins ont été amplifiées. Toutefois, je vais éviter d'accuser Twitter de saper la liberté d'expression pour ne pas tomber dans le déterminisme technologique. Je reconnais, par contre, que la prédominance des paniques morales et des phénomènes de « foules hyperréactives » en ligne a bel et bien un effet muselant. Nombreux sont ceux qui craignent de mettre leur réputation et leur carrière en péril en s'attirant les foudres de la mafia de Twitter avec le « mauvais » mot ou les « mauvais » points de vue. Le récent ouvrage de Jon Ronson *La Honte !* a été acclamé de manière générale, et à juste titre, car il reflète avec précision la perfidie caractéristique de ce climat. En 2014, Rebecca Traister, chroniqueuse politique américaine, a écrit : « Partout sur les réseaux sociaux se cachent des armées de commentateurs non payés, mais énormément lus, prêts à lancer des campagnes de hashtag et à partager des pétitions de *Change.org* pour répondre au moindre faux pas en matière d'identité politique. ³³ »

Mais qui sont donc les coupables en ligne que nous devrions accuser d'avoir bafoué la liberté d'expression et qui sont les victimes ? La réponse n'est pas toujours aussi simple qu'il n'y paraît.

³³ TRAISTER, Rebecca. « A Woman Should Run for President Against Hillary Clinton. Or Many Women ». In *New Republic*, 26 juin 2014.

Some people uncritically reel off a now well-rehearsed script and claim that women – obviously – are the main victims. So the former shadow Home Secretary Yvette Cooper (a woman who has had some of the most powerful jobs in British politics) is fronting a new campaign called ‘Reclaim the Internet’ that aims to prevent women from being ‘drowned out by vitriol and hate’. The argument goes that trolls are so intimidating that women’s free speech online is under threat. Cooper declares: ‘Unless misogyny on the internet is challenged, more women’s voices will be silenced, and more women will be oppressed or feel prevented from speaking out just as if we’d gone back to the Victorian age.’ But when she patronisingly casts women as particularly unable to withstand nasty tweets, however aggressive, she ends up repeating the sexist Victorian trope about women being the feeble fairer sex.

Of course, some abuse on Twitter is unbelievably vile and relentless and the caricatured trolls can be obnoxious and foul-mouthed. But it is ultimately just words uttered by a bunch of pathetic saddos. Even Cooper admits that being trolled is not quite as traumatic as often described: ‘In the end this isn’t about experienced politicians like me, Liz [Kendall], Stella [Creasy], Angela [Eagle], Caroline [Flint] or Harriet [Harman]. We’re never going to be silenced by the hightech equivalent of angry letters written in green ink that politicians have received for centuries.’ Instead, she patronisingly assumes that mere mortal girls might be put off: ‘The real concern is if young women in particular end up feeling like that they have to censor themselves on social media because of the abuse that they might get.’³⁰

If we dig a bit deeper, we discover it is rather more complicated. As Jamie Bartlett explains in his book *The Dark Net*, complaining about trolls is increasingly deployed as a weapon in gaining further sympathy as a Victim with a capital ‘V’: ‘Being trolled by strangers on the net gives you the chance to show how hard things are for you, how right you were, and how noble and magnanimous you are in sharing your suffering with the world.’

³⁰ ‘Sexist online trolls are putting women off joining Labour, warns failed leadership candidate Yvette Cooper’, *Daily Mail*, 26 September 2015

Certaines personnes débitent parfois sans discernement un script à présent bien huilé et prétendent que les femmes, évidemment, sont les principales victimes. Ainsi, Yvette Cooper, ancienne secrétaire d'État à l'Intérieur du cabinet fantôme (une femme qui a occupé certains des postes les plus hauts placés dans la politique britannique) est désormais à la tête d'une nouvelle campagne baptisée *Reclaim The Internet*, visant à protéger les femmes contre « les vagues de discours caustiques et haineux ». D'après son raisonnement, les trolls sont si intimidants que la liberté d'expression des femmes en ligne en est menacée. M^{me} Cooper affirme : « Si la misogynie en ligne n'est pas contestée, davantage de femmes seront réduites au silence et davantage de femmes seront opprimées ou auront le sentiment de ne pas pouvoir s'exprimer, comme si nous étions retournés à l'époque victorienne. » Toutefois, lorsqu'elle affirme avec condescendance que les femmes sont particulièrement incapables de supporter des tweets méchants, aussi agressifs qu'ils soient, elle en vient à répéter le discours victorien sexiste qui les définit comme le sexe faible.

Évidemment, certaines insultes sur Twitter sont incroyablement ignobles et impitoyables, et les trolls caricaturés peuvent être odieux et obscènes, mais finalement, ce ne sont que des mots prononcés par un tas de moins-que-rien pathétiques. Même M^{me} Cooper admet qu'être trollé n'est pas si traumatisant et que les histoires sont souvent exagérées : « En fin de compte, ce problème ne concerne pas des responsables politiques expérimentées telles que Liz [Kendall], Stella [Creasy], Angela [Eagle], Caroline [Flint], Harriet [Harman] ou moi. Nous n'allons jamais être réduites au silence par l'équivalent technologique de lettres virulentes écrites à l'encre verte que les responsables politiques reçoivent depuis des siècles. » À la place, elle suppose de manière condescendante que les simples filles mortelles pourraient être dérangées : « Le vrai problème est que les jeunes filles en particulier ne finissent par se sentir obligées de se censurer sur les réseaux sociaux par crainte d'être harcelées. ³⁴ »

Si nous creusons un peu plus, nous découvrons que la situation est un peu plus compliquée. Comme l'explique Jamie Bartlett dans son livre *The Dark Net*, se plaindre des trolls est une arme de plus en plus utilisée pour attirer davantage de sympathie en tant que victime avec un grand « v » : « Être trollé par des inconnus en ligne vous donne l'occasion de montrer à quel point votre vie est dure, à quel point vous aviez raison et à quel point vous êtes noble et généreux parce que vous partagez votre souffrance avec le monde »

³⁴ « Sexist online trolls are putting women off joining Labour, warns failed leadership candidate Yvette Cooper ». In *Daily Mail*, 26 septembre 2015.

How has Connie St Louis responded to criticism of her shoddy and irresponsible behaviour in launching an international Twitter witch-hunt against Professor Tim Hunt? With zero self-awareness she incessantly whinges about an online witch-hunt against *her*. ‘Women are vulnerable to vicious trolling on Twitter... and black women doubly so.’

Those who grumble that women are being driven away from social media often seem to be demanding special gender immunity from criticism, branding those who won’t oblige as ‘trolls’ and those who persistently argue back as harassers. One recent spat illustrates the murky mess. In January 2016, Twitter plc put Milo Yiannopoulos, tech editor at Breitbart.com, on the naughty step by removing his ‘blue tick’ verification. Yiannopoulos, known internationally as @Nero, isn’t to everyone’s taste; certainly Jessie Thompson, editorial assistant at HuffPost UK Blogs, is no fan: ‘He’s kind of like Katie Hopkins except he’s never come second on *Celebrity Big Brother*... he thinks feminists are “bullies”, and was an advocate for GamerGate... He’s basically a professional troll.’³¹ But being a GamerGate supporter or being infamous for scathing, sharp-tongued and unapologetic attacks on PC feminists, even calling them bullies, are perfectly legitimate political opinions. Labelling such disagreements as trolling has serious consequences for free speech.

Indeed, complaints about being a ‘troll victim’ are invariably accompanied by demands for more censorship. When comedian Kate Smurthwaite appeared on the *Today* programme to back up Yvette Cooper’s campaign, she urged that the police set up a special squad to monitor Twitter and punish sexist trolls accordingly. But when feminists demand that the police arrest and even imprison trolls to create an online safe space for women, it is they who become the authoritarian silencers of others. They are legitimising, in effect, ‘thought-crime’.

³¹ Jessie Thompson, ‘Thank You Twitter – By Unverifying Milo Yiannopoulos, You Are Standing Up for Women Online’, *Huffington Post*, 9 January 2016

Comment Connie St Louis a-t-elle répondu aux critiques concernant son comportement déplorable et irresponsable lorsqu'elle a lancé une chasse aux sorcières internationale sur Twitter contre le professeur Tim Hunt ? Avec un manque total de conscience de soi, elle se plaint sans cesse d'une chasse aux sorcières en ligne contre *elle*. « Les femmes sont vulnérables aux trolls vicieux sur Twitter... et les femmes noires le sont doublement. »

Ceux qui se plaignent de voir les femmes chassées des réseaux sociaux semblent souvent réclamer une immunité de genre spéciale contre la critique, taxant de « troll » quiconque refuse de se soumettre et de harceler tout qui persiste à répondre. Une altercation récente illustre les eaux troubles dans lesquelles nous nageons. En janvier 2016, l'entreprise Twitter plc a puni Milo Yiannopoulos, rédacteur technique pour *Breitbart.com*, en lui retirant son « petit “ v ” bleu » de certification. M. Yiannopoulos, connu mondialement en tant que @Nero, ne plaît pas à tout le monde ; Jessie Thompson, rédactrice adjointe pour l'édition britannique des blogs du *HuffPost*, est d'ailleurs loin d'être une admiratrice : « Il est un peu comme Katie Hopkins sauf qu'il n'a jamais été deuxième dans *Celebrity Big Brother*... il pense que les féministes sont “ des brutes ” et il a soutenu la controverse du *GamerGate*... En résumé, c'est un troll professionnel ³⁵ ». Toutefois, être partisan du *Gamergate*, être notoirement connu pour des critiques acerbes, mordantes et franches contre des féministes politiquement correctes ou même les traiter de brutes sont des opinions politiques tout à fait légitimes. Qualifier ce genre de différends de trollage a des lourdes répercussions sur la liberté d'expression.

En effet, les plaintes pour avoir été « victime d'un troll » sont systématiquement accompagnées de réclamations pour davantage de censure. Quand la comédienne Kate Smurthwaite est apparue sur le plateau du programme télévisé *Today* pour soutenir la campagne d'Yvette Cooper, elle a exhorté la police à mettre en place une unité spéciale pour surveiller Twitter et punir les trolls sexistes en conséquence. Cependant, lorsque les féministes somment la police d'arrêter, voire d'emprisonner des trolls, en vue de créer un espace intellectuellement sécurisé en ligne pour les femmes, ce sont elles qui deviennent le groupe autoritaire qui réduit les autres au silence. En réalité, elles légitiment « le délit d'opinion ».

³⁵ THOMPSON, Jessie. « Thank You Twitter – By Unverifying Milo Yiannopoulos, You Are Standing Up for Women Online ». In *Huffington Post*, 9 janvier 2016.

We should at least acknowledge that it is not easy to see who the victims and the bullies are on Twitter. Perversely, social media is where the most vicious and unrelenting civil war between (rather than against) feminists, is taking place, as the new women's movement(s) splinter into ever pettier, narrow identity grouplets. In her fascinating, if depressing, article 'Feminism's Toxic Twitter Wars', Michelle Goldberg gives a litany of gruesome examples: '[M]any of the most avid digital feminists will tell you that [Twitter has] become toxic. Indeed, there's a nascent genre of essays by people who feel emotionally savaged by their involvement in it – not because of sexist trolls, but because of the slashing righteousness of other feminists.' Goldberg quotes Courtney Martin, who, when she organised a conference to leverage support for online feminism, received such vitriolic reactions from other feminists 'it felt like some sort of Maoist hazing'. Former Feministing.com editor Samhita Mukhopadhyay told Goldberg: 'Everyone is so scared to speak right now.'³²

Toxic campus

When feminists start declaring they are too scared to speak because of other feminists, we can really begin to see how toxic today's identity-driven, 'I find that offensive' disputes have become. And there is nowhere more potently symbolic of this toxicity than on campus, which has become the key arena for fostering the most pernicious weapons against free speech and the place where today's trends towards being easily offended are most visible and most grotesquely played out.

Things are becoming serious. When University College London's Students' Union banned the Nietzsche Society because it threatened 'the safety of the UCL student body', we might wonder what other philosophers are for the chop and whether the pursuit of knowledge itself can survive the onslaught.

³² Michelle Goldberg, 'Feminism's Toxic Twitter Wars', *The Nation*, 29 January 2014

Nous devrions au moins reconnaître que sur Twitter, la différence entre les victimes et les brutes est parfois difficile à discerner. Paradoxalement, les réseaux de sociaux sont le champ de bataille de la guerre civile la plus vicieuse et impitoyable, qui a lieu entre (non pas contre) les féministes, alors que le(s) nouveau(x) mouvement(s) des femmes éclate(nt) en de petites cellules identitaires toujours plus mesquines. Dans son article captivant, quoique déprimant, intitulé « Feminism's Toxic Twitter Wars », Michelle Goldberg renseigne une litanie d'exemples épouvantables : « Bon nombre des féministes les plus passionnées actives en ligne vous affirmeront que Twitter est devenu nocif. En effet, les personnes qui s'y sentent émotionnellement attaquées – non pas à cause des trolls sexistes, mais bien à cause de la droiture acérée d'autres féministes – donnent naissance à un nouveau genre d'essais. » M^{me} Goldberg cite Courtney Martin, qui, lorsqu'elle a organisé une conférence en vue de renforcer le soutien au féminisme en ligne, a reçu des réactions si virulentes d'autres féministes qu'elle a « cru vivre une sorte de bizutage maoïste ». Samhita Mukhopadhyay, ancienne rédactrice du site *Feministing.com*, a déclaré à M^{me} Goldberg : « Tout le monde a tellement peur de parler de nos jours. ³⁶ »

La nocivité des campus

Quand les féministes se mettent à expliquer qu'elles ont trop peur de s'exprimer à cause d'autres féministes, nous pouvons vraiment commencer à voir à quel point les conflits fondés sur l'identité, où la phrase « Je trouve cela offensant » résonne, sont devenus nocifs. Par ailleurs, aucun endroit ne symbolise aussi clairement cette nocivité que les campus, désormais devenus les principales arènes où sont aiguisées les armes les plus néfastes contre la liberté d'expression, où les tendances actuelles à être facilement offensé sont les plus visibles et où les scènes les plus grotesques se déroulent.

La situation devient sérieuse. Si le syndicat des étudiants de la University College London (UCL) a banni la Nietzsche Society parce qu'elle menaçait « la sécurité du corps étudiant de l'UCL », nous sommes en droit de nous demander quels autres philosophes passeront à la casserole et si la quête du savoir elle-même parviendra à survivre au massacre.

³⁶ GOLDBERG, Michelle. « Feminism's Toxic Twitter Wars ». In *The Nation*, 29 janvier 2014.

One key culprit to blame for the new phenomenon of philistine censorship is trigger warnings, those red flags that tell students that course content might trigger ‘a traumatic effect in response to their own personal experiences if texts contain scenes of domestic violence, sexism, racism...’ This means students can choose not to be taught huge chunks of necessary academic material if they anticipate the content might trigger them, making them feel uncomfortable or distressed by triggering memories of a traumatic event. Literature is inevitably in the firing line (all that yukky human condition stuff like sex, death, depravity and emotional intensity). Over the past couple of years, students have called for trigger warnings on classic texts as varied as Virginia Woolf’s *Mrs Dalloway*, for its ‘suicidal inclinations’, to Ovid’s *Metamorphoses*, for its ‘sexual assaults’.

Merely carrying out the traditional academic work of intellectual exploration can mean facing accusations of triggering trauma. In a *New Yorker* essay, Harvard Law School professor Jeannie Suk writes about how hard it is to teach rape law in an era of trigger warnings. She explains how women’s organisations now ‘routinely advise students that they should not feel pressured to attend or participate in class sessions that focus on the law of sexual violence, and which might therefore be traumatic’ as they might “‘trigger” traumatic memories’. She describes the way many students appear to equate ‘the risk... of a traumatic injury’ incurred while discussing sexual misconduct as ‘analogous to sexual assault itself’. As a consequence, more and more teachers of criminal law are not including rape law in their courses: ‘it’s not worth the risk of complaints of discomfort by students’ and they fear being accused of inflicting ‘emotional injuries’ in classroom conversation.³³ Meanwhile, terrifyingly, South African students at the University of Cape Town (the inspiration for Oxford University’s #RhodesMustFall campaign) seem to have embraced a racialised agenda, happily burning paintings of white alumni and former academic luminaries in February 2016.³⁴

³³ Jeannie Suk, ‘The Trouble with Teaching Rape Law’, *New Yorker*, 15 December 2014

³⁴ ‘UCT and #RhodesMustFall: A burning issue’, *Daily News*, 19 February 2016

Un des principaux coupables responsables du nouveau phénomène de censure philistine est les avertissements de contenu, ces alertes rouges qui préviennent les étudiants que le contenu du cours risque de provoquer « un effet traumatisant en réponse à leurs expériences personnelles si les textes contiennent notamment des scènes de violence domestique, de sexisme ou de racisme ». En conséquence, les étudiants peuvent choisir de ne pas apprendre d'énormes parties du matériel académique nécessaire s'ils pensent que le contenu risque de les provoquer, de les mettre mal à l'aise ou de les bouleverser en réveillant des souvenirs d'un événement traumatique. La littérature est fatalement en première ligne de mire (cette saleté de condition humaine et tout ce qui s'y rapporte comme le sexe, la mort, la dépravation et l'intensité émotionnelle). Au cours des quelques dernières années, les étudiants ont réclamé des avertissements de contenu pour une diversité de textes classiques allant de *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf à cause de ses « tendances suicidaires », aux *Métamorphoses* d'Ovide à cause de ses « agressions sexuelles ».

La simple réalisation du travail académique traditionnel d'exploration intellectuelle peut entraîner des accusations pour avoir réveillé un traumatisme. Dans un essai pour le *New Yorker*, Jeannie Suk, professeure à la faculté de droit de Harvard, décrit à quel point il est difficile d'enseigner la législation sur le viol à l'ère des avertissements de contenu. Elle explique que les organisations de femmes « préviennent désormais couramment les étudiants qu'ils ne devraient pas se sentir contraints d'assister ou de participer aux séances de cours axées sur la législation concernant la violence sexuelle, qui pourraient donc être traumatisantes » parce qu'elles risquent de « “réveiller” des souvenirs traumatiques ». Elle décrit comment de nombreux étudiants semblent mettre « le risque... d'une blessure traumatisante » encouru durant une discussion sur les comportements sexuels abusifs sur un même pied que « l'agression sexuelle en soi ». Par conséquent, de plus en plus de professeurs de droit pénal n'incluent pas la législation sur le viol dans leur cours : « le risque de recevoir des plaintes pour malaise de la part des étudiants n'en vaut pas la peine » et ils craignent d'être accusés d'avoir infligé « des blessures émotionnelles » lors d'une discussion en classe³⁷. Entre-temps, aussi effrayant que cela puisse paraître, les étudiants de l'Université du Cap en Afrique du Sud (l'inspiration derrière la campagne *#RhodesMustFall* de l'Université d'Oxford) semblent avoir adopté un programme racialisé, brûlant gaiement en février 2016 des tableaux représentant d'anciens étudiants et sommités académiques blancs³⁸.

³⁷ SUK, Jeannie. « The Trouble with Teaching Rape Law ». In *New Yorker*, 15 décembre 2014.

³⁸ « UCT and #RhodesMustFall: A burning issue ». In *Daily News*, 19 février 2016.

In such an atmosphere, it is no wonder that one American professor, using the pseudonym Edward Schlosser, wrote an essay titled, 'I'm a Liberal Professor, and My Liberal Students Terrify Me'. 'Schlosser' explained that the 'student-teacher dynamic has been reenvisioned' simultaneously along 'consumerist and hyper-protective' lines, giving 'every student the ability to claim Grievous Harm in nearly any circumstance, after any affront, and a teacher's formal ability to respond to these claims is limited at best'.³⁵ I hear similar complaints from many academics in UK universities, who see their own students as the aggressive perpetrators of offence disputes. They moan that they have to negotiate nervously around too many topics to avoid offending a generational cohort who hurl around accusations such as whorephobic, transphobic, biphobic and Islamophobic with (gay) abandon. One older academic (by which I mean in his forties) confessed that he felt he needed an offence dictionary even to negotiate the new language etiquette: 'What the hell do "cissexism", "Mx" [and] "non-binary" mean?' There is pressure on staff to conform to student-centred speech codes, anti-harassment policies and safe-space initiatives. How to teach ideas, let alone challenge ideas, in such an atmosphere?

And yet, blaming today's 'cotton-wool kids' can be misplaced. This can mean culpability is aimed at the wrong targets. After all, the notion that words hurt has been the bedrock of radical politics for many years. It is members of my generation of equality activists who campaigned for hate speech legislation, and made 'no platform' censorship a respectable left-wing position, long before today's fragile students were born. Those no-platform-championing radicals I argued against at university in the '80s may have focused on silencing far-right groups such as the National Front, whose 'rhetoric of violence' was said to 'inspire leagues of smash-happy skinheads'³⁶ rather than today's student unions that promiscuously ban feminists or anyone who dares offend.

³⁵ Edward Schlosser, 'I'm a Liberal Professor, and My Liberal Students Terrify Me', Vox, 3 June 2015

³⁶ 'Nick Lowles, Why "No Platform" means something different today', HOPE not hate, 6 January 2013

Dans une telle atmosphère, il n'est pas surprenant qu'un professeur américain, sous le pseudonyme Edward Schlosser, ait écrit un article intitulé « I'm a Liberal Professor, and My Liberal Students Terrify Me ». M. « Schlosser » a expliqué que « la dynamique étudiant-professeur a été réimaginée » simultanément selon des perspectives « consuméristes et hyperprotectrices », offrant « à chaque étudiant la possibilité de prétendre avoir subi un préjudice grave presque en toute circonstance, après n'importe quelle offense, et limitant dans le meilleur des cas le pouvoir officiel du professeur de répondre à ces allégations. ³⁹ » J'entends des plaintes similaires provenant de bon nombre de professeurs dans des universités britanniques, qui considèrent leurs propres étudiants comme les auteurs agressifs d'offenses conflictuelles. Ils se plaignent du nombre excessif de sujets qu'ils doivent aborder en marchant sur des œufs pour éviter d'offenser un groupe générationnel qui lance à tout-va des accusations telles que putophobe, transphobe, biphobe et islamophobe en toute désinvolture. Un professeur plus âgé (c'est-à-dire dans la quarantaine) a admis qu'il ressentait le besoin d'acheter un dictionnaire de l'offense, ne serait-ce même que pour comprendre le nouveau code langagier : « Bordel, que signifie “ cissexisme ”, “ Mx ” et “ non binaire ” ? » Le personnel est pressé de se conformer aux codes langagiers, aux politiques visant à lutter contre le harcèlement et aux projets d'espaces intellectuellement sécurisés axés sur les étudiants. Comment enseigner des notions, et encore moins les remettre en question, dans une telle atmosphère ?

Pourtant, les « enfants élevés dans l'ouate » d'aujourd'hui ne sont peut-être pas coupables. La culpabilité est donc possiblement dirigée vers les mauvaises cibles. Après tout, la notion selon laquelle les mots blessent est la pierre angulaire des politiques radicales depuis des années. Ce sont les membres de ma génération de militants de l'égalité qui ont lutté pour une législation sur les discours de haine et qui ont fait de la censure par « retrait de plateforme » une position de gauche respectable, bien avant que les étudiants sensibles d'aujourd'hui n'aient vu le jour. Ces radicaux en faveur du retrait de plateforme contre qui j'ai argumenté à l'université dans les années 80 avaient peut-être pour mission principale de réduire au silence les groupes d'extrême droite, tels que le Front national britannique, dont « la rhétorique de la violence » avait pour réputation « d'inspirer des légions de casseurs skinheads ⁴⁰ », plutôt que les syndicats étudiants actuels qui excluent à foison les féministes ou quiconque commet une offense.

³⁹ SCHLOSSER, Edward. « I'm a Liberal Professor, and My Liberal Students Terrify Me ». In *Vox*, 3 juin 2015.

⁴⁰ « Nick Lowles, Why “ No Platform ” means something different today ». In *HOPE not hate*, 6 janvier 2013.

However, the intellectual origins of blurring the distinction between violent words and actual violence, and censoring ideas for being dangerous, are clear. But, even knowing this, we still need to more fully understand why today's young seem so particularly likely to be caused distress by being offended, why they lack the resilience to be able to brush off insults or innocuous microaggressions or bounce back from criticism. Why are they so susceptible to being sucked into an ever-spiralling 'vortex of grievance'³⁷ and sense that words are threatening? It is not as though today's young have been born with an especially weak constitution and a propensity to be offended. In truth, they are *our* creation and learnt the lessons of trigger-happy censorship from their elders. So who are the real culprits responsible for Generation Snowflake's fragility? Let's find out.

³⁷ Steve Stewart-Williams, 'Microaggressions and the New Culture of Victimhood', *Psychology Today*, 8 September 2015

Toutefois, les origines intellectuelles du gommage des frontières entre les mots violents et la violence réelle, et de la censure des idées jugées dangereuses sont claires. Cependant, même en sachant cela, il faut encore que nous comprenions mieux pourquoi les jeunes d'aujourd'hui semblent tant susceptibles de se sentir bouleversés à cause d'une offense et pourquoi il leur manque la résistance nécessaire pour pouvoir balayer les insultes ou les microagressions insignifiantes du revers de la main ou encore pour se remettre d'une critique. Pourquoi sont-ils si sujets à tomber dans un « cercle vicieux de plaintes ⁴¹ » interminable et à percevoir les mots comme menaçants ? Ce n'est pas comme si les jeunes d'aujourd'hui étaient nés de constitution spécialement faible ou avec une prédisposition à l'offense. En réalité, *nous* les avons créés et ils ont la censure facile car ils ont appris leurs leçons de nous, leurs aînés. Qui sont donc les vrais coupables responsables de la fragilité de la génération *snowflake* ? Découvrons-le ensemble.

⁴¹ STEWART-WILLIAMS, Steve. « Microagressions and the New Culture of Victimhood ». In *Psychology Today*, 8 septembre 2015.

COMMENTAIRE TRADUCTOLOGIQUE

1. TERMINOLOGIE LIEE AU POLITIQUEMENT CORRECT :

1.1. Le champ lexical de l'offense

Grâce aux recherches préliminaires que j'ai effectuées, j'ai pu découvrir comment les scandales relatifs au politiquement correct étaient traités dans la presse française. Le glossaire que je me suis confectionné s'est révélé particulièrement utile, comme en témoignent, entre autres, les exemples suivants :

<p>Many people are scared that their reputations and careers might be at risk if uttering the 'wrong' word or 'wrong' views stir up the wrath of Twittermobs.</p>	<p>Nombreux sont ceux qui craignent de mettre leur réputation et leur carrière en péril en s'attirant les foudres de la mafia de Twitter avec le « mauvais » mot ou les « mauvais » points de vue. (p. 37)</p>
<p>After all, hadn't actor Benedict Cumberbatch recently been hauled over the coals and suffered an online backlash for using the word 'coloured' in a US television interview, even though he was in fact advocating more prominent roles for black actors?</p>	<p>Après tout, l'acteur Benedict Cumberbatch en a aussi pris pour son grade récemment et a provoqué un tollé en ligne parce qu'il a utilisé l'expression « de couleur » au cours d'une interview pour la télévision américaine, même si en vérité, il réclamait davantage de rôles principaux pour les acteurs noirs. (p. 26)</p>
<p>'All over social media, there dwell armies of unpaid but widely read commentators, ready to launch hashtag campaigns and circulate Change.org petitions in response to the slightest of identity-politics missteps.'</p>	<p>« Partout sur les réseaux sociaux se cachent des armées de commentateurs non payés, mais énormément lus, prêts à lancer des campagnes de hashtag et à partager des pétitions de <i>Change.org</i> pour répondre au moindre faux pas en matière d'identité politique. » (p. 37)</p>

Toutes ces expressions proviennent des articles que j'ai consultés. Il en existe évidemment d'autres qui auraient bien sûr convenu, mais dans un souci d'authenticité, j'ai jugé plus opportun d'utiliser celles que j'avais cataloguées. Ainsi, les extraits de mon texte ayant un aspect plus journalistique sont réellement représentatifs de la presse actuelle.

En outre, mes recherches m'ont également permis de ne pas commettre une erreur importante sur le plan traductologique et d'éviter d'employer le calque « caucasien » dans l'extrait suivant :

<p>Here was a woman who built her entire career as an African-American civil rights activist before she was infamously exposed by her parents in 2015 as having been born Caucasian.</p>	<p>Cette histoire est celle d'une femme qui a passé toute sa carrière à militer pour les droits civils des Noirs américains avant que ses parents ne révèlent notoirement en 2015 qu'elle était née blanche. (p. 34)</p>
--	--

Au vu des informations que je possédais sur ce terme, je savais que je ne pouvais pas l'utiliser dans mon texte. Cependant, cela m'a amené à m'interroger sur la différence entre « Afro-Américain » et « Noir américain », ce dernier étant la dénomination utilisée par l'encyclopédie Universalis²⁸.

Ces deux termes sont parfois considérés comme synonymes, mais d'un point de vue sémantique, le premier met l'accent sur l'origine de la personne, tandis que le second se concentre uniquement sur la couleur de peau. Néanmoins, comme le souligne Aisha Harris dans son article²⁹, le terme « Afro-Américain » n'est plus du tout représentatif de la réalité actuelle des Noirs américains. En effet, elle explique que ses origines africaines, bien qu'elle en soit fière, remontent longtemps avant sa naissance et celle de ses parents. Elle critique donc l'utilisation de ce mot et se décrit elle-même comme Noire Américaine, étant donné que la culture africaine lui est totalement étrangère.

John H. McWhorter rejoint d'ailleurs A. Harris sur ce point et explique que si ce terme visait à l'origine à rappeler le passé sinistre des esclaves arrachés à leur terre natale, il est désormais utilisé de manière abusive pour désigner l'ensemble de la communauté noire³⁰. Il

²⁸ SABBAGH, Daniel et Claude FOHLEN. « NOIRS AMÉRICAINS ». In *Encyclopædia Universalis*.

²⁹ HARRIS, Aisha. « Je suis noire américaine, pas afro-américaine ». In *Slate*, 8 septembre 2014.

³⁰ H. McWHORTER, John. « Why I'm Black, Not African American ». In *The Los Angeles Times*, 8 septembre 2004.

recommande donc également d'utiliser le mot *Black* en anglais et de réserver *African-American* pour les immigrés qui ont des origines directes avec le continent africain.

À la lumière de ces recherches, j'ai décidé de conserver la dichotomie « blanc » et « noir » en français. Je pense que ces adjectifs sont les plus appropriés parce qu'ils sont neutres et renvoient simplement à une description physique fondée sur la couleur de peau.

1.2. Politiquement correct ou incorrect ?

Assez ironiquement au vu du thème de cet ouvrage, j'ai moi-même été confronté à des problèmes terminologiques liés au politiquement correct. Comme je l'ai expliqué précédemment, le but du mouvement était à l'origine de vider le langage de toute connotation péjorative. Dans cet esprit, j'ai dû accorder une attention particulière aux différents termes que j'ai utilisés dans les extraits suivants :

<p>The way microaggressions 'theory' goes, if you add up minor or micro instances of even unconscious racist, homophobic, anti-Semitic, classist, ableist, cissexist speech and behaviour, all these innocuous transgressions give you justifiable reason to feel macro-aggrieved.</p>	<p>Selon la « théorie » des microagressions, tous les comportements et des discours – mineurs, voire inconscients – à caractère raciste, homophobe, antisémite, classiste, transphobe ou encore discriminatoire envers les personnes en situation de handicap sont autant d'agressions bénignes qui vous donnent une raison valable d'être profondément offensés. (p. 25)</p>
<p>That omnipresent phrase, 'as a female/Muslim/person of colour/trans person, I find that offensive', is all too often used as a way of silencing opponents.</p>	<p>Cette phrase omniprésente, c'est-à-dire « en tant que femme/musulmane/personne de couleur/personne transgenre, je trouve cela offensant », est trop souvent utilisée pour faire taire des adversaires. (p. 28)</p>

En ce qui concerne le premier exemple, je savais déjà que le terme « handicapé » était considéré comme offensant, mais je ne savais pas quelle variante choisir. Je me suis donc basé

sur un article de David Kerr ³¹, qui retrace l'origine de ce mot et qui explique en quoi il est offensant, voire déshumanisant. Dès lors, il conseille d'utiliser par exemple l'expression « personne en situation de handicap », une option qui me paraît judicieuse parce qu'elle permet d'éviter toute connotation péjorative : elle ne met pas l'accent sur le handicap de la personne à proprement parler, mais bien sur « l'organisation de la société qui empêche les personnes handicapées de participer à la vie ordinaire et qui est perçue comme étant la cause du handicap ³² ».

Le deuxième exemple m'a posé problème parce que l'anglais utilise simplement l'abréviation *trans*, qui à première vue semble pouvoir renvoyer à « transsexuel » ou à « transgenre ». Ces deux termes, bien qu'ils ne soient pas synonymes, sont souvent confondus, mais comme l'indique leur morphologie respective, le premier est axé sur le sexe et le second sur le genre. Une personne transsexuelle est « une personne qui a changé de sexe et qui, selon la jurisprudence en vigueur, peut demander à changer d'état civil ³³ », tandis qu'une personne transgenre est « une personne présentant un transsexualisme et qui adopte l'apparence et le mode de vie de l'autre genre, mais sans changer de sexe. ³⁴ » Toutefois, malgré cette différence, le premier terme a tendance à laisser place au second pour une simple raison : il est porteur de connotations historiquement négatives liées au domaine de la médecine, qui auparavant, considérait le transsexualisme comme une condition psychiatrique ³⁵. En outre, notre sexe nous est attribué par la société, par l'État, selon nos attributs biologiques, mais le genre est un facteur indépendant qui renvoie simplement à la notion d'identité. Par conséquent, il m'a semblé que le mot politiquement correct à utiliser dans le cas présent était bien « transgenre ».

Cependant, à certains endroits, j'ai également été amené à conserver des termes politiquement incorrects :

For example, Amsterdam's renowned art gallery, the Rijksmuseum, has announced it is to change the 'offensive' titles in its collection replacing any references to	Par exemple, le Rijksmuseum, la galerie d'art de renom située à Amsterdam, a annoncé qu'il allait modifier tous les titres « offensants » de sa collection en remplaçant toute référence au mahométisme, aux nègres ,
--	--

³¹ KERR, David. « Mal nommer, c'est discriminer ». In *Vie sociale et traitements*, Vol. 92, issue 4, 2006, p. 76.

³² *Ibid.*

³³ https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/transsexuel_transsexuelle/79231

³⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/transgenre/186826>

³⁵ ALESSANDRIN, Arnaud. « Le transsexualisme : une catégorie nosographique obsolète ». In *Santé Publique*, Vol. 24, issue 3, 2012, p. 264.

Mohammedan, Negro , Indian, dwarf and Eskimo with PC-friendly terminology.	aux Indiens, aux nains et aux Eskimos par des termes politiquement corrects. (p. 19)
Is that the same Starkey who was raised ‘in an austere and frugal environment of near poverty’, whose parents were often unemployed, whose mother was a cotton weaver and a cleaner ?	Parlons-nous du même David Starkey qui a été élevé « dans un environnement simple et austère, au seuil de la pauvreté », par des parents souvent au chômage, par une mère à la fois tisserande et femme de ménage ? (p. 36)

Dans le premier segment, je ne pouvais pas écrire « noirs » ou « personnes de petite taille », car les mots qui sont jugés offensants sont bel et bien « nègres » et « nains ». Il n’aurait pas été logique de les modifier, d’où l’importance des recherches préliminaires pour déterminer quels termes sont politiquement incorrects et par quoi ils ont été remplacés.

Ensuite, dans le deuxième exemple, il me semble qu’elle a expressément utilisé le mot *cleaner* pour mettre l’accent sur l’environnement précaire dans lequel David Starkey a grandi. Ce terme n’est pas aussi péjoratif que *cleaning lady* ou *maid*, mais elle aurait pu utiliser *housekeeper*, qui est la dénomination recommandée. En conséquence, j’ai choisi d’employer le titre « femme de ménage » en français. Selon moi, c’est celui qui correspond le mieux, car même s’il est empreint d’une légère connotation négative, il n’est pas péjoratif à outrance.

1.3.Féminisation des fonctions et des noms de métier

Dans le document qu’elle a publié sur son site à ce sujet, l’Académie française explique clairement que son but n’est pas « d’édicter des *règles* de féminisation des noms de métiers ³⁶ », mais simplement de présenter les obstacles auxquels la langue française pourrait se heurter au cours de processus. Conformément aux recommandations et aux exemples présents dans le document en question, j’ai opté pour les formes de féminin suivantes :

And in her first interview as new vice-chancellor of Oxford University, Professor Louise Richardson (the first female VC in the	Par ailleurs, dans sa première interview en tant que nouvelle vice-chancelière de l’Université d’Oxford (première femme à
---	--

³⁶Académie française. « LA FÉMINISATION DES NOMS DE MÉTIERS ET DE FONCTIONS ». 1^{er} mars 2019, p. 7.

<p>university's history) raised concerns about free speech on campus, explaining why it is positive for students to be exposed to 'uncomfortable' and 'objectionable' ideas.</p>	<p>occuper le poste dans l'histoire de l'Université), la professeure Louise Richardson a fait part de ses préoccupations concernant la liberté d'expression sur le campus et a expliqué pourquoi une exposition à des idées « dérangeantes » et « répréhensibles » pouvait être bénéfique pour les étudiants. (p. 15)</p>
<p>But this was enough for me to be officially castigated while a member of the audience queried my status as a panellist on Radio 4's <i>Moral Maze</i>, quoting the then deputy leader of the Labour Party Harriet Harman's threat:</p>	<p>Néanmoins, une phrase a suffi pour que je sois officiellement fustigée tandis qu'un membre du public mettait en doute mon statut de panéliste pour le programme <i>Moral Maze</i> sur la station BBC Radio 4, citant la menace d'Harriet Harman, à l'époque cheffe adjointe du parti travailliste : (p. 27)</p>

3. LE SKOPOS : POUR QUI TRADUIRE ET DANS QUEL BUT ?

3.1.Première approche

La traduction est non seulement le passage de la langue source vers la langue cible, mais aussi un transfert de la culture source vers la culture cible. Toutefois, ce travail n'est pas toujours simple à réaliser. Pour y parvenir, il est important de définir le skopos, concept issu de la théorie élaborée conjointement par Katharina Reiss et Hans Vermeer, qui affirment : « *each text is produced for a given purpose and should serve this purpose. The skopos rule thus reads as follows: translate/interpret/speak/write in a way that enables your text/translation to function in the situation in which it is used and with the people who want to use it and precisely in the way they want it to function.* ³⁷ » J'ai donc dû déterminer à qui j'allais m'adresser et dans

³⁷ NORD, Christiane. « Functionalism in translation studies ». In *The Routledge Handbook of Translation Studies*, 2013, p. 204.

quel but pour pouvoir dégager les éléments qui allaient s'avérer problématique au cours de ma traduction.

3.2. Définition du public cible

J'ai traduit ce livre en m'adressant au grand public français, mais plus particulièrement aux adolescents et aux jeunes adultes qui, me semble-t-il, sont plus susceptibles d'être intéressés par cette lecture. Cette supposition repose sur une phrase présente dans l'ouvrage de Claire Fox, qui selon moi, destinait aussi son livre à ce public au sein de la culture anglophone. Elle explique :

I write this knowing that not all Millennials, Gen Y, Gen Z, NetGen, iGen etc. are spoilt wimps or over-anxious cry-babies. So if you count yourself among these groups, don't take it personally when I describe generational trends that are less than flattering.	J'écris ce livre en sachant que tous les <i>millennials</i> , tous les membres de ces générations Y et Z, de la génération Internet ou encore de l'iGénération, ne sont pas des poltrons pourris gâtés ou des pleurnichards hyperanxieux. Par conséquent, si vous faites partie de ces groupes, ne vous sentez pas visé lorsque je décris des tendances générationnelles peu flatteuses. (p. 16)
--	--

La génération Y est celle qui remonte le plus loin dans cette liste, à savoir vers 1980³⁸. Par conséquent, tous les membres de ces générations sont nés ou ont grandi avec la technologie et la mondialisation, ce qui constitue un avantage considérable du point de vue de la traduction. En effet, comparés à leurs parents, ils sont potentiellement plus familiers avec l'anglais et la culture anglophone, dans laquelle cet ouvrage est profondément ancré.

3.3. Définition de l'objectif du texte

Lorsque Claire Fox a écrit ce livre, je pense que son objectif était évidemment de divertir le lecteur, mais surtout de lui faire prendre conscience des dangers du phénomène social

³⁸ GOMAERE, Géraldine. « Qui sont les profils des générations X, Y et Z ? ». In *Journal du Community Manager*, 10 mai 2017.

grandissant qu'est le politiquement correct. En tant que traducteur, je devais donc déterminer les techniques qu'elle avait employées à cette fin et trouver à mon tour lesquelles utiliser pour atteindre cet objectif en français. Comme expliqué au point 1, je pouvais néanmoins travailler avec l'assurance que mon public cible français voyait déjà le politiquement correct comme une menace.

3.4.Problèmes liés au skopos et résolution

Étant donné que l'auteure s'adressait au départ à un public anglophone, elle a appuyé son propos avec une abondance d'exemples de scandales qui ont fait la une de la presse anglaise. Cet ouvrage contient donc bon nombre de références culturelles que mon lecteur cible est susceptible de ne pas connaître ou comprendre. Par conséquent, j'ai dû adapter ma démarche aux références que j'ai rencontrées, comme en témoignent les exemples suivants :

<p>A contestant is as likely to get kicked out of the Big Brother house for allegedly homophobic or racist comments as they are from any university campus.</p>	<p>Un candidat est tout aussi susceptible d'être renvoyé de la maison de Big Brother pour des commentaires prétendument homophobes ou racistes qu'un étudiant l'est de n'importe quel campus universitaire. (p. 18)</p>
--	--

Dans ce segment, l'auteure fait référence à la maison dans l'émission *Big Brother*. Ce programme a bel et bien été adapté en France sous le nom de *Secret Story*, mais deux facteurs m'ont poussé à ne pas adapter cette référence culturelle. D'une part, le concept de l'émission est quelque peu différent. Dans la version française, les candidats sont enfermés dans une maison, mais ils ont chacun un secret à garder. Toutefois, dans la version anglaise, ils n'ont pas cette mission et j'estime qu'il aurait donc été incorrect de traduire cette référence par « la maison des secrets ». D'autre part, lorsque l'auteure fait référence à des émissions télévisées dans son livre, elle mentionne également les personnes qui y ont participé et qui étaient au cœur des différentes polémiques. Ainsi, il aurait été illogique d'affirmer que Jade Goody avait participé à l'émission *Secret Story*, même s'il s'agit d'un équivalent culturel assez proche. Par conséquent, par souci de cohérence, j'ai décidé de ne pas traduire les titres des émissions télévisées et des programmes radio cités dans ce livre. Il convient néanmoins de noter que les deux émissions possèdent un champ lexical similaire, ce qui m'a permis de traduire l'expression

diary-room reprimands par « sanctions dans le confessionnal », étant donné qu’il s’agit du nom d’une pièce présente dans les deux versions de l’émission.

<p>This approach to language can lead to ludicrous situations, such as the arrest of Tottenham Hotspur fans for a racially aggravated public order offence because they call <i>themselves</i> the ‘Yid Army’.</p>	<p>Cette vision du langage peut entraîner des situations grotesques, telles que l’arrestation de fans du Tottenham Hotspur en raison d’une perturbation de l’ordre public à caractère racial parce qu’ils <i>se</i> sont appelés la <i>Yid Army</i> (l’armée des youpins). (p. 27)</p>
---	---

En ce qui concerne cette phrase, j’ai d’abord hésité à laisser la référence *Yid Army* telle quelle dans ma traduction. En effet, ce surnom semble connu des amateurs de football français et est d’ailleurs la dénomination utilisée par Louis Pillot dans son article³⁹. Je me suis donc demandé s’il ne valait pas mieux le laisser en anglais. Néanmoins, après mûre réflexion, j’ai jugé opportun d’insérer une traduction entre parenthèses. Même si mon public cible connaissait cette référence, je n’étais pas sûr qu’il comprenne en quoi elle était offensante et pourquoi elle avait entraîné l’arrestation de plusieurs fans. D’après la définition donnée par le dictionnaire Collins⁴⁰, le mot *yid* est une manière extrêmement offensante de parler d’une personne de confession juive. Pour que cette référence semble cohérente aux yeux de mon lecteur cible dans le contexte de la polémique, j’ai décidé de le traduire par « youpin » qui possède la même connotation péjorative⁴¹. Ainsi, mon public cible peut reconnaître la référence et comprendre en quoi elle est cohérente dans ce contexte.

<p>Once, in debating the controversy around former <i>Top Gear</i> presenter Jeremy Clarkson’s alleged mumbling of the n-word in a BBC out-take, I simply referred to the nursery rhyme’s first sentence, ‘Eeny, meeny, miny, moe...’</p>	<p>Un jour, au cours d’un débat sur la polémique concernant Jeremy Clarkson, l’ancien présentateur de <i>Top Gear</i>, qui aurait marmonné le mot « nègre » dans une scène coupée par la BBC, j’ai simplement fait référence à la première phrase de la comptine <i>Eeny, meeny, miny, moe...</i> (p. 27)</p>
--	--

³⁹PILLOT, Louis. « La “ Yid Army ” de Tottenham, toujours de bonne foi ? ». In *Eurosport*, 8 mars 2018.

⁴⁰<https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/yid>

⁴¹<https://www.cnrtl.fr/definition/youpin>

Cet exemple est semblable au précédent, mais la démarche que j'ai dû adopter est différente. Dans son livre, l'auteure raconte qu'elle a été coupée lorsqu'elle a entonné la comptine *Eeny Meeny Miny Moe*. Celle-ci possède bel et bien un équivalent en français, à savoir *Am stram gram*, mais il aurait été tout à fait illogique d'introduire cet équivalent dans ma traduction, même entre parenthèses. L'explication derrière la réaction de la journaliste qui a censuré Claire Fox tient au fait qu'auparavant, les paroles de la chanson en anglais n'étaient pas *Catch a tiger by the toe*, mais bien *Catch a nigger by the toe*. L'auteure a donc été censurée à cause de la connotation historiquement raciste de la comptine, qui en français, n'a jamais existé. En résumé, j'avais donc un équivalent culturel potentiel, mais qui n'était pas cohérent dans ce contexte. Pour résoudre ce problème, je me suis appuyé sur la réflexion de C. Nord concernant le rôle du skopos : « *If the purpose of the translation is the main standard for the translator's decision, the traditional concept of equivalence loses its status as a constitutive feature of translation. Equivalence may be one possible aim when translating but it is not considered to be a translation principle valid once and for all* ⁴² ». D'après cette citation, l'équivalence n'est la bonne solution que si l'objectif initial est respecté, ce qui n'est pas le cas ici. Sur le plan de la cohérence, le lien entre l'élément déclencheur et la réaction est bel et bien plus important que l'équivalence culturelle. Toutefois, je ne pouvais pas laisser cette référence telle quelle sans fournir d'explication. En conséquence, le seul choix possible était de conserver le nom de la comptine en anglais et d'expliquer la logique derrière cette décision au moyen d'une note de bas de page. (p. 27)

Dans la même optique, j'ai été obligé de laisser l'expression anglaise suivante dans ma traduction :

Indeed, when discussing the Tim Hunt issue on the radio as the story broke, I started to say that perhaps his remarks were ' off colour '.	En effet, quand je parlais de l'affaire Tim Hunt à la radio lorsqu'elle a vu le jour, j'ai commencé à signaler que ses remarques étaient peut-être <i>off colour</i> . (p. 26)
---	--

La locution anglaise en elle-même n'est en rien offensante. Elle signifie simplement « obscène », mais l'auteure explique qu'elle a hésité à l'utiliser ici parce qu'elle contient le mot *colour*. Elle raconte ensuite que l'acteur Benedict Cumberbatch s'était attiré les foudres des internautes un peu auparavant pour avoir utilisé le mot *coloured* dans une interview, terme

⁴² NORD, Christiane. « Functionalism in translation studies ». In *The Routledge Handbook of Translation Studies*, 2013, p. 204.

désormais jugé offensant. En conséquence, l’auteure a marmonné autre chose pour éviter d’employer la locution *off colour*. Bien que ce raisonnement soit cohérent en anglais, il pose un réel problème en français, car si je traduisais cette expression, la suite n’aurait plus du tout été logique. Quel aurait été le lien entre « obscène » et « de couleur » ? La seule solution était donc de laisser l’expression anglaise dans ma traduction et d’expliquer son sens au moyen d’une note de bas de page. (p. 26) Ce faisant, je compte sur le discernement de mon public cible et éventuellement sur sa connaissance de l’anglais pour remarquer le lien entre *colour* et « de couleur », les deux termes étant extrêmement proches d’un point de vue orthographique.

4. LA THEORIE DU GENRE :

4.1. Définition du genre : le journalisme narratif

Il va de soi qu’un poème ne se traduit pas de la même manière qu’un contrat de vente. Au même titre que le skopos, le genre est donc d’une importance capitale pour le traducteur. En effet, Friedemann Lux affirme : « *On the whole, the phenomenon of genre is too important to be excluded from a theory of translational action and to be left to intuition [...] A part of a text’s identity consists in its belonging to a particular genre*⁴³ ». En outre, chaque genre est régi par certaines conventions, qui peuvent varier d’une culture à l’autre. Par conséquent, comme l’expliquent H. Vermeer et K. Reiss dans leur chapitre sur la théorie du genre, « *the translator has to decide (at least where the preservation of the source-text function is the aim of the translation process) whether the conventions of the source culture can be preserved by means of a “linguistic translation” or whether they have to be replaced by target-culture conventions to achieve a communicative translation.*⁴⁴ » Ainsi, j’ai dû déterminer à quel genre mon livre appartenait, quelles étaient les conventions inhérentes à celui-ci et évaluer celles que je pouvais conserver et celles que je devais adapter.

Pour réaliser la première étape, je me suis appuyé sur la classification élaborée par H. Vermeer et K. Reiss. Selon eux, il existe des ensembles de genres qui possèdent des conventions en commun, dans lesquels s’inscrivent des genres individuels avec leurs propres

⁴³ REIß, Katharina et Hans J. VERMEER. *Towards a General Theory of Translational Action: Skopos Theory Explained*. New York, Routledge, 2014, p. 155.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 171.

conventions⁴⁵. En partant de ce postulat, je pense que mon livre appartient à la catégorie générale des romans, mais plus spécifiquement au journalisme narratif, ce genre littéraire nouveau « aux frontières du journalisme et de la littérature⁴⁶ ». Nicolas Pélissier et Alexandre Eyriès le définissent comme « une pratique d'écriture journalistique qui utilise consciemment et à dessein les ressources de la fiction pour analyser et interpréter des faits et les retransmettre dans un second temps à un public⁴⁷ ». Par ailleurs, j'ai remarqué que mon livre contenait bon nombre de concepts sociologiques, tels que les *trigger warnings*, les *microagressions* ou encore la *Snowflake Generation*. Toutefois, je pense que leur présence est simplement liée au thème abordé par l'auteure et non pas inhérente à un sous-genre à proprement parler. Je me suis donc principalement penché sur le journalisme narratif pour en dégager les caractéristiques.

4.2. Les conventions du journalisme narratif

4.2.1. Le narrateur

Une des particularités du journalisme narratif est que « le narrateur y manifeste plus activement sa présence et son implication⁴⁸ ». Au sein de la culture francophone, Marie Vanoost explique d'ailleurs que les interviewés « jouent sur une large gamme qui va de l'apparente indétermination du *on* à l'affichage explicite d'un *je*, en passant notamment par le *nous* d'auteur⁴⁹ ». En effet, le récit de Claire Fox est majoritairement écrit en focalisation interne, à la première personne du singulier et du pluriel. De plus, puisque la narratrice est en réalité l'auteure, j'ai essayé de me mettre dans sa peau et de comprendre comment elle réfléchissait. Les recherches que j'ai effectuées sur l'auteure et sur ses opinions politiques m'ont été d'une aide précieuse à cette fin. Par ailleurs, il convient de noter que la narratrice remplit différentes fonctions au cours du texte⁵⁰ :

⁴⁵ *Ibid.*, p. 167.

⁴⁶ PÉLISSIER, Nicolas et Alexandre ERYIÈS. « Fictions du réel : le journalisme narratif ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 26, 2014, p. 2.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 1.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 2.

⁴⁹ VANOOST, Marie. « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 36, 2016, p. 9.

⁵⁰ NEVEN, France-Anne. *Cours de stylistique et d'analyse textuelle*. Université de Liège, année académique 2016-2017.

- La fonction de régie lorsqu'elle revient sur des événements passés :

<p>In 2013, <i>The Observer</i> published feminist Julie Burchill's defence of fellow <i>Guardian</i> writer Suzanne Moore after Moore had been criticised for transphobia for what she wrote in an article in the <i>New Statesman</i>.</p>	<p>En 2013, <i>The Observer</i> a publié un article de la féministe Julie Burchill dans lequel elle défendait Suzanne Moore, sa collègue journaliste du <i>Guardian</i>, après que cette dernière a été accusée de transphobie à cause du contenu de son article dans le <i>New Statesman</i>. J. Burchill s'est également vu vilipendée. (p. 20)</p>
---	--

- La fonction de communication lorsqu'elle dialogue avec son lecteur :

<p>Confused? You may well be.</p>	<p>Perdu ? Vous pouvez l'être. (p. 35)</p>
--	---

- La fonction testimoniale lorsqu'elle parle de sa propre expérience :

<p>So just the word 'colour' made me twitchy.</p>	<p>En conséquence, rien que le mot <i>colour</i> m'a fait tressaillir. (p. 26)</p>
---	--

- La fonction idéologique lorsqu'elle émet des jugements :

<p>I am glad that Hynde, Starkey and Fury refused to play along with the defensive 'my emotional scars are bigger than yours' game of victimhood one-upmanship.</p>	<p>Je suis heureuse de voir que M^{me} Hynden, M. Starkey et M. Fury ont refusé de rentrer dans le jeu du « Qui est la plus grande victime ? » avec l'excuse « Mes cicatrices émotionnelles sont plus grandes que les tiennes ». (p. 37)</p>
--	---

- La fonction explicative lorsqu'elle aborde de nouveaux concepts :

<p>One key culprit to blame for the new phenomenon of philistine censorship is trigger warnings, those red flags that tell students that course content might trigger 'a traumatic effect in response to their own</p>	<p>Un des principaux coupables responsables du nouveau phénomène de censure philistine est les avertissements de contenu, ces alertes rouges qui préviennent les étudiants que le contenu du cours risque de provoquer</p>
---	---

personal experiences if texts contain scenes of domestic violence, sexism, racism...?’	« un effet traumatisant en réponse à leurs expériences personnelles si les textes contiennent notamment des scènes de violence domestique, de sexisme ou de racisme ». (p. 41)
--	--

- La fonction narrative pour rapporter les différentes histoires qui constituent le fil conducteur de cet ouvrage:

When I took on one boy’s conspiracy theory that there was no proof that Islamic terrorists had perpetrated 9/11, he replied, ‘Well that’s just your opinion.’	Lorsque j’ai mis en doute la théorie du complot d’un garçon selon laquelle rien ne prouve que des terroristes islamiques aient été responsables du 11 septembre, il a répondu : « Ben, c’est juste votre opinion. » (p. 11)
---	---

Le registre utilisé par l’auteure dépend en grande partie de la fonction qu’elle exerce et des moyens qu’elle emploie pour raconter son histoire. En général, le registre est assez soutenu, mais j’ai remarqué deux types de variations : diaphasique et diastratique. La première correspond à un changement de registre en fonction de la situation communicationnelle ⁵¹. En effet, l’auteure s’exprimait de manière plus informelle lorsqu’elle conversait avec le lecteur, lorsqu’elle faisait part de son avis concernant les différentes polémiques ou lorsque la personne citée exprimait sa colère ou son exaspération. J’ai donc tenté de conserver les changements de registre dans ces cas-là :

Of course, some abuse on Twitter is unbelievably vile and relentless and the caricatured trolls can be obnoxious and foul-mouthed. But it is ultimately just words uttered by a bunch of pathetic saddos .	Évidemment, certaines insultes sur Twitter sont incroyablement ignobles et impitoyables, et les trolls caricaturés peuvent être odieux et obscènes, mais finalement, ce ne sont que des mots prononcés par un tas de moins-que-rien pathétiques . (p. 38)
---	--

⁵¹ GADET, Françoise. « Niveaux de langue et variation intrinsèque ». In *Palimpsestes*, Vol. 10, 1996, p. 17.

Literature is inevitably in the firing line (all that yukky human condition stuff like sex, death, depravity and emotional intensity).	La littérature est fatalement en première ligne de mire (cette saleté de condition humaine et tout ce qui s’y rapporte comme le sexe, la mort, la dépravation et l’intensité émotionnelle). (p. 41)
‘50,000 wankers . That’s what I say about them... They can suck my balls .’	« 50 000 branleurs . Voilà ce que j’en pense... Ils peuvent aller se faire foutre . » (p. 37)

La variation diastratique correspond quant à elle à un changement du niveau de langue lié à la classe ou au groupe social auquel la personne appartient ⁵². De toute évidence, la doyenne du Churchill College ne va pas s’exprimer de la même manière que la chanteuse du groupe The Pretenders. Cette différence devait donc également se ressentir dans la traduction des exemples ci-dessous :

Professor Dame Athene Donald, Master of Churchill College, Cambridge, one of Britain’s most respected female scientists, has denounced the destruction of Hunt’s reputation as ‘ sloppy journalism fuelled by self-righteous fervour ’.	La professeure Dame Athene Donald, doyenne du Churchill College à Cambridge, une des femmes scientifiques les plus respectées du Royaume-Uni, a qualifié la destruction de la réputation du M. Hunt de « journalisme bâclé alimenté par un zèle hypocrite ». (p. 24)
‘Possibly getting off your face and getting out of it, hanging out with motorcycle gangs and being lairy is inadvisable.’	« Il est peut-être peu recommandable de se défoncer , d’avoir la gueule de bois , de traîner avec des gangs de motards et d’être bagarreuse. » (p. 22)

4.2.2. *La mise en tension du lecteur*

Tandis qu’en journalisme, les informations les plus importantes sont souvent divulguées dès les premières lignes, Marie Vanoost explique que « le journalisme narratif adopte la forme et les procédés textuels des récits intrigants, jouant sur la tension d’un dénouement

⁵² GADET, Françoise. « Niveaux de langue et variation intrinsèque ». In *Palimpsestes*, Vol. 10, 1996, p. 22.

incertain⁵³ ». Pour introduire ce suspense dans son texte, Claire Fox utilise différentes techniques :

<p>Anti-domestic violence campaigner and feminist activist Julie Bindel, who has been repeatedly no-platformed as ‘vile’ and transphobic (because of a 2004 <i>Guardian</i> article that few have read but which has entered into folklore), was recently disinvited by Manchester University’s Students’ Union from a debate about – wait for it – free speech and feminism.</p>	<p>Récemment, Julie Bindel, militante féministe qui lutte contre la violence domestique et qui a maintes fois été mise à l’index et qualifiée « d’ignoble » et de transphobe (en raison d’un article peu connu publié dans le <i>Guardian</i> en 2004 qui fait désormais partie du folklore), a été désinvitée par le syndicat des étudiants de l’Université de Manchester à participer à un débat sur, tenez-vous bien, le féminisme et la liberté d’expression. (p. 21)</p>
<p>Some people uncritically reel off a now well-rehearsed script and claim that women – obviously – are the main victims.</p>	<p>Certaines personnes débitent parfois sans discernement un script à présent bien huilé et prétendent que les femmes, évidemment, sont les principales victimes. (p. 38)</p>

Dans ces deux exemples, elle interrompt sa phrase au moyen de propositions et d’éléments incidents afin de tenir le lecteur en haleine. Ce procédé fonctionne également en français, la seule différence étant la ponctuation utilisée. En effet, même si le tiret demi-cadratin peut être utilisé en français, il est recommandé de ne pas en abuser. Par conséquent, j’ai choisi d’insérer ces éléments entre virgules dans mon texte, comme le veut l’usage⁵⁴. Ces éléments incidents font aussi partie des techniques qui permettent à l’auteure de marquer sa présence et d’insérer des commentaires personnels. Outre ces éléments intraphrastiques, Claire Fox se sert parfois de phrases entières pour capter l’attention de son lecteur :

<p>But who are the online culprits we should blame for free speech transgressions, and who are the victims? It is not as simple as sometimes assumed.</p>	<p>Mais qui sont donc les coupables en ligne que nous devrions accuser d’avoir bafoué la liberté d’expression et qui sont les victimes ? La réponse n’est pas toujours aussi simple qu’il n’y paraît. (p. 37)</p>
---	---

⁵³ VANOOST, Marie. « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 36, 2016, p. 1.

⁵⁴ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?T1=incidente&btn_chercher=CHERCHER&id=3409

So who are the real culprits responsible for Generation Snowflake's fragility? Let's find out.	Qui sont donc les vrais coupables responsables de la fragilité de la génération <i>snowflake</i> ? Découvrons-le ensemble. (p. 43)
Next?	Ensuite ? (p. 19)

Comme le montrent ces segments, l'auteure introduit dans son texte un système de questions-réponses qui apporte un certain rythme et qui laisse le lecteur perplexe et désireux de découvrir la réponse à la question que l'auteure vient de lui poser. Elle parvient ainsi à créer un dialogue dont elle seule a les clés, et à révéler petit à petit les informations dont elle dispose sans jamais trop en dévoiler directement. Dans son texte, Marie Voost affirme que le but de cette technique est de « faire progresser la vérité ⁵⁵ », ce qui correspond bien à l'objectif du texte que j'ai défini auparavant.

4.2.3. La prééminence du style

Cette troisième caractéristique du journalisme narratif est particulièrement importante aux yeux des praticiens francophones. En effet, « l'impératif réaliste de l'éthique journalistique n'entrave pas la célébration du style ⁵⁶ » et « les journalistes francophones insistent plus sur les idées de qualité de l'écriture ou de style ⁵⁷ ». Par conséquent, lorsque l'auteure recourait à des expressions imagées ou à des dictons, je devais essayer d'en faire de même. J'aimerais d'ailleurs attirer votre attention sur certains exemples :

This escalating offence-spotting is unnerving, especially when you realise that the target list for people likely to be hauled over the coals for being offensive is growing.	Cette montée en puissance de la chasse à l'offense est perturbante, en particulier lorsque vous vous rendez compte que la liste des cibles susceptibles de se faire remonter les bretelles s'allonge. (p. 20)
Jonathan Foreman writes in his thorough exposition of the affair that Professor Hunt's	Dans son exposé exhaustif sur le scandale, Jonathan Foreman écrit que « les plus

⁵⁵ VANOOST, Marie. « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 36, 2016, p. 3.

⁵⁶ PÉLISSIER, Nicolas et Alexandre ERYIÈS. « Fictions du réel : le journalisme narratif ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 26, 2014, p. 2.

⁵⁷ VANOOST, Marie. « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 36, 2016, p. 9.

<p>'most ardent persecutors have been exposed as liars or blinkered ideologues, abetted by cynical hacks and academic rivals on a quest to bring him down or use him as grist to a political mill'.</p>	<p>fervents persécuteurs du professeur Hunt se sont avérés être des menteurs ou des idéologues étroits d'esprit, encouragés par des journalistes mesquins et cyniques ainsi que des rivaux universitaires cherchant à l'abattre ou à l'utiliser pour apporter de l'eau à un moulin politique ». (p. 24)</p>
--	--

Tout au long de ce livre, Claire Fox utilise diverses expressions qui illustrent parfaitement l'importance du style dans le journalisme narratif. Dans le cas présent, la tâche était simple étant donné que ces deux expressions ont un, voire plusieurs équivalents en français. La première revient d'ailleurs deux fois dans le texte source et bien que l'auteure ait choisi d'utiliser deux fois la même expression, j'ai décidé de la traduire une première fois par « se faire remonter les bretelles » et une seconde fois par « en prendre pour son grade ». Ainsi, je respecte réellement la convention concernant la célébration du style, qui est d'autant plus primordiale en français.

En ce qui concerne l'expression du deuxième segment, elle n'est que très rarement utilisée à l'heure actuelle. Par ailleurs, sa forme originale ne contient pas le terme « politique » que l'auteure a ajouté en anglais. J'aurais donc pu la traduire par « pour servir un quelconque dessein politique », mais à nouveau, pour mettre en valeur l'importance du style dans le journalisme narratif, j'ai préféré la traduire par « apporter de l'eau à un moulin politique ».

C'est également pour cette raison que j'ai choisi d'améliorer parfois le texte source en utilisant des expressions, même lorsque l'auteure ne le faisait pas :

<p>Well, one solution is to make more of less – to magnify the trivial into evidence of major suffering.</p>	<p>Alors, une solution est de faire une montagne d'une taupinière, d'amplifier les faits anodins pour qu'ils deviennent des preuves de souffrance intense. (p. 30)</p>
<p>Simon Cowell is no fool, and the stage-managed background stories that are now as important as singing ability are a persistent feature of this and all reality TV shows.</p>	<p>Simon Cowell n'est pas né de la dernière pluie et les histoires personnelles mises en scène, qui sont désormais aussi importantes que les compétences vocales, sont une</p>

	constante de tous les programmes de télé-réalité, celui-ci y compris. (p. 29)
--	---

Dans ces exemples, j'ai appliqué le principe de l'équivalence dynamique⁵⁸ qui m'a permis de rendre le texte aussi naturel que possible et de l'améliorer sur le plan stylistique pour que ma traduction s'inscrive bien dans la lignée du journalisme narratif. Même si une traduction mot-à-mot aurait été possible dans le deuxième exemple, dans le premier, une traduction littérale aurait été tout à fait incongrue. J'aurais pu simplement employer le verbe « exagérer », mais étant donné que l'expression « faire une montagne d'une taupinière » est identique sur le plan sémantique, j'ai choisi de l'utiliser.

J'ai également décidé d'améliorer d'autres parties du texte source, en particulier celles où l'auteure utilisait les pronoms *this* ou *it* :

If we dig a bit deeper, we discover it is rather more complicated.	Si nous creusons un peu plus, nous découvrons que la situation est un peu plus compliquée. (p. 38)
This is exemplified in the way multiculturalism has usurped anti-racism.	La façon dont le multiculturalisme a usurpé l'antiracisme illustre ce phénomène . (p. 29)
It is not as simple as sometimes assumed.	La réponse n'est toujours aussi simple qu'il n'y paraît. (p. 37)

À nouveau, une traduction littérale aurait été possible, mais peu élégante à mon goût. J'ai donc préféré employer des mots passe-partout comme « phénomène » et « situation » pour éviter de traduire ces pronoms par « c'est » ou « ceci ». J'estime que ces modifications étaient nécessaires d'un point de vue stylistique, car l'anglais raffole de ce genre de pronoms abscons qui ont souvent pour antécédent une phrase, voire une réflexion entière, mais qui alourdissent fortement la traduction s'ils sont systématiquement traduits de manière littérale.

Enfin, mon texte source contenait également des dictons qui m'ont posé problème :

Both groups agreed that my advice that ' sticks and stones might break your bones ,	Les deux groupes s'accordaient à dire que mon conseil selon lequel « les coups
--	---

⁵⁸ NIDA, Eugene. « Principles of Correspondence ». In *The Translation Studies Reader*, Londres, Routledge, 2000, p. 129.

<p>but words will never hurt me' was an outdated misunderstanding of the fundamental damage that words can inflict on vulnerable individuals.</p>	<p>blesent, mais pas les mots » était une incompréhension obsolète des profonds dégâts que les mots peuvent infliger à des individus vulnérables. (p. 13)</p>
<p>As Malkin notes wryly, 'If you can't beat 'em, join 'em.'</p>	<p>Comme M^{me} Malkin le fait remarquer avec ironie : « Il faut hurler avec les loups si l'on veut courir avec eux. » (p. 34)</p>

Si j'en comprenais bel et bien le sens, je ne parvenais néanmoins pas à trouver d'équivalents exacts avec la même valeur proverbiale en français. Dans le premier cas, j'ai donc dû sacrifier cet élément pour pouvoir traduire le sens de manière aussi poétique que possible. La traduction pour laquelle j'ai opté provient d'un document de l'UNESCO⁵⁹ qui avait été traduit en français. L'expression du texte source parallèle contenait le verbe *harm* au lieu de *hurt*, mais étant donné qu'ils sont synonymes en anglais, j'ai considéré que cette traduction convenait également pour mon texte. Il ne s'agit malheureusement pas d'un proverbe répandu, mais j'ai trouvé que la tournure n'en était pas moins poétique.

Dans le second cas, j'ai réussi à trouver un proverbe identique à celui du texte source du point de vue sémantique, mais peu connu en comparaison. Cependant, j'ai préféré l'utiliser plutôt que de traduire littéralement par « si vous ne pouvez pas les vaincre, joignez-vous à eux ». Cette traduction, quoique correcte, n'était pas assez poétique selon moi, alors que ce critère est vraisemblablement une composante clé du journalisme narratif francophone.

4.2.4. *L'équilibre entre le journalisme et la fiction*

Une autre caractéristique importante du journalisme narratif est que « le choix de la forme narrative n'exempte [pas] le journaliste d'une phase classique de recueil de données. Le reportage solidement étayé, la recherche documentaire dans des bases de données, l'investigation minutieuse menée sur une temporalité étendue [...] sont des préalables nécessaires à toute narration journalistique⁶⁰ ». L'auteur doit devenir « conteur tout en restant

⁵⁹ CREIGHTON, Colin *et al.* *Les Inégalités de genre au Kenya*. UNESCO, 2006, p. 159.

⁶⁰ PÉLISSIER, Nicolas et Alexandre ERYIÈS. « Fictions du réel : le journalisme narratif ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 26, 2014, p. 8.

journaliste ⁶¹ ». Je pense que Claire Fox cite régulièrement ses sources afin de prouver à son lecteur qu'elle a effectué ce travail d'investigation et qu'elle ne lui raconte pas des histoires montées de toute pièce. La première partie à elle seule contient déjà 37 notes de bas de page qui témoignent de son professionnalisme en tant que journaliste. Je tiens d'ailleurs à apporter quelques précisions en ce qui concerne mes choix typographiques et traductologiques pour les exemples suivants :

Jonathan Foreman, 'The Timothy Hunt Witch Hunt: A joke told, a reputation destroyed', <i>Commentary</i> , 1 September 2015	FOREMAN, Jonathan. « <i>The Timothy Hunt Witch Hunt: A joke told, a reputation destroyed</i> », <i>Commentary</i> , 1 ^{er} septembre 2015. (p. 24)
In such an atmosphere, it is no wonder that one American professor, using the pseudonym Edward Schlosser, wrote an essay titled, 'I'm a Liberal Professor, and My Liberal Students Terrify Me'.	Dans une telle atmosphère, il n'est pas surprenant qu'un professeur américain, sous le pseudonyme Edward Schlosser, ait écrit un article intitulé « I'm a Liberal Professor, and My Liberal Students Terrify Me ». (p. 42)

Le premier encadré est un exemple de note de bas de page. Comme vous pouvez le constater, la typographie est quelque peu différente parce que j'ai appliqué la norme qui nous a été enseignée l'année dernière pour la citation de références bibliographiques : NOM DE L'AUTEUR, Prénom. « Titre : sous-titre de l'article ». In *Nom de la revue ou du journal*, volume, numéro, date de publication, numéro de la première page et de la dernière page⁶².

Par ailleurs, j'ai décidé de ne pas traduire les titres des articles, même lorsqu'ils étaient mentionnés directement dans le texte, parce que je ne trouvais pas cela pertinent par rapport à mon public cible pour deux raisons. Premièrement, si j'avais traduit tous les titres des articles dans mon livre, les lecteurs français qui maîtrisent l'anglais et qui auraient souhaité consulter l'article original n'auraient pas été capable de le retrouver, ou difficilement. Enfin, j'ai estimé que traduire le titre des articles, même entre parenthèses, n'apporterait en soi aucune information supplémentaire au lecteur, étant donné que l'auteure explique systématiquement le contenu de l'article et en quoi celui-ci est pertinent dans sa réflexion.

⁶¹ VANOOST, Marie. « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 36, 2016, p. 7.

⁶² SIMON, Stéphanie. *Cours de recherche bibliographique et documentaire*. Université de Liège, année académique 2017-2018.

4.2.5. L'art de manipuler le langage

Pour finir, une dernière convention propre au journalisme narratif est qu'il repose « sur un travail approfondi sur le langage qui mobilise les ressources de l'imaginaire et de la culture de leur auteur ⁶³ ». Cette caractéristique possède des points communs avec la recherche du style, mais au-delà du style en général, je souhaite ici mettre l'accent sur l'usage du vocabulaire et la manière dont Claire Fox parvient à jouer habilement avec la langue. Je pense notamment aux champs lexicaux des émotions et de l'offense, ces derniers étant évidemment omniprésents dans cet ouvrage au vu du thème abordé. Prenez par exemple les segments suivants :

Some of the girls in the front row looked close to tears .	Certaines filles au premier rang avaient l'air au bord des larmes . (p. 10)
One young woman, her voice quivering , explained that she felt devastated whenever the Prophet Mohammed was disrespected.	D'une voix tremblante , une jeune fille a expliqué qu'elle se sentait anéantie chaque fois que quiconque manquait de respect envers le Prophète Mahomet. (p. 10)
But, actually, the reception to my remarks was personal, and I recognised that look of hurt in the pupils' eyes when I criticised their views.	En réalité, les élèves ont pris mes remarques de manière personnelle et j'ai reconnu ce regard blessé dans les yeux des élèves lorsque j'ai critiqué leurs points de vue. (p. 11)
The audience shrieked .	L'auditoire hurla d'horreur . (p. 13)
The majority seemed shell-shocked .	La majorité semblait en état de choc . (p. 13)

Le choc, la tristesse, la souffrance, toutes ces émotions font partie intégrante du récit et le journalisme narratif ne permet pas simplement de les décrire, mais aussi de nous les faire ressentir en même temps que les personnages. Tout au long du récit, l'auteure joue avec les degrés d'intensité et les images en rapport avec les émotions. Le langage devient alors une arme pour orienter le lecteur dans sa lecture ⁶⁴. En une seule phrase, l'auteure peut rendre un personnage exécrationnel ou, au contraire, attachant. Par conséquent, en tant que traducteur, j'ai dû

⁶³ PÉLISSIER, Nicolas et Alexandre ERYIÈS. « Fictions du réel : le journalisme narratif ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 26, 2014, p. 2.

⁶⁴ PÉLISSIER, Nicolas et Alexandre ERYIÈS. « Fictions du réel : le journalisme narratif ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 26, 2014, p. 3.

prêter une attention particulière à ces champs lexicaux, aux procédés utilisés par Claire Fox dans cet ouvrage et à leurs effets sur le lecteur, ce qui m'amène d'ailleurs au point suivant.

5. LES RÉPÉTITIONS ET LEURS EFFETS SUR LE LECTEUR

5.1. La répétition : figure de style ou faute stylistique ?

Lorsque j'ai commencé à traduire ce texte, j'ai vite ressenti un sentiment d'exaspération envers un mot en particulier et ses dérivés : *offence*. Au total, j'ai dénombré 77 occurrences rien que dans le prologue et la première partie du livre de Claire Fox. Mon premier réflexe a bien sûr été d'employer différents synonymes en fonction du contexte. Emmanuelle Prak-Derrington explique d'ailleurs : « Ce besoin de synonymiser s'est incrusté si profondément dans l'âme du traducteur qu'il choisira tout de suite un synonyme.⁶⁵ » Toutefois, ce réflexe revient à considérer la répétition dans le texte source comme vide de sens ; or « si un mot est répété plusieurs fois, c'est qu'il a été consciemment choisi par l'auteur⁶⁶ » dans un but précis. Dès lors, j'ai remis en question ma traduction initiale, j'ai réfléchi au sentiment que cette répétition avait suscité en moi et je me suis interrogé sur ce phénomène et ses effets.

Avant tout, je pense qu'il est important de définir les termes « récurrence », « répétition » et « reformulation », car ces phénomènes se chevauchent et vont parfois de pair. La récurrence en linguistique peut prendre la forme de redondances ou de répétitions et « pourrait être définie comme le retour, la réapparition, au sein d'un énoncé, d'un même élément⁶⁷ ». Quant à la répétition, J.-P. Richard la définit comme « le retour du même pouvant porter sur des éléments d'ordre phonique, lexical, morphologique, syntaxique, rythmique, thématique, voire narratif⁶⁸ ». Enfin, ce type de répétition non substitutive ne doit pas être confondu avec la reformulation, qui consiste uniquement à reformuler le sens⁶⁹. Dans le cadre de ce travail, je m'intéresserai uniquement à la répétition telle que définie par J.-P. Richard, et plus particulièrement aux répétitions lexicales par dérivation morphologique, qui selon moi, sont les

⁶⁵ PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle. « Traduire ou ne pas traduire les répétitions ». In *Nouveaux cahiers d'allemand*, Vol. 29, issue 3, 2011, p. 293.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 294.

⁶⁷ <https://www.cnrtl.fr/definition/r%C3%A9currence>

⁶⁸ JAY-RAYON, Laurence. « LES VOIES DE LA RÉPÉTITION DE HOVE, LA VOIX DE LA TRADUCTION DE RICHARD ». In *Hermèneus*, Vol. 16, 2014, p. 155.

⁶⁹ PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle. « Les figures de la répétition revisitées ». In *Le discours et la langue*, Tome 7.2, 2015, p. 41.

plus pertinentes par rapport à cette réflexion. Examinons à présent le cas du terme *offence* et de ses dérivés :

<p>Barely a week goes by without reports of something ‘offensive’ being banned from campus.</p>	<p>Il ne se passe pratiquement pas une semaine sans que quelque chose « d’offensant » ne soit interdit sur un campus. (p. 14)</p>
<p>Credit to the teachers who invited me; they realised that this talk would most likely offend the pupils.</p>	<p>Je tire mon chapeau aux enseignants qui m’ont invitée ; ils avaient conscience que cette discussion risquait d’offenser les élèves. (p. 10)</p>
<p>Almost everything I said in defence of Enlightenment values – my arguments against protecting any one group, whether based on religion, ethnicity or sexuality, from offence – was met with gasps of disbelief.</p>	<p>Presque tous les arguments que j’ai avancés pour défendre les valeurs des Lumières – aucun groupe ne doit être protégé de l’offense, qu’il soit fondé sur la religion, l’ethnie ou la sexualité – ont provoqué des cris de surprise. (p. 10)</p>
<p>This in turn creates what <i>The Atlantic</i>’s Jonathan Rauch calls the ‘offendedness sweepstakes’.</p>	<p>À son tour, ce système engendre ce que Jonathan Rauch, journaliste pour <i>The Atlantic</i>, appelle « le concours du plus offensé ». (p. 30)</p>
<p>Keen to be associated with offended victims, these literary figures argued against the decision to give the Freedom of Expression Courage Award to <i>Charlie Hebdo</i>.</p>	<p>Désireuses d’être associées aux victimes offensées, ces personnalités littéraires ont plaidé contre la décision de décerner le prix « Courage et liberté d’expression » à <i>Charlie Hebdo</i>. (p. 32)</p>
<p>Scarily, this is backed up by hate speech legislation, which says that if anybody interprets any word or view as racist then it is, regardless of the intention of the ‘offender’.</p>	<p>Pour comble, cette impression est appuyée par une législation sur les discours de haine, stipulant que si quiconque juge une expression ou une opinion raciste, alors elle l’est, quelle que soit l’intention de « l’offenseur ». (p. 27)</p>

Comme vous pouvez le constater, la racine *offen-* est combinée avec un morphème différent dans chaque exemple pour former un mot appartenant à une autre classe grammaticale. L’auteure a utilisé ce procédé à 77 reprises. Par conséquent, je ne pouvais pas considérer qu’il s’agissait d’une simple coïncidence. J’ai donc dû trouver un terme aussi naturel et récurrent qu’*offense* en anglais, avec lequel le même procédé de dérivation morphologique était possible. Sur la base des articles que j’avais consultés, plusieurs solutions s’offraient à moi : « blesser », « choquer » et « offenser ». J’étais réticent à utiliser ce dernier au départ, pensant qu’il s’agissait d’un calque de l’anglais peut-être, mais il s’est avéré que ce terme était la solution la plus adéquate parce que les substantifs dérivés des deux premières options, à savoir « blessure » et « choc », ne convenaient pas dans le contexte de ces polémiques. Par ailleurs, la dérivation morphologique était facilement réalisable avec la racine « offens- » en français. Par conséquent, j’ai choisi d’utiliser ce terme et ses dérivés dès que l’auteure les employait aussi. Cependant, je n’y suis pas toujours parvenu lorsque le contexte ne le permettait pas, mais j’ai compensé cette perte à d’autres endroits dans ma traduction :

This effectively incites ‘victims’ to shout offence and expect a clampdown.	En réalité, ceci encourage les « victimes » à crier au loup puis à attendre une répression. (p. 28)
Then there was the 2015 offence row centring on sassy female rock star Chrissie Hynde.	En 2015, Chrissie Hynde, la rock star insolente, s’est aussi retrouvée sous le feu des projecteurs à cause d’une polémique . (p. 21)
One famous case shows that the witch-hunters can pillory people wilfully, even for what they did not say.	Un cas célèbre montre que les chasseurs de l’offense peuvent blâmer les gens délibérément, même pour ce qu’ils n’ont pas dit. (p. 23)
everyday verbal, nonverbal, and environmental slights , snubs, or insults, whether intentional or unintentional ... may on the surface appear quite harmless, trivial, or be described as ‘small slights ’ [...]	offenses , ces rebuffades ou ces insultes quotidiennes, qu’elles soient verbales, non verbales ou environnementales, intentionnelles ou non intentionnelles, [...] peuvent à première vue sembler plutôt inoffensives, insignifiantes ou être décrites comme des « offenses bénignes » [...] (p. 31)

5.2. Les effets de la répétition sur le lecteur

Pour comprendre l'importance de la répétition, il est essentiel de déterminer dans quel but elle est utilisée. Véronique Magri-Mourgues et Alain Rabatel expliquent que la répétition correspond « à un acte d'énonciation, associé à une dimension qu'on pourrait qualifier de performative ⁷⁰ », qui « a pour effet de rendre présent à la conscience l'objet du discours ⁷¹ ». Plusieurs exemples de discours politiques témoignent d'ailleurs de l'efficacité de ce procédé. Qui pourrait oublier le célèbre « Moi président » martelé par François Hollande lors du débat télévisé organisé par TF1 dans la perspective des élections présidentielles françaises de 2012 ? Le pouvoir de cette anaphore rhétorique est d'ailleurs suspecté d'avoir grandement contribué à sa victoire. Dans le cas présent, je soupçonne l'auteure d'avoir utilisé la répétition pour accomplir l'objectif du texte précédemment défini. Ce soupçon repose principalement sur le sentiment que j'ai ressenti en traduisant le texte et en le relisant à la recherche des différentes occurrences. Selon moi, la répétition sert ici à convaincre de lecteur de l'omniprésence de l'offense dont parle l'auteure. Peu importe l'histoire, l'offense se cache partout où le lecteur pose ses yeux, comme s'il était impossible d'y échapper et c'est ce sentiment d'être piégé qui exaspère et qui fatigue. Loin d'être une simple gaucherie de la part de l'auteure, la répétition est ici au contraire un outil qu'elle emploie pour cibler notre subconscient et nous montrer que l'offense a pris le contrôle de notre liberté d'expression et que nous sommes constamment surveillés. Par conséquent, je pense dans le cas présent, je me devais de conserver la répétition. Au total, ma traduction contient 77 occurrences, à savoir le même nombre que dans le texte source. Je pense donc avoir réussi à maintenir cet effet dans ma traduction.

6. LES NÉOLOGISMES ET LA CRÉATION DE NOUVEAUX MOTS

6.1. Définition et première approche

La société est en évolution constante et chaque jour, de nouveaux termes sont inventés pour désigner de nouvelles réalités. Ces créations sont appelées néologismes. Tandis que certains ne sont qu'éphémères, d'autres finissent par rejoindre notre vocabulaire courant. Pour mieux

⁷⁰ MAGRI-MOURGUES, Véronique et Alain Rabatel. « Quand la répétition se fait figure ». In *Semen*, Vol. 38, 2015, p. 4.

⁷¹ MAGRI-MOURGUES, Véronique. « L'anaphore rhétorique dans le discours politique. L'exemple de N. Sarkozy ». In *Semen*, Vol. 38, 2015, p. 12.

comprendre quels mots relèvent de la néologie, je pense qu'il est important de commencer par une définition. Un néologisme est « l'emploi d'un mot nouveau soit créé, soit obtenu par déformation, dérivation, composition, emprunt, etc., ou emploi d'un mot dans un sens nouveau ⁷² ». Je me suis intéressé à ce phénomène particulier parce que mon texte comprenait bon nombre de termes et de concepts nouveaux. Pour savoir comment les aborder, j'ai donc jugé important de commencer par étudier la néologie et ainsi, j'ai été en mesure de classer les divers néologismes en différentes catégories selon le procédé néologique utilisé dans la langue source.

6.1.1. Les néologismes émergents et complémentaires

Les liens qui unissent ces deux types de néologismes sont l'ordre dans lequel ils sont apparus et la relation de dépendance qui existe entre eux. Le néologisme émergent vise à désigner une nouvelle réalité dans un nouveau contexte ⁷³ tandis que le néologisme complémentaire est inventé pour combler un vide terminologique créé par le néologisme émergent ⁷⁴. Ce dernier est donc tributaire du premier. Dans son article, Jesús Fernández-Dominguez explique : « *in specialised domains, the emergence of a new concept often leads to the generation of not one but two or more terminological neologisms.* ⁷⁵ » L'exemple suivant illustre ce propos :

<p>I write this knowing that not all Millennials, Gen Y, Gen Z, NetGen, iGen etc. are spoilt wimps or over-anxious cry-babies.</p>	<p>J'écris ce livre en sachant que tous les <i>millennials</i>, tous les membres de ces générations Y et Z, de la génération Internet ou encore de l'iGénération, ne sont pas des poltrons pourris gâtés ou des pleurnichards hyperanxieux. (p. 16)</p>
---	--

Les néologismes mis en évidence dans cet exemple appartiennent au domaine de la sociologie, qui comme je l'ai expliqué, est fortement présent dans ce texte au vu du sujet abordé.

⁷² PAVEL, Silvia. « Néologie lexicale : transfert, adaptation, innovation ». In *Traduction, Terminologie, Rédaction*, Vol. 2, issue 1, 1989, p. 126.

⁷³ ROLDÁN-VENDRELL, Mercedes et Jesús FERNÁNDEZ-DOMÍNGUEZ. « Emergent neologisms and lexical gaps in specialised languages », In *Terminology*, Vol. 18, issue 1, 2012, p. 14.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 16.

Ils ont tous été créés sur le modèle du néologisme émergent *Generation X*, terme qui a été utilisé la première fois par le photographe Robert Capa dans les années 50⁷⁶. Toutefois, je ne pense pas qu'il soit correct de caractériser *Gen Y*, *Gen Z*, etc., comme des néologismes complémentaires. En effet, ils ont été inventés postérieurement et ne comblent pas un quelconque vide terminologique créé par *Gen X*. Dès lors, il est plus approprié de parler ici d'une série de néologismes émergents calqués sur un même modèle. La traduction de ces termes en français a suivi la même logique, ce qui a donné lieu aux générations Y et Z sur la base du néologisme émergent « génération X ».

En revanche, aucune traduction officielle n'existait pour *NetGen* et *iGen*. Pour suivre le modèle précédent, j'ai donc décidé de traduire le premier par « génération Internet ». Certains périodiques emploient le terme « Net-génération », mais il me semble que cette forme soit un calque peu élégant étant donné que « Net » est l'abréviation d'Internet. En outre, il y a quatre fois plus d'occurrences pour « génération Internet ». Le terme *iGen*, quant à lui, est une référence à la marque Apple dont les produits commencent par la lettre « i » pour désigner les enfants qui sont nés dans cet univers de la technologie dominé par Apple. J'ai donc combiné le modèle de la « génération X » avec celui des produits Apple (iPod, iPad, iPhone) pour obtenir le terme « iGénération ».

6.1.2. La néologie sémantique

La néologie sémantique correspond à « tout changement de sens qui se produit dans l'un des trois aspects signifiants du lexème sans qu'intervienne concurremment un changement dans la forme signifiante de ce lexème ⁷⁷ » (les aspects auxquels l'auteur fait référence ici sont le groupement des sèmes, la fonction syntaxique et l'usage). Ma traduction contient plusieurs exemples de ce type de néologie :

<p>I write this knowing that not all Millennials, Gen Y, Gen Z, NetGen, iGen etc. are spoilt wimps or over-anxious cry-babies.</p>	<p>J'écris ce livre en sachant que tous les <i>millennials</i>, tous les membres de ces générations Y et Z, de la génération Internet ou encore de l'iGénération, ne sont pas des</p>
---	---

⁷⁶ https://en.wikipedia.org/wiki/Generation_X#Origin_of_term

⁷⁷ GUILBERT, Louis. « Théorie du néologisme ». In *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Vol. 25, 1973, pp. 21-22.

	poltrons pourris gâtés ou des pleurnichards hyperanxieux. (p. 16)
But dubbing students as cry-babies and ‘ snowflakes ’ for their thin-skinned reactions to everything from Halloween costumes to song lyrics, statues to tabloid newspapers, doesn’t really explain <i>why</i> this is happening.	Néanmoins, taxer les étudiants de pleurnichards et de « <i>snowflakes</i> » parce qu’ils prennent la mouche pour tout, tant des costumes d’Halloween que des paroles de chanson, des statues ou encore des tabloïdes, n’explique pas réellement <i>pourquoi</i> ce phénomène se produit. (p. 14)

Ces néologismes correspondent à des formes particulières de la néologie sémantique que Louis Guilbert qualifie de néologie sociologique⁷⁸. Ces mots faisaient déjà partie du vocabulaire courant, mais ils ont acquis une nouvelle acception dans un contexte sociologique. Le terme *snowflake* ne désigne ainsi plus un flocon de neige, mais devient une métaphore pour un adolescent ou un jeune adulte qui se croit unique et supérieur pour la cause, mais qui est aussi extrêmement fragile. De même, le mot *millennial* cesse d’être un simple adjectif et devient ainsi un substantif qui désigne les jeunes qui ont atteint l’âge adulte vers l’an 2000. Traduire ces néologismes s’est malheureusement révélé impossible. En ce qui concerne le terme *snowflake*, j’aurais pu proposer une traduction littérale telle que « flocon de neige ». C’est d’ailleurs l’option qu’a choisie le traducteur du film *Fight Club* où ce terme est apparu pour la première fois dans ce sens. Toutefois, comme l’explique L. Guilbert, « l’expression de la réalité nouvelle se conforme au système de la langue, aux exigences de la conscience linguistique de la communauté, sous peine que le terme nouveau qui donne existence à la création ne soit pas reçu⁷⁹ ». Par conséquent, je n’ai pas jugé bon d’utiliser « flocon de neige » ou « enfant du millénaire » pour traduire ces expressions respectives. Il me semble que ces réalités sociologiques sont uniquement connues en France en anglais par le biais de la mondialisation et qu’elles restent typiques de la culture américaine. Par conséquent, j’ai employé une autre forme de néologisme pour rendre compte de ces réalités : le xénisme. Cette forme d’emprunt consiste à employer des mots étrangers « dans l’énoncé en référence à des réalités

⁷⁸ GUILBERT, Louis. « Théorie du néologisme ». In *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, Vol. 25, 1973, p. 22.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 13.

étrangères ⁸⁰ ». Ainsi, j'ai choisi de conserver *snowflake* et *millenials* en anglais dans ma traduction, car ces termes sont ceux qui renvoient le mieux à la réalité qu'ils désignent.

<p>Gay-rights campaigner Peter Tatchell and classics scholar Mary Beard, who both signed a letter in <i>The Observer</i> defending academic freedom, were bombarded by hate tweets and a campaign of vilification.</p>	<p>Peter Tatchell, militant pour les droits des homosexuels et l'érudite Mary Beard, professeure d'humanités, ont tous deux signé une lettre dans <i>The Observer</i> en défense de la liberté académique et ont été assaillis de tweets haineux et d'une campagne de dénigrement. (p. 21)</p>
<p>The argument goes that trolls are so intimidating that women's free speech online is under threat.</p>	<p>D'après son raisonnement, les trolls sont si intimidants que la liberté d'expression des femmes en ligne en est menacée. (p. 38)</p>

En ce qui concerne ces deux exemples, les mots *tweet* et *troll* existaient déjà en anglais auparavant, mais ne renvoyaient pas à la même réalité. Ils ont donc acquis un sens nouveau avec l'évolution de la technologie. Le *tweet*, référence au gazouillis de l'oiseau qui est le symbole de Twitter, devient ainsi une publication sur cette plateforme et le *troll*, anciennement considéré comme une créature de la mythologie scandinave, devient un personnage odieux sur la toile. Au grand désespoir de nos amis canadiens, la traduction du terme *tweet* ne deviendra pas « gazouillis » ou « gazouillement », mais restera bel et bien « tweet » par emprunt. Le mot « troll » en français subira le même procédé néologique que son équivalent anglais et acquerra ce second sens. Le voyage néologique de ces deux termes ne s'arrête cependant pas là et continue au point suivant.

6.1.3. La néologie syntaxique

Ce procédé concerne « toute formation qui s'opère par la combinaison d'éléments préexistants dans la langue ⁸¹ ». Cette définition assez vaste reprend aussi bien l'affixation que

⁸⁰ *Ibid.*, p. 23.

⁸¹ GUILBERT, Louis. « Théorie du néologisme ». In *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Vol. 25, 1973, p. 19.

la composition de mots. Pour commencer, voyons ce qu'il advient des termes « troll » et « tweet » lorsque la langue française s'en empare :

Rape Crisis England & Wales tweeted that it was 'not an appropriate opinion poll; legally and morally the answer is a resounding "no"'.	L'association Rape Crisis England & Wales a tweeté que « le sondage d'opinion n'était pas approprié ; légalement et moralement, la réponse est un " non " retentissant ». (p. 22)
Even Cooper admits that being trolled is not quite as traumatic as often described:	Même M ^{me} Cooper admet qu' être trollé n'est pas si traumatisant et que les histoires sont souvent exagérées : (p. 38)
Labelling such disagreements as trolling has serious consequences for free speech.	Qualifier ce genre de différends de trollage a des lourdes répercussions sur la liberté d'expression. (p. 39)

Dans ces exemples, les mots *tweet* et *troll* ont tous deux été utilisés en tant que verbe en anglais. Pour que ces termes puissent remplir cette fonction grammaticale en français, il a suffi de leur ajouter le suffixe verbal « -er », un procédé assez simple et courant. En ce qui concerne la traduction de *trolling*, j'ai rencontré le terme « trollage », qui me semble être une bonne solution, le suffixe « -age » étant souvent utilisé pour les substantifs qui décrivent l'action du verbe de la même famille, à l'instar de « nettoyer-nettoyage » ou encore « tisser-tissage ».

La néologie syntaxique est également possible par préfixation, mais ce phénomène est plus complexe sur le plan orthographique en français parce que l'utilisation de chaque préfixe est régie par des règles différentes. Par simplicité, je vais donc m'intéresser aux exemples pertinents en français dans ma traduction qui résultent de la présence d'un suffixe en anglais :

- Anti-

She notes that Dolezal, after receiving a full art scholarship based on her portfolio of 'exclusively African-American portraiture' reportedly encountered anti-white bigotry from campus officials, who had assumed she was black when she applied.	Elle souligne que M ^{me} Dolezal, après avoir reçu une bourse complète en art grâce à son portfolio « exclusivement composé de portraits noirs américains », a apparemment été victime de sectarisme anti-Blancs de la part des représentants du campus, qui ont
---	--

	supposé qu'elle était noire quand elle a postulé. (p. 34)
They quoted mainstream politicians and news programmes on the dangers of a backlash <i>post-Charlie Hebdo</i> , and seemed to believe that anything less than uncritical respect for Islam amounted to hate speech and was just one step away from antiMuslim pogroms.	Ils ont cité des responsables politiques et des programmes d'information populaires concernant les dangers d'un retour de flamme après l'attentat contre <i>Charlie Hebdo</i> et ils semblaient croire que le moindre manque de respect envers l'islam équivalait à un discours de haine et n'était qu'à un pas de pogroms antimusulmans . (p. 11)
While anti-rape campaigners are constantly telling women they should speak out about their experiences, in this instance, where someone did, she was howled down by a self-selected group of feminist 'experts' for not sending out the 'the right message'.	Alors que les militants antiviols répètent constamment aux femmes qu'elles devraient parler de leurs expériences, dans le cas présent, elle a suivi leur conseil et a été réduite au silence par un groupe « d'experts » féministes autoproclamés parce qu'elle n'envoyait pas « le bon message ». (p. 22)

Les éléments formés à l'aide du préfixe anti s'écrivent généralement sans trait d'union ⁸² (sauf si le nom qu'il précède commence par un « i »). Le deuxième et le troisième segment suivent bien cette règle, mais le premier est une exception. En effet, « le trait d'union est obligatoire lorsque le second élément est un nom propre. ⁸³ » Par ailleurs, l'accord de l'adjectif à l'aide du préfixe « anti- » se fait selon le sens ⁸⁴. Par conséquent, « antimusulmans » s'accorde au pluriel, étant qu'il s'agit de « pogroms contre les musulmans ». En revanche, « antiviols » s'accorde au singulier parce qu'il est question ici du concept du viol en général.

- Hyper-

And yet, despite the pupils' apparent hyper-sensitivity , their emotional suffering was	Toutefois, outre l' hypersensibilité apparente des élèves, leur souffrance émotionnelle
--	--

⁸²https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_catlog_a&page=9xvZ3knuwAAA.html#trait

⁸³ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?t1=1&id=4336

⁸⁴https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_catlog_a&page=9xvZ3knuwAAA.html#trait

combined with an almost belligerent sense of entitlement that their feelings should take precedence.	allait de pair avec un sentiment presque hostile, comme s'ils avaient le droit de faire prévaloir leurs émotions. (p. 13)
'Schlosser' explained that the 'student-teacher dynamic has been reenvisioned' simultaneously along 'consumerist and hyper-protective ' lines, [...]	M. « Schlosser » a expliqué que « la dynamique étudiant-professeur a été réimaginée » simultanément selon des perspectives « consuméristes et hyperprotectrices », [...] (p. 42)

Les mots formés avec le préfixe « hyper- » en français s'écrivent généralement en un seul mot, mais peuvent s'écrire avec un trait d'union lorsque le préfixe est synonyme de « extrêmement »⁸⁵. Le mot appartiendra alors plutôt au registre familier.

- Micro-

If activists and aunts can be microaggressors , then the rest of us are doomed and Tim Hunt didn't stand a chance.	Si militants et tantes peuvent tous être des microagresseurs , alors nous sommes tous condamnés et Tim Hunt n'avait aucune chance. (p. 26)
And as we are all prone to such misspeaking, Khan notes that 'anyone – from your fellow activist to your kind aunt – is capable of engaging in microaggressions '.	En outre, étant donné que nous sommes tous susceptibles de commettre de telles erreurs, M ^{me} Khan souligne que « quiconque, de votre camarade militant à votre gentille tante, est à même de commettre des microaggressions ». (p. 25)

Les mots composés avec le préfixe « micro- » s'écrivent également soudés sauf si celui-ci précède un nom qui commence par un « i »⁸⁶. Étant donné que ce n'est pas le cas ici, les deux termes s'écrivent sans trait d'union. Il est également intéressant de noter que « microagresseur » est un néologisme syntaxique obtenu à la fois par préfixation et par suffixation.

⁸⁵ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=3569

⁸⁶ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=1013

- Auto-

<p>While anti-rape campaigners are constantly telling women they should speak out about their experiences, in this instance, where someone did, she was howled down by a self-selected group of feminist ‘experts’ for not sending out the ‘the right message’.</p>	<p>Alors que les militants antiviol répètent constamment aux femmes qu’elles devraient parler de leurs expériences, dans le cas présent, elle a suivi leur conseil et a été réduite au silence par un groupe « d’experts » féministes autoproclamés parce qu’elle n’envoyait pas « le bon message ». (p. 22)</p>
<p>Now there are fears of self-censorship as well.</p>	<p>À cela s’ajoutent désormais aussi des craintes d’autocensure. (p. 19)</p>

Le préfixe « auto- », qui résulte de la traduction du préfixe « self- » en anglais et qui signifie dans le cas présent « soi-même », est soudé au mot qu’il précède sauf si ce dernier commence par un « i » ou un « u »⁸⁷. Les deux termes ci-dessus s’écrivent donc sans trait d’union.

Enfin, la dernière forme de néologie syntaxique présente dans mon texte est combinatoire et résulte de la composition d’éléments autonomes et non autonomes :

<p>They moan that they have to negotiate nervously around too many topics to avoid offending a generational cohort who hurl around accusations such as whorephobic, transphobic, biphobic and Islamophobic with (gay) abandon.</p>	<p>Ils se plaignent du nombre excessif de sujets qu’ils doivent aborder en marchant sur des œufs pour éviter d’offenser un groupe générationnel qui lance à tout-va des accusations telles que putophobe, transphobe, biphobe et islamophobe en toute désinvolture. (p. 42)</p>
<p>‘He’s kind of like Katie Hopkins except he’s never come second on <i>Celebrity Big Brother</i> ... he thinks feminists are “bullies”, and was an advocate for GamerGate ...</p>	<p>« Il est un peu comme Katie Hopkins sauf qu’il n’a jamais été deuxième dans <i>Celebrity Big Brother</i>... il pense que les féministes sont “des brutes” et il a soutenu la controverse du Gamergate... (p. 39)</p>

⁸⁷ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=1028

Dans le premier exemple, l'élément non autonome *-phobic*, qui provient du grec *phobos* et qui est traduit systématiquement par « -phobe » en français, est rattaché à un élément autonome de la langue. Pour ces néologismes, il a donc suffi de traduire ces éléments autonomes et de rajouter « -phobe » ensuite. Il convient de noter le changement de voyelle dans le cas de « putophobe », et l'ajout dans le cas « d'islamophobe », pour des raisons euphoniques.

En revanche, le second exemple illustre la composition d'un néologisme sur la base de deux éléments autonomes. Le terme *GamerGate* est évidemment calqué sur *Watergate*, qui a déjà donné naissance au *Monicagate*. Ces néologismes avaient d'abord été traduits par « l'affaire du ... » ou « le scandale du ... », mais petit à petit, le mot *gate* en lui-même a pris le sens de « scandale » dans ces contextes⁸⁸ si bien qu'en fin de compte, la presse ne parlait plus que du *Monicagate* et du *Watergate*. Toutefois, je n'irai pas jusqu'à parler de néologie sémantique ici étant donné qu'utilisé seul, ce terme n'a pas acquis de sens nouveau. Quoiqu'il en soit, la seule solution logique concernant le néologisme *GamerGate* était de suivre le même schéma que par le passé et de le traduire au moyen d'un emprunt en français, en retirant la deuxième majuscule par souci de cohérence.

6.1.4. La néologie par blending⁸⁹

Ce procédé néologique consiste à prendre des mots existants et à les combiner pour n'en former qu'un seul. Traduire les néologismes créés par ce procédé peut s'avérer particulièrement complexe comme en témoignent les exemples suivants :

<p>No sooner do we have 'mansplaining' than someone declares the main problem is 'whitesplaining' or 'straightsplaining.'</p>	<p>À peine le terme <i>mansplaining</i> a-t-il fait son apparition que d'aucuns affirment que le vrai problème est le <i>whitesplaining</i> ou le <i>straightsplaining</i>. (p. 30)</p>
--	--

Ces trois termes résultent de la combinaison de *man*, *white* et *straight* avec *explaining*. Ce parallélisme fonctionne très bien en anglais, qui est une langue assez souple et habile à cet égard, mais en français, un tel parallélisme est impossible. Cet exemple apporte un élément de réponse à la question posée par L. Guilbert : « le caractère contraignant du système de la langue

⁸⁸ CLAUZURE, Émilie. « De l'instabilité du sens des composés devenir d'un élément en composition : exemple de *gate* ». In *Anglophonia*, Vol. 3, issue 6, 1999, p. 226.

⁸⁹ FOROUGH, Sayadi. « The Translation of Neologisms ». In *Translation Journal*, Vol. 16, issue 2, 2011.

ne constitue-t-il pas un frein à la liberté créatrice et cet aspect ne l'emporte-t-il pas sur l'aspect producteur ?⁹⁰ » Certains procédés néologiques fonctionnent uniquement parce que la langue le permet. Si la combinaison de ces trois termes avec *explaining* est possible en anglais, il n'en est rien en français. Bien que *Le Monde* tente timidement sa chance avec « mecspliation⁹¹ », cette traduction reste non officielle et le terme *mansplaining* est souvent préféré. Quand bien même, cette combinaison ne conviendrait pas aux deux autres termes, encore trop nouveaux peut-être pour pouvoir les traduire respectivement pas « blanspliation » et « hétérexpliation ». Par conséquent, le xénisme m'a de nouveau semblé être la meilleure option, mais cette fois j'ai jugé qu'il était nécessaire d'apporter une explication supplémentaire concernant ces phénomènes très nouveaux au moyen d'une note de bas de page. (p. 30)

6.1.5. Les collocations néologiques

La néologie ne concerne pas seulement la création de nouveaux mots. Il arrive parfois que de nouvelles collocations fassent leur apparition dans un domaine spécialisé, dans le cas présent la sociologie, pour désigner un nouveau concept⁹². Mon texte contenait plusieurs exemples de collocations néologiques :

<p>When I started writing this book, I was concerned that UK readers would not be familiar with terms such as 'safe spaces', 'microaggressions' and 'trigger warnings'.</p>	<p>Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, j'étais inquiète que les lecteurs britanniques ne connaissent pas des termes tels « qu'espaces intellectuellement sécurisés », « microaggressions » et « avertissements de contenu ». (p. 18)</p>
---	---

Ces deux collocations illustrent parfaitement ce genre de néologies, qui sont parfois très difficiles à traduire, car le concept qu'elles désignent est plus complexe qu'il n'y paraît. Prenez le premier terme par exemple. Pour traduire ce concept, j'ai jugé nécessaire d'ajouter l'adverbe « intellectuellement », même s'il n'est pas présent en anglais. Une traduction littérale me semblait incorrecte dans ce contexte parce qu'un *safe space* est défini comme suit : « *a place*

⁹⁰ GUILBERT, Louis. « Théorie du néologisme ». In *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Vol. 25, 1973, p. 14.

⁹¹ MORIN, Violaine et Agathe TOUNY-PUIFFERRAT. « Les nouveaux mots du féminisme ». In *Le Monde*, 24 août 2017.

⁹² FOROUGH, Sayadi. « The Translation of Neologisms ». In *Translation Journal*, Vol. 16, issue 2, 2011.

(as on a college campus) intended to be free of bias, conflict, criticism, or potentially threatening actions, ideas, or conversations⁹³ ». Dès lors, la collocation « espace sécurisé » me semblait incomplète en français, voire ambiguë. Je percevais une connotation plus militaire qu'intellectuelle à cette expression ; or c'est ici tout le contraire. L'adverbe « intellectuellement » me paraissait donc un moyen efficace d'éviter cette ambiguïté et de rendre ce concept le plus précisément possible en français. En ce qui concerne l'expression *trigger warning*, j'ai été tiraillé entre expliciter trop ou pas assez. J'avais d'abord choisi de traduire cette collocation par « mise en garde », mais j'ai ensuite estimé qu'il était nécessaire d'expliquer contre quoi les étudiants souhaitaient être mis en garde. Cependant, « mise en garde contre un contenu susceptible de réveiller des souvenirs traumatiques », vous en conviendrez, me semblait être une explicitation qui, quoique correcte, allait trop loin. Par conséquent, j'ai choisi la collocation « avertissement de contenu » qui me semblait être un juste milieu. J'ai choisi d'abandonner « mise en garde » par facilité du point de vue de la préposition « de » qui ne requiert pas de déterminant après, mais surtout parce que le terme « avertissement » est celui utilisé à la télévision pour prévenir le public que certaines images peuvent heurter la sensibilité de certaines personnes. En outre, j'estime qu'avec « avertissement de contenu », le reste de la périphrase est sous-entendu et compris par le lecteur.

6.1.6. La création de mots composés

Pour finir, je tenais également à aborder la création de nouveaux termes en anglais sur le schéma substantif + verbe + *-ing*. Cette technique est extrêmement courante en anglais étant donné la souplesse de la langue, mais requiert un peu de gymnastique syntaxique de la part du traducteur. Elle a été utilisée dans mon texte pour créer des noms, mais aussi des adjectifs :

<p>Many of these point to the themes in Part Two, but also raise additional worrying consequences of an offence-seeking society.</p>	<p>Plusieurs d'entre elles font référence aux thèmes de la deuxième partie, mais impliquent également de nouvelles conséquences inquiétantes d'une société toujours en quête d'offenses. (p. 18)</p>
<p>This escalating offence-spotting is unnerving, especially when you realise that</p>	<p>Cette montée en puissance de la chasse à l'offense est perturbante, en particulier lorsque vous vous rendez compte que la liste</p>

⁹³ <https://www.merriam-webster.com/dictionary/safe%20space>

the target list for people likely to be hauled over the coals for being offensive is growing..	des cibles susceptibles de se faire remonter les bretelles s’allonge. (p. 20)
--	---

La difficulté de ces expressions réside dans le fait que l’ordre germanique et l’ordre roman sont inversés, le premier étant régressif et l’autre progressif⁹⁴. Pour comprendre leur sens, il est donc nécessaire de les lire à l’envers. Cependant, le français ne permet pas ce genre de création. Dès lors, dans le premier exemple, je n’ai eu d’autres choix que d’utiliser une périphrase pour exprimer le sens de l’adjectif *offence-seeking* et dans le second cas, j’ai inversé l’ordre des mots pour traduire le substantif *offence-spotting* par « chasse à l’offense ». Cette dernière traduction ne relève toutefois pas réellement de la transposition étant donné que l’élément verbal du mot composé en anglais était un infinitif utilisé en tant que substantif. Néanmoins, j’ai eu recours à ce procédé de traduction et à bien d’autres dans bon nombre de phrases.

7. LES PROCÉDÉS DE TRADUCTION

7.1. La transposition

Selon la définition donnée par Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, la transposition est le « procédé par lequel un *signifié* change de catégorie grammaticale⁹⁵ ». J’ai utilisé cette technique à différents endroits dans ma traduction :

- Verbe → Substantif

It became obvious that there was an accepted, acceptable narrative here, and any challenge to it led to accusations of victim-blaming or rape apologism.	La présence ici d’une perspective acceptable et acceptée devenait évidente, et quiconque la remettait en question était accusé de rejeter la faute sur la victime ou de faire l’apologie du viol. (p. 12)
And in her first interview as new vice-chancellor of Oxford University, Professor	Par ailleurs, dans sa première interview en tant que nouvelle vice-chancelière de

⁹⁴ CHUQUET, Hélène et Michel PAILLARD. « Les adjectifs composés en X + V + -ing : prédication, collocations, traductions ». In *Palimpsestes*, Vol. 19, 2007, p. 16.

⁹⁵ VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET. *Stylistique comparée du français et de l’anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier, 1972, p. 16.

<p>Louise Richardson (the first female VC in the university's history) raised concerns about free speech on campus, explaining why it is positive for students to be exposed to 'uncomfortable' and 'objectionable' ideas.</p>	<p>l'Université d'Oxford (première femme à occuper le poste dans l'histoire de l'Université), la professeure Louise Richardson a fait part de ses préoccupations concernant la liberté d'expression sur le campus et a expliqué pourquoi une exposition à des idées « dérangeantes » et « répréhensibles » pouvait être bénéfique pour les étudiants. (p. 15)</p>
---	--

- Substantif → Verbe

<p>Yes, it is a serious crime, but we need a sense of proportion.</p>	<p>Oui, il s'agit d'un crime grave, mais nous devons relativiser. (p. 12)</p>
<p>[...] there is an assumption of 'superior virtue or presumed authority to those who are victimised, and a reluctance to disagree with anyone who claims to feel like a victi'.</p>	<p>[...] ils présument que « les victimes possèdent une vertu supérieure et une autorité tacite et ils hésitent à contester quiconque prétend se sentir victimisé. » (p. 31)</p>

- Adjectif → Verbe

<p>While these young Muslims and young feminists may superficially seem to have little in common, they were indistinguishable from each other in demanding bans and apologies for what they considered offensive, dangerous ideas.</p>	<p>Même si, à première vue, ces musulmans et ces jeunes féministes n'ont peut-être pas grand-chose en commun, ils se confondaient dans leur manière de réclamer des interdictions et des excuses pour ce qu'ils jugeaient être des propos offensants, des idées dangereuses. (p. 13)</p>
---	---

- Substantif → Adverbe

<p>Indeed, Hunt has a track record as a champion of female scientists, and was at the time of the offence helping the European Research Council develop its ‘gender-equity plan’.</p>	<p>En effet, M. Hunt a toujours été un fervent défenseur des femmes scientifiques. De plus, à l’époque du scandale, il aidait le Conseil européen de la recherche à développer son « plan d’action pour l’égalité des sexes ». (p. 25)</p>
--	---

- Adjectif → Substantif

<p>After the massacre, which has become the iconic freespeech issue of recent times, there was some brief hope that this awful event might be enough to make people sit up and realise the importance of the right to be offensive.</p>	<p>Après le massacre, devenu le symbole du problème contemporain concernant la liberté d’expression, l’espoir, pendant un court instant, était que cet évènement horrible serait suffisant pour que le monde se réveille et se rende compte de l’importance du droit d’être offensant. (p. 17)</p>
--	---

- Substantif → Adjectif

<p>The more interminable offence skirmishes take place away from the spotlight but are now a regular feature of many people’s everyday interactions at work, on social media, in the public and private sphere.</p>	<p>Les offenses conflictuelles de pacotille les plus interminables se déroulent hors des projecteurs, mais font désormais souvent partie de bon nombre d’interactions humaines quotidiennes au travail, sur les réseaux sociaux, en public et en privé. (p. 20)</p>
--	--

- Déterminant → Substantif

<p>But, while there are plenty of easy targets to snigger at, it is much harder to work out who and what is responsible for what US public</p>	<p>Toutefois, malgré l’abondance d’exemples faciles à ridiculiser, c’est une autre paire de manches que d’identifier le qui et le quoi à l’origine de ce que l’intellectuel américain</p>
---	--

intellectual Todd Gitlin describes as a new ‘generational norm of fragility’.	Todd Gitlin décrit comme une nouvelle « norme générationnelle de fragilité ». (p. 15)
---	---

- Double transposition

Once victimhood becomes such a valued social commodity, it leads to a desperate search for it.	Quand le statut de victime devient une denrée sociale si précieuse, tout le monde cherche désespérément à l’obtenir. (p. 33)
Professor Hunt’s infamous ‘trouble with girls’ speech, in which he talked of the three things that happen when girls are in the lab – ‘You fall in love with them, they fall in love with you, and when you criticise them, they cry’ – hit headlines worldwide when dubbed as dangerous misogyny .	Le « problème avec les filles » est le discours tristement connu du professeur Tim Hunt, dans lequel il parle des trois choses qui arrivent quand les filles sont dans le laboratoire : « Vous tombez amoureux d’elles, elles tombent amoureuses de vous et quand vous les critiquez, elles pleurent. » Ces lignes ont fait la une des journaux dans le monde entier dès qu’elles ont été jugées dangereusement misogynes . (p. 24)

Comme vous pouvez le constater, ce procédé ne concerne pas uniquement certaines classes grammaticales, mais bien toutes. Il arrive même parfois qu’une phrase requière plus d’une transposition comme dans les deux derniers exemples. La plupart du temps, j’ai recouru à ce procédé lorsqu’une traduction littérale me paraissait moins naturelle, voire impossible dans des cas tels que *a sense of proportion* ou encore *a track record*.

7.2.La modulation

Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet définissent ce procédé comme la « variation obtenue en changeant de point de vue, d’éclairage et très souvent de catégorie de pensée ⁹⁶ ». Mon texte contient également différents types de modulations :

⁹⁶ VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET. *Stylistique comparée du français et de l’anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier, 1972, p. 11.

- Le contraste négatif

<p>A group of emotional girls suggested that maybe as an older woman I needed to be more sensitive to the plight of younger women and that I obviously had no empathy with women worldwide who are raped daily.</p>	<p>Un groupe de filles en émoi a insinué qu'en tant que femme plus âgée, je manquais peut-être de sensibilité par rapport à la détresse des femmes plus jeunes et que je n'avais clairement aucune empathie pour celles qui sont violées chaque jour dans le monde entier. (p. 13)</p>
<p>This accommodation to offence is in no small part because, in the years before the <i>Charlie Hebdo</i> attack, there already existed a threatening, if not violent, climate that dictated that we all have to walk on eggshells and think twice before speaking up to avoid saying anything someone else might deem offensive.</p>	<p>Cette acclimatation à l'offense explique en grande partie la situation, car durant les années avant l'attentat contre <i>Charlie Hebdo</i>, un climat menaçant, voire violent, planait déjà : nous devons tous marcher sur des œufs et réfléchir à deux fois avant de parler pour éviter de dire quoi que ce soit qu'une autre personne pourrait trouver offensant. (p. 17)</p>

Ce procédé m'a été utile lorsque la phrase me paraissait plus naturelle sous l'angle opposé. Dans le premier exemple, je suis passé du positif au négatif, tandis que j'ai fait l'inverse dans le second exemple. Ce procédé dépend réellement du contexte et des préférences personnelles du traducteur. Une autre personne aurait très bien pu choisir de traduire le premier exemple par : « [...] je devais être plus sensible à [...] ».

- Du passif à l'actif

L'anglais a des affinités pour la voix passive que le français ne partage que lors de rares occasions. Par conséquent, lorsque je l'ai jugé nécessaire par souci de naturalité, j'ai décidé de transformer certaines phrases qui étaient à la voix passive à l'origine :

<p>This is exemplified in the way multiculturalism has usurped anti-racism.</p>	<p>La façon dont le multiculturalisme a usurpé l'antiracisme illustre ce phénomène. (p. 29)</p>
<p>Gayle was given a fine of AU\$10,000.</p>	<p>C. Gayle a reçu une amende de 10 000\$ australien. (p. 19)</p>

Dans le premier exemple, j'ai simplement remis la phrase à la voix active en français et dans le deuxième, j'ai choisi de changer de perspective à l'aide du verbe « recevoir ». Ainsi, j'ai pu éviter de traduire cette voix passive en anglais par « on ... » ou « elle s'est vu ... », des tournures qui me semblaient respectivement peu élégantes et alambiquées.

7.3.L'explicitation

L'explicitation consiste à introduire des précisions « qui se dégagent du contexte et de la situation ⁹⁷ ». Ce procédé m'a été utile pour traduire les personnifications très courantes en anglais, mais qui peuvent donner des traductions étranges si traduites littéralement en français :

<p>It looks at the new trends on and off campus that are threatening free speech, from the privileging of victimhood and the splintering of identity to the new theories of microaggressions and the toxicity of Twitter.</p>	<p>J'y évoque les nouvelles tendances sur les campus et en dehors qui menacent la liberté d'expression : le règne de la victimisation, la fragmentation de la notion d'identité, les nouvelles théories sur les microagressions ou encore la nocivité de Twitter. (p. 16)</p>
<p>This part also explores the industries that promote and encourage narcissistic tendencies in the young, from self-esteem to student voice.</p>	<p>Dans cette partie, j'explore également les programmes qui promeuvent et encouragent les tendances narcissiques chez les jeunes, de la confiance en soi aux organisations syndicales étudiantes. (p. 16)</p>
<p>This book is inspired by what happened.</p>	<p>Je me suis inspirée de ces événements pour écrire ce livre. (p. 10)</p>

Pour éviter la personnification en français, j'ai donc explicité qui réalisait l'action dans ce contexte. Les différentes parties du livre n'explorent et n'étudient pas quoi que ce soit, c'est bien l'auteure qui effectue ces différentes actions. Par conséquent, j'ai réintroduit ce sujet implicite et supprimé les diverses personnifications.

⁹⁷ VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET. *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier, 1972, p. 9.

7.4. Les équivalences

D'après Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, l'équivalence est « le procédé de traduction qui rend compte de la même situation que dans l'original ⁹⁸ ». Dans son ouvrage, Claire Fox mentionne plusieurs titres d'ouvrage en anglais pour lesquels j'ai donc dû trouver les équivalents :

Jon Ronson's recent book <i>So You've Been Publicly Shamed</i> has received widespread (and well-deserved) plaudits, as it so accurately captures the recognisable viciousness of this climate.	Le récent ouvrage de Jon Ronson <i>La Honte !</i> a été acclamé de manière générale, et à juste titre, car il reflète avec précision la perfidie caractéristique de ce climat. (p. 37)
A tale of two schools	Le conte de deux écoles (p. 10)

Dans le premier exemple, il m'a donc suffi de trouver le titre officiel du livre traduit de Jon Ronson et dans le second, j'ai dû conserver le jeu de mots de l'auteure. En effet, le titre du prologue est une référence au roman de Charles Dickens *A tale of two cities*, qui a déjà été traduit en français par *Le Conte de deux cités*. Par conséquent, j'ai utilisé cette traduction et je l'ai adaptée à l'instar de Claire Fox en remplaçant le mot « cités » par « écoles ».

7.5. La perte

La perte est l'incapacité du traducteur de rendre une partie du message du texte source, « faute de moyens structuraux, stylistiques ou métalinguistiques ⁹⁹ ». J'ai rencontré ce problème à un seul endroit dans mon travail :

They moan that they have to negotiate nervously around too many topics to avoid offending a generational cohort who hurl around accusations such as whorephobic,	Ils se plaignent du nombre excessif de sujets qu'ils doivent aborder en marchant sur des œufs pour éviter d'offenser un groupe générationnel qui lance à tout-va des accusations telles que putophobe,
--	--

⁹⁸ VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET. *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier, 1972, pp. 8-9.

⁹⁹ VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET. *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier, 1972, p. 12.

transphobic, biphobic and Islamophobic with (gay) abandon.	transphobe, biphobe et islamophobe en toute désinvolture. (p. 42)
---	--

En mettant le terme *gay* entre parenthèses, l’auteure montre encore une fois son talent et sa maîtrise de la langue. Elle joue en effet ici sur la polysémie du terme qui appartient à la locution figée *with gay abandon*. Le problème n’est donc pas de traduire le sens de l’expression en soi, mais bien de rendre ce jeu de mots dans la langue cible. Malheureusement, je ne suis pas parvenu à trouver d’expression ou de locution contenant un terme qui aurait pu permettre un jeu de mots similaire en français. La perte était donc inévitable et j’ai été contraint de simplement traduire le sens en français.

8. L’ITALIQUE

Claire Fox a très souvent utilisé l’italique dans son roman. J’ai donc jugé nécessaire de résumer en quelques points les différentes fonctions de cette police dans cet ouvrage :

8.1. Les noms des périodiques et des sites web

In 2013, <i>The Observer</i> published feminist Julie Burchill’s defence of fellow <i>Guardian</i> writer Suzanne Moore after Moore had been criticised for transphobia for what she wrote in an article in the <i>New Statesman</i> .	En 2013, <i>The Observer</i> a publié un article de la féministe Julie Burchill dans lequel elle défendait Suzanne Moore, sa collègue journaliste du <i>Guardian</i> , après que cette dernière a été accusée de transphobie à cause du contenu de son article dans le <i>New Statesman</i> . J. Burchill s’est également vu vilipendée. (p. 20)
In January 2016, Twitter plc put Milo Yiannopoulos, tech editor at Breitbart.com , on the naughty step by removing his ‘blue tick’ verification.	En janvier 2016, l’entreprise Twitter plc a puni Milo Yiannopoulos, rédacteur technique pour <i>Breibart.com</i> , en lui retirant son « petit “ v ” bleu » de certification. (p. 39)

Comme en anglais, les titres de journaux s'écrivent en italique en français ¹⁰⁰. En revanche, là où l'anglais utilise les caractères romains pour les sites web, j'ai préféré utiliser l'italique étant donné qu'il s'agit de blogs et de sites d'information. Je trouvais cette graphie plus cohérente dans le texte et l'usage permet de choisir entre les caractères romains ou les italiques dans ces cas précis ¹⁰¹.

8.2.L'emphase

I had seemingly broken some rule by failing to say ' <i>The Prophet</i> Mohammed'.	J'avais vraisemblablement enfreint une règle en omettant de dire « <i>le Prophète</i> Mahomet ». (p. 10)
Even <i>posing</i> this viewpoint was a step too far, it seemed.	Visiblement, <i>exposer</i> ce point de vue était déjà aller trop loin. (p. 13)
Nearly 200 especially privileged international students at Oxford University signed a statement saying that being in receipt of the prestigious Rhodes scholarship 'does not buy their silence', adding that Rhodes's legacy of enforced racial segregation in South Africa ' <i>continues</i> to alienate, silence, exclude and dehumanise in unacceptable ways' (my emphasis).	Près de 200 étudiants internationaux particulièrement privilégiés de l'Université d'Oxford ont signé une déclaration dans laquelle ils ont indiqué que la bourse Rhodes dont ils bénéficient « n'achète en rien leur silence » et que la ségrégation raciale appliquée en Afrique du Sud, héritage de M. Rhodes, « <i>continue</i> d'aliéner, de museler, d'exclure et de déshumaniser de manières inacceptables » (mes italiques). (p. 33)

Dans son texte, l'auteure utilise également l'italique pour mettre en évidence un terme qu'elle considère comme important. Dans les deux premiers exemples, elle souligne ainsi certains de ses mots, mais dans le dernier, elle met l'accent sur un mot prononcé par un autre individu qui n'avait pas mis cette emphase. Dès lors, elle justifie la graphie en ajoutant la mention *my emphasis*, traduite en français par « mes italiques ».

¹⁰⁰ <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect5&info0=5>

¹⁰¹ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=2664

8.3. Les noms d'œuvres

<p>Thus Simon Maris's <i>Young Negro Girl</i> (c. 1900) has become <i>Young Girl Holding a Fan</i>.</p>	<p>Par conséquent, l'œuvre intitulée <i>Jeune femme nègre</i> de Simon Maris (vers 1900) est devenue <i>Jeune fille à l'éventail</i>. (p. 19)</p>
<p>Over the past couple of years, students have called for trigger warnings on classic texts as varied as Virginia Woolf's <i>Mrs Dalloway</i>, for its 'suicidal inclinations', to Ovid's <i>Metamorphoses</i>, for its 'sexual assaults'.</p>	<p>Au cours des quelques dernières années, les étudiants ont réclamé des avertissements de contenu pour une diversité de textes classiques allant de <i>Mrs Dalloway</i> de Virginia Woolf à cause de ses « tendances suicidaires », aux <i>Métamorphoses</i> d'Ovide à cause de ses « agressions sexuelles ». (p. 41)</p>
<p>But this was enough for me to be officially castigated while a member of the audience queried my status as a panellist on Radio 4's <i>Moral Maze</i>, quoting the then deputy leader of the Labour Party Harriet Harman's threat:</p>	<p>Néanmoins, une phrase a suffi pour que je sois officiellement fustigée tandis qu'un membre du public mettait en doute mon statut de panéliste pour le programme <i>Moral Maze</i> sur la station BBC Radio 4, citant la menace d'Harriet Harman, à l'époque cheffe adjointe du parti travailliste : (p. 27)</p>

À l'instar des titres de journaux, les noms d'œuvres, de livres et d'émissions de radio ou de télévision s'écrivent en italique, tant en anglais qu'en français ¹⁰².

8.4. Les mots étrangers

<p>But we need to confront these trends head-on, precisely to arm Joshi and his pro-free-speech peers with the intellectual arguments needed to create a new <i>zeitgeist</i>.</p>	<p>Toutefois, nous devons affronter ces tendances, précisément pour donner à J. Herrmann et à ses camarades pro-liberté d'expression les armes intellectuelles nécessaires pour créer un nouveau <i>zeitgeist</i>. (p. 16)</p>
--	--

¹⁰² <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect5&info0=5>

Inevitably, most of the targets are the predictable <i>betes noires</i> of left/feminist-leaning students, with bans and offence <i>fatwas</i> issued against:	Inévitablement, la plupart des cibles sont les bêtes noires prévisibles des étudiants aux tendances gauchistes ou féministes, qui émettent des interdictions et des fatwas anti-offenses contre : (p. 21)
So who are the real culprits responsible for Generation Snowflake 's fragility?	Qui sont donc les vrais coupables responsables de la fragilité de la génération <i>snowflake</i> ? (p. 43)

Pour finir, les italiques sont également utilisés pour introduire des mots « empruntés à des langues étrangères et non adoptés ¹⁰³ ». Le premier cas ci-dessus représente une situation similaire en anglais et en français, tandis que les deux derniers sont l'opposé l'un de l'autre. Dans le deuxième exemple, le mot français utilisé en anglais doit être écrit en italique dans le texte source, mais pas dans le texte cible et dans le troisième, la situation est inversée. Par conséquent, le terme anglais utilisé en français doit être écrit en italique dans le texte cible.

Toutefois, il convient également de souligner les exemples suivants :

Rape Crisis England & Wales tweeted that it was 'not an appropriate opinion poll; legally and morally the answer is a resounding "no"'.	L'association Rape Crisis England & Wales a tweeté que « le sondage d'opinion n'était pas approprié ; légalement et moralement, la réponse est un " non " retentissant ». (p. 22)
This trend took its most grotesque form when six writers withdrew as literary hosts from the PEN American Center 's major annual fundraising gala in New York City in May 2015.	Cette tendance a atteint l'apogée du ridicule lorsque six auteurs se sont retirés de la liste des invités littéraires du gala de bienfaisance annuel organisé par le PEN American Center à New York en mai 2015. (p. 32)
When the Barbican was forced to close <i>Exhibit B</i> in September 2014 due to protests over its recreation of a colonial-era 'human zoo', just a month after protesters closed an Israeli hip-hop show at the Edinburgh	Quand le Barbican Centre a été forcé de fermer l'exposition <i>Exhibit B</i> en septembre 2014 en raison de manifestations contre sa recreation d'un « zoo humain » de l'époque coloniale, un mois seulement après

¹⁰³ <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect5&info0=5>

Festival Fringe, there was understandable concern about the emergence of a new 'heckler's veto'.	que des manifestants ont fait fermer un spectacle hip-hop israélien au Festival Fringe d'Édimbourg, l'apparition d'un nouveau « musellement » était une inquiétude compréhensible. (p. 18)
--	--

Les mots étrangers des exemples ci-dessus ne doivent pas être écrits en italique, car les noms de groupes, d'institutions et d'établissements, entre autres, s'écrivent toujours en romain ¹⁰⁴.

9. LA MAJUSCULE

L'utilisation des majuscules est toujours un casse-tête en français, en particulier pour les traducteurs, car il est essentiel de ne pas se laisser influencer par l'anglais qui utilise fréquemment la majuscule. Voici donc les quelques points auxquels j'ai dû faire attention au cours de mon travail à cet égard :

9.1. Organisations et institutions

The row over the statue of Cecil Rhodes at Oxford University also seems a useful vehicle to bolster contemporary personal claims of suffering.	La dispute concernant la statue de Cecil Rhodes à l'Université d'Oxford semble également être un moyen utile d'étayer des allégations personnelles de souffrance actuelles. (p. 33)
There is a similar tale of 'not the usual suspects' at universities .	« Pas les suspects habituels » est une constatation qui s'applique également aux universités . (p. 21)

L'usage concernant l'utilisation de la majuscule varie parfois d'une région à l'autre. Néanmoins, il est recommandé d'utiliser la majuscule pour désigner les noms officiels des

¹⁰⁴ <https://www.btb.termiumpius.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect5&info0=5>

institutions et des organisations à caractère unique afin de les distinguer du nom commun ¹⁰⁵, comme dans le second exemple. Cette règle explique également la différence entre « le Syndicat national des étudiants britannique » et « le syndicat des étudiants de l'Université de Manchester » dans ma traduction. Par ailleurs, outre le fait de ne pas s'écrire en italique, les noms d'organisations et d'institutions étrangères conservent toutes leurs majuscules d'origine ¹⁰⁶ :

<p>In June 2015, 72-year-old biochemist professor Sir Tim Hunt was forced to resign from an unpaid honorary position at UCL and from a senior position at the Royal Society.</p>	<p>En juin 2015, sir Tim Hunt, professeur de biochimie de 72 ans, a été obligé de démissionner de fonctions qu'il occupait à titre honoraire à la University College London et d'un poste haut placé dans la Royal Society. (p. 23)</p>
--	---

9.2. Religion

<p>They suggested that the Koran, or a perverted reading of it, had somehow taught these pupils intolerance and had bred a particular inability to have their views challenged.</p>	<p>Ils ont émis l'hypothèse que le Coran, ou une lecture pervertie de celui-ci, avait d'une façon ou d'une autre appris l'intolérance à ces élèves et avait fait naître en eux une incapacité spécifique à voir leurs opinions contredites. (p. 11)</p>
<p>When I related this story afterwards, many people concluded that the problem here was the nature of Islam.</p>	<p>Quand j'ai raconté cette histoire, nombreux sont ceux qui en ont conclu que le problème était ici la nature de l'islam. (p. 11)</p>

Tandis que comme en anglais, le nom des livres et des personnages sacrés prennent la majuscule ¹⁰⁷, les noms des religions en revanche s'écrivent avec une minuscule initiale ¹⁰⁸.

¹⁰⁵ https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&letr=indx_catlog_e&page=9_ruxsVedoVc.html

¹⁰⁶ <http://dd.dgacm.org/ores/french/capitalization.htm>

¹⁰⁷ http://bd1.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4514

¹⁰⁸ http://bd1.oqlf.gouv.qc.ca/BDL/gabarit_bdl.asp?id=2662

9.3. Points cardinaux

<p>Turned down for funding as an art collective, they successfully reapplied as the South East Asian Women's art collective.</p>	<p>Après que leur demande de financement a été rejetée en tant que simple collectif artistique, elles ont à nouveau postulé, avec succès, en tant que collectif artistique pour les femmes d'Asie du Sud-Est. (p. 29)</p>
<p>They even claimed that many among them – 'particularly those of colour, or female, or of African descent, from southern Africa or the former colonies' – took a Rhodes grant as a form of reparation, 'knowing that Cecil Rhodes did not intend it for us when he wrote his will'.</p>	<p>Ils ont même insinué que bon nombre d'entre eux – « en particulier les femmes, les étudiants de couleur et les personnes d'ascendance africaine, dont les ancêtres étaient originaires du sud de l'Afrique ou d'anciennes colonies » – ont considéré la bourse Rhodes comme une forme de réparation, « même s'ils savent que Cecil Rhodes ne l'avait pas prévue pour eux lorsqu'il a écrit son testament ». (p. 33)</p>

Les points cardinaux prennent la majuscule en français lorsqu'ils désignent une région ou une partie d'un continent, mais pas quand ils désignent une situation relative ¹⁰⁹, ce qui explique la minuscule au deuxième exemple et la majuscule au premier.

9.4. Lettrine

<p>WHEN YOU HEAR that now ubiquitous but dread phrase, 'I find that offensive', you know you're being told to shut up.</p>	<p>LORSQUE VOUS ENTENDEZ cette phrase désormais omniprésente mais redoutée, « Je trouve cela offensant », vous savez qu'elle signifie « Taisez-vous ». (p. 17)</p>
---	---

¹⁰⁹ <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect3&info0=3.3.2>

Comme en anglais, les premiers mots d'un texte qui débute par une lettrine composée d'une lettre ou une syllabe doivent être écrits en petites capitales en français ¹¹⁰.

9.5. Cas particulier

On Twitter, #JeSuisCharlie briefly flickered as one of the most widely used hashtags in history; it seemed to represent a universal cry of support for free expression.	Sur Twitter, #JeSuisCharlie est brièvement devenu un des hashtags les plus utilisés dans l'histoire ; il semblait représenter un élan de soutien universel envers la liberté d'expression. (p. 17)
--	---

Les hashtags sont des cas quelque peu particuliers parce qu'ils ont un caractère unique. Il n'existe qu'un seul « #JeSuisCharlie » et ces éléments doivent donc conserver leurs majuscules, au risque de ne pas faire référence au même hashtag.

10. L'EMPLOI DES TEMPS

10.1. Le passé simple et le passé composé

Étant donné le registre utilisé par l'auteure dans cet ouvrage et le déclin que connaît le passé simple même à l'écrit ¹¹¹, j'ai décidé d'employer le passé composé dans ma traduction. Toutefois, j'ai conservé le passé simple à certains endroits parce qu'il reste plus naturel dans certaines situations :

Indeed, it did .	En effet, ce fut le cas . (p. 10)
The room erupted . The audience shrieked . A teacher yelled out 'you can't say that'.	La salle se révolta . L'auditoire hurle d'horreur. Un professeur cria : « Vous ne pouvez pas dire cela. » (p. 13)

¹¹⁰ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4401

¹¹¹ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4209

Je qualifierais le premier exemple d'expression figée pour laquelle le passé simple est le temps le plus naturel. Le passé composé semblerait en effet incongru ici, me semble-t-il. De même, le passé simple est plus naturel dans les trois segments consécutifs, car il sert à montrer le caractère successif des trois actions succinctes ¹¹².

10.2. Le subjonctif imparfait et plus-que-parfait

Étant donné que ces deux temps sont « pratiquement sortis de l'usage, même dans la langue littéraire ¹¹³ », j'ai décidé d'employer les subjonctifs présent et passé là où la concordance des temps aurait requis respectivement les formes des subjonctifs imparfait et plus-que-parfait :

I feared that some were ready to walk out and I had to shout through the uproar, explaining that I was there to talk about free speech, not theology.	Je craignais que certains ne soient sur le point de partir et j'ai dû crier au-dessus du vacarme pour expliquer que j'étais là pour parler de la liberté d'expression, non pas de la théologie. (p. 10)
The hard-pressed teachers seemed delighted that I had started a debate.	Les enseignants sous pression semblaient ravis que j'aie lancé un débat. (p. 11)

11. LES GUILLEMETS

Traditionnellement, les guillemets servent à introduire différents types de discours ou, comme je l'ai expliqué précédemment, à encadrer le titre des articles cités dans les notes de bas de page, mais l'auteure emploie également ce signe typographique pour une autre raison dans les exemples suivants :

For example, Amsterdam's renowned art gallery, the Rijksmuseum, has announced it is to change the ' offensive ' titles in its collection replacing any references to	Par exemple, le Rijksmuseum, la galerie d'art de renom située à Amsterdam, a annoncé qu'il allait modifier tous les titres « offensants » de sa collection en remplaçant toute référence au mahométisme, aux nègres,
---	---

¹¹² http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4210

¹¹³ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4236

Mohammedan, Negro, Indian, dwarf and Eskimo with PC-friendly terminology.	aux Indiens, aux nains et aux Eskimos par des termes politiquement corrects. (p. 19)
If only Tim Hunt had understood that it doesn't matter whether <i>you</i> know what you mean, there are those ' enlightened ones ' that know better how to interpret what your words <i>really</i> mean.	Si seulement Tim Hunt avait compris que <i>son</i> intention n'avait aucune importance, car les « sages omniscients » savent mieux interpréter le sens <i>réel</i> de vos mots. (p. 25)

L'auteure ne rapporte pas ici les propos d'une autre personne. Ces guillemets permettent à l'orateur de se distancier de ses propos ou d'exprimer une certaine réserve¹¹⁴. Dans ces exemples, il me semble que l'auteure les utilise pour marquer l'ironie et qu'ils sont synonymes de l'adverbe « prétendument ».

Par ailleurs, il convient de souligner l'utilisation des doubles guillemets anglais courbes lorsque la citation principale introduite par des guillemets français en contient une deuxième¹¹⁵ :

Rape Crisis England & Wales tweeted that it was 'not an appropriate opinion poll; legally and morally the answer is a resounding " no ".	L'association Rape Crisis England & Wales a tweeté que « le sondage d'opinion n'était pas approprié ; légalement et moralement, la réponse est un " non " retentissant ». (p. 22)
---	--

¹¹⁴ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=3391

¹¹⁵ http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?t1=1&id=3247

CONCLUSION

Dans *Roméo et Juliette*, William Shakespeare écrit : « Qu’y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons une rose embaumerait autant sous un autre nom.¹¹⁶ » Cette réflexion est intrigante lorsqu’on sait que W. Shakespeare est responsable de l’invention de milliers de mots anglais toujours utilisés à l’heure actuelle. En effet, si les mots sont vides de sens et si la langue n’a aucun lien avec le monde réel, pourquoi l’être humain s’entête-t-il à nommer la réalité ? Pourquoi le langage évolue-t-il constamment ? Contrairement à l’auteur anglais, Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf affirmeraient que c’est justement le mot « rose » qui conditionne notre perception de cette fleur et qu’elle ne sentirait peut-être pas aussi bon sous un autre nom.

Ce travail de fin d’études m’a permis de me plonger pleinement dans cette réflexion et de comprendre l’influence du langage sur notre perception du monde. Tous les termes ont leur importance et produisent un effet particulier. De plus, leur place dans la phrase n’est en aucun cas laissée au hasard et leur répétition n’est pas synonyme, si vous me permettez (à nouveau) le jeu de mots, de lacune stylistique. Au contraire, elle est le fruit de la volonté de l’auteur(e), qui cherche ainsi à atteindre le subconscient du lecteur.

En outre, l’analyse des procédés néologiques et des techniques de formation des mots composés m’a ouvert les yeux sur la rigidité de la langue française, parfois problématique pour les traducteurs. L’anglais est une langue beaucoup plus souple et prend bon nombre de libertés. Dès lors, il est très compliqué de traduire des nouveaux concepts ou des nouveaux mots qui ont fait leur apparition dans cette culture, car le lien mental fragile entre le signifiant et le signifié sources est propre à cette réalité étrangère et n’existe pas toujours dans la culture cible.

Enfin, j’ai également pu découvrir un nouveau genre littéraire, une fusion entre fiction et journalisme. La popularité grandissante du journalisme narratif ne me surprend pas. Après tout, nous vivons à l’ère des *fake news* et de la désinformation, donc si les journalistes doivent recourir aux techniques de la narration pour que la vérité triomphe, c’est de bonne guerre. En revanche, à force de romancer la réalité, ils doivent faire attention à ne pas la déformer et à ne pas perdre le contact avec elle. Je conclurai donc sur ceci : s’il est vrai qu’il faut parfois combattre le feu par le feu, il ne faut oublier que justement, à force de jouer avec le feu, on finit par se brûler.

¹¹⁶ http://www.crdp-strasbourg.fr/je_lis_libre/livres/Shakespeare_RomeoEtJuliette.pdf

BIBLIOGRAPHIE

Documents et articles consultés :

Académie française. « LA FÉMINISATION DES NOMS DE MÉTIERS ET DE FONCTIONS ». 1^{er} mars 2019.

Disponible en version PDF intégrale via le lien : <http://www.academie-francaise.fr/actualites/la-feminisation-des-noms-de-metiers-et-de-fonctions>

ALESSANDRIN, Arnaud. « Le transsexualisme : une catégorie nosographique obsolète ». In *Santé Publique*, Vol. 24, issue 3, 2012, pp. 263-268.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.cairn.info/revue-sante-publique-2012-3-page-263.htm?contenu=resume>

ALMEIDA, Nicolina. « Politiquement correct: tour d'horizon et acceptions ». In *Carnets*, Première série, 3 numéro spécial, 2011, pp. 19-25.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/carnets/6304>

BARDOU, Florian. « D'une blague de gauche à l'offensive de l'ultra-droite: aux origines du politiquement correct ». In *Slate*, 14 août 2017.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.slate.fr/story/149652/origines-politiquement-correct>

BARDOU, Florian. « Le politiquement correct, ça marche! ». In *Slate*, 23 août 2017.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <http://www.slate.fr/story/149655/politiquement-correct-racisme-homophobie>

BERRICHI, Alice. « La traduction en sciences sociales ». In *Traduire*, Vol. 227, 2012, pp. 16-28.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/traduire/467>

C. MANSFIELD, Harvey. « Politiquement correct ». In *Commentaire*, Numéro 83, 1998, pp. 617-628.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.cairn.info/revue-commentaire-1998-3-page-617.htm>

CHUQUET, Hélène et Michel PAILLARD. « Les adjectifs composés en X + V + -ing : prédication, collocations, traductions ». In *Palimpsestes*, Vol. 19, 2007, pp. 13-34.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/113>

CLAUZURE, Émilie. « De l'instabilité du sens des composés devenir d'un élément en composition : exemple de *gate* ». In *Anglophonia*, Vol. 3, issue 6, 1999, pp. 223-233.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/anglophonia/687>

CREIGHTON, Colin *et al.* *Les Inégalités de genre au Kenya*. UNESCO, 2006.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000145887_fre

DURIN, Corinne. « Compte rendu ». In *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, Vol. 8, issue 2, 1995, pp. 283-286.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/1995-v8-n2-ttr1483/037229ar/>

FEUILLET, Jack. « La théorie de Benveniste et l'organisation des systèmes verbaux ». In *L'information grammaticale*, Vol. 26, 1985, pp. 3-8.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : http://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1985_num_26_1_2177

FOROUGH, Sayadi. « The Translation of Neologisms ». In *Translation Journal*, Vol. 16, issue 2, 2011.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <http://translationjournal.net/journal/56neologisms.htm>

FORTIS, Jean-Michel. « De l'hypothèse de Sapir-Whorf au prototype : sources et genèse de la théorie d'Eleanor Rosch. ». In *Corela*, Vol. 8, issue 2, 2010.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/corela/1243>

GADET, Françoise. « Niveaux de langue et variation intrinsèque ». In *Palimpsestes*, Vol. 10, 1996, pp. 17-40.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1504>

GOMAERE, Géraldine. « Qui sont les profils des générations X, Y et Z ? ». In *Journal du Community Manager*, 10 mai 2017.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.journalducmm.com/generations-x-y-z/>

GUILBERT, Louis. « Théorie du néologisme ». In *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Vol. 25, 1973, pp. 9-29.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1973_num_25_1_1020

HARRIS, Aisha. « Je suis noire américaine, pas afro-américaine ». In *Slate*, 8 septembre 2014.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <http://www.slate.fr/story/90813/noir-americaain-afro-americaain>

H. McWHORTHER, John. « Why I'm Black, Not African American ». In *The Los Angeles Times*, 8 septembre 2004.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.manhattan-institute.org/html/why-im-black-not-african-american-0153.html>

JAY-RAYON, Laurence. « LES VOIES DE LA RÉPÉTITION DE HOVE, LA VOIX DE LA TRADUCTION DE RICHARD ». In *Hermēneus*, Vol. 16, 2014, pp. 143-176.

Disponible en version PDF intégrale via le lien : <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=4918321>

JEFFRIES, Stuart. « Claire Fox: infamy's child ». In *The Guardian*, 19 novembre 2005.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.theguardian.com/media/2005/nov/19/comment.radio>

KERR, David. « Mal nommer, c'est discriminer ». In *Vie sociale et traitements*, Vol. 92, issue 4, 2006, pp. 71-81.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2006-4-page-71.htm>

LALA, Marie-Christine. « Le processus de la répétition et le réel de la langue ». In *Semen*, Vol. 12, 2000.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/semen/1898#article-1898>

LEANZA, Yves. « Vous avez dit caucasien ? ». In *Alterstice*, Vol. 6, issue 1, 2016, pp. 1-3.

Disponible en version électronique intégrale via le lien :
<https://id.erudit.org/iderudit/1038272ar>

MAGRI-MOURGUES, Véronique. « L'anaphore rhétorique dans le discours politique. L'exemple de N. Sarkozy ». In *Semen*, Vol. 38, 2015.

Disponible en version électronique intégrale via le lien :
<http://journals.openedition.org/semen/10319>

MAGRI-MOURGUES, Véronique et Alain Rabatel. « Quand la répétition se fait figure ». In *Semen*, Vol. 38, 2015.

Disponible en version électronique intégrale via le lien :
<https://journals.openedition.org/semen/10285>

MANGEOT, Philippe. « Bonnes conduites ? ». In *Vacarme*, Vol. 1, issue 1, 1997, pp. 57-59.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.cairn.info/revue-vacarme-1997-1-page-57.htm>

MORIN, Violaine et Agathe TOUNY-PUIFFERRAT. « Les nouveaux mots du féminisme ». In *Le Monde*, 24 août 2017.

Disponible en version électronique intégrale via le lien :
https://www.lemonde.fr/societe/article/2017/03/07/les-nouveaux-mots-du-feminisme_5090782_3224.html

NIDA, Eugene. « Principles of Correspondence ». In *The Translation Studies Reader*, Londres, Routledge, 2000, pp. 126-140.

Disponible en version PDF intégrale via le lien : https://translationjournal.net/images/e-Books/PDF_Files/The%20Translation%20Studies%20Reader.pdf

NORD, Christiane. « Functionalism in translation studies ». In *The Routledge Handbook of Translation Studies*, 2013, pp. 201-212.

Disponible en accès privé via le lien : <https://www.taylorfrancis.com/books/e/9780203102893/chapters/10.4324/9780203102893-25>

PAVEL, Silvia. « Néologie lexicale : transfert, adaptation, innovation ». In *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, Vol. 2, issue 1, 1989, pp. 125-137.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/1989-v2-n1-ttr1470/037038ar/>

PÉLISSIER, Nicolas et Alexandre ERYIÈS. « Fictions du réel : le journalisme narratif ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 26, 2014.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/narratologie/6852>

PILLOT, Louis. « La “ Yid Army ” de Tottenham, toujours de bonne foi ? ». In *Eurosport*, 8 mars 2018.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : https://www.eurosport.fr/football/premier-league/2017-2018/juif-ou-non-la-yid-army-fait-toujours-foi-a-tottenham_sto6666804/story.shtml

PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle. « Les figures de la répétition revisitées ». In *Le discours et la langue*, Tome 7.2, 2015, pp. 39-57.

Disponible en version PDF intégrale via le lien : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01249307>

PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle. « Traduire ou ne pas traduire les répétitions ». In *Nouveaux cahiers d'allemand*, Vol. 29, issue 3, 2011, pp. 293-305.

Disponible en version PDF intégrale via le lien : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00631009>

REIß, Katharina et Hans J. VERMEER. *Towards a General Theory of Translational Action: Skopos Theory Explained*. New York, Routledge, 2014.

Disponible en version PDF intégrale via le lien : https://www.academia.edu/11403916/Towards_a_General_Theory_of_Translational_Action_Skopos_Theory_Explained

ROLDÁN-VENDRELL, Mercedes et Jesús FERNÁNDEZ-DOMÍNGUEZ. « Emergent neologisms and lexical gaps in specialised languages », In *Terminology*, Vol. 18, issue 1, 2012, pp. 9-26.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : https://www.researchgate.net/publication/263063185_Emergent_neologisms_and_lexical_gaps_in_specialised_languages

RUIZ, Julie. « H&M crée la polémique avec une photo jugée raciste ». In *Le Figaro*, 8 janvier 2018.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <http://www.lefigaro.fr/medias/2018/01/08/20004-20180108ARTFIG00193-hampm-cree-la-polemique-avec-une-photo-jugee-raciste.php>

SABBAGH, Daniel et Claude FOHLEN. « NOIRS AMÉRICAINS ». In *Encyclopædia Universalis*.

Disponible en accès privé via le lien : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/noirs-americains/>

THOMAS, Marlène. « Dove, de la “vraie beauté des femmes” aux accusations de racisme ». In *Libération*, 9 octobre 2017.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : https://www.liberation.fr/france/2017/10/09/dove-de-la-vraie-beaute-des-femmes-aux-accusations-de-racisme_1601821

TUAL, Morgane. « Apu va-t-il disparaître des “ Simpson », car trop caricatural ? ». In *Le Monde*, 30 octobre 2018.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/10/30/les-simpson-pourquoi-le-sort-du-personnage-d-apu-est-en-question_5376735_4408996.html

VANOOST, Marie. « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit ». In *Cahiers de narratologie*, Vol. 36, 2016.

Disponible en version électronique intégrale via le lien : <https://journals.openedition.org/narratologie/7543>

VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET. *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier, 1972.

Actuellement indisponible.

Sites web consultés :

Banque de dépannage linguistique : <http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/index.aspx>

Banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada : <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra>

Centre national de ressources textuelles et lexicales : <https://www.cnrtl.fr/>

Dictionnaire Collins en ligne : <https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/yid>

Dictionnaire Larousse en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>

Dictionnaire Merriam-Webster en ligne : <https://www.merriam-webster.com/>

Manuel de rédaction et d'édition de l'Organisation des Nations Unies :
<http://dd.dgacm.org/ores/french/capitalization.htm>

Site de l'académie de Grenoble : <http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/logphil/auteurs/sapir.htm>

Site de l'Academy of Ideas : http://academyofideas.org.uk/aboutus/person/claire_fox

Site de l'encyclopédie Wikipédia en ligne :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal